

E P A V E S

D'un geste las Soledad Pérez posa son filet de légumes sur le palier du cinquième étage. Elle s'assied sur une marche, croise les jambes et soupira.

Nastasja avait oublié de mettre la clef sous le paillasson - elle oubliait souvent les choses les plus importantes - C'était au moins la sixième fois en deux mois que Soledad arrivait devant la porte sans pouvoir la franchir.

Once heures venaient de sonner au clocher de Saint-Pierre et le déjeuner devait être prêt pour midi et quart.

Peut-être que Nastasja n'avait pas été à la Croix-Rouge aujourd'hui. C'était sans doute pour cela que la clef ne se trouvait pas sous le paillasson.

Soledad se leva, alla tirer le cordon de la sonnette.

Un silence suspect venait de l'intérieur. On aurait dit que quelqu'un s'y promenait en pantoufles. Personne ne répondit pourtant, Soledad se rassied, appuya le coude sur un genou, la joue contre la paume de la main. Sa pensée fit un bond ^{retrospectif} ^{en arrière} de dix mois, elle plongea en plein dans la tragédie espagnole.

Les troupes rebelles entraient à Bilbao, les gens se cachaient, s'enfuyaient, on arrêtait Miguel Bayarri ^{il lui disait:} Ses derniers mots ressonnaient encore: ~~sans se~~ ~~tête~~ ~~de sa femme:~~ Sauve-toi, Soledad, car il savait que les vainqueurs seraient impitoyables.

Deux lourdes valises au bout des bras Soledad s'enfuyait la nuit à travers champs. ^{Quand elle ne voulait se souvenir} Après mille péripéties elle arrivait en France et pendant quelques heures elle savourait la joie de se savoir enfin en sécurité. Mais des nouvelles effrayantes passaient la frontière: on arrêtait, on ^{commançait} ~~passait~~ →

des soldats, des civils, des pretres... Il n'y avait pas assez de place dans les prisons ni assez de murs dans les faubourgs pour ^{en prison} condamner et ^{executer} fusiller:

Enfin des fugitifs ^{apprenaient} avaient rapporté à Soledad la tragique execution de Miguel Bayarri. ^{Il avait été sublime. Et Entoureg} Et maintenant, comme si le supplice durait encore, comme si ces heures atroces ^{elle} auxquelles ~~l'Espagne~~ ^{elle} n'avait assisté, n'eussent pas été couronnées par la paix de ^{éternelle} la mort, chaque fois qu'elle ^{voyait encore Bayarri} évoquait Miguel elle le

^{la mort entoureg d'} voyait marchant au ^{supplice} supplice entre ces hommes aux chemises sombres dont la poitrine s'ornait d'un crucifix. ^{et mont au cri de "Vive la liberte"} Dans son affolement et sa detresse, Soledad ^{avait songé} avait pensé qu'à s'enfuir, ^{Partir au loin, très loin dans un pays où aucun des} partir au loin, très loin dans un pays où ^{écho} aucun des

la guerre civile ne parviendrait ^{debut pas amplement} ou s'il y parviendrait ^{qu'il soit éternelle} que cela soit ^{par la} distance. En ces moments elle avait eu une soudaine inspiration elle s'était ^{elle} rappelée son ancienne camarade de pensionnat, ^{de blancher} Geneviève Millet devenue depuis ^{c'était là qu'il fallait} Mme. René Riverin. Les Riverens habitaient Genève. Soledad fit toutes les démarches nécessaires et, non sans ^{fallait pas se rappeler} bien de difficultés réussit à obtenir le ^{permis} permis d'entrer en Suisse.

Les Riverins l'avaient très bien accueillie. Pendant deux semaines il ^{splendement} avaient logé et nourri Soledad ^{pendant} mais petit à petit une froideur distrette s'^{tout} était glissée dans leurs rapports. Soledad Perez avait/raconté aux Riverins. Chaque fois que les yeux noyés de larmes elle évoquait les horribles circonstances de la mort de Miguel, les Riverin s'enfermaient dans un silence reprobatteur. Certes ils regrettaient le drame mais ils le considéraient comme la conséquence logique des folies de Bayarri et de tous les exaltés de son espèce. Mais, c'était clair, ils ne trouvaient point de bon goût que l'on parlât de ces choses là. Leur grandeur d'âme, nourrie de principes moraux et religieux, les obligeait à recevoir dans leur foyer cette pauvre femme victime de la politique et des convulsions sociales. ^{non c'est sympathique avec les libes} Mais c'était extrêmement ennuyeux qu'elle appartint au clan revolutionnaire séparatiste, c'est à dire au clan des ennemis de l'ordre de ce pays si proche et si lointain par ces moeurs et par son caractère, sur lequel l'Europe entière avait les yeux en ce moment. ^{et ordre} et cette union Franco et son armée allaient, ^{dieu merci} dieu merci, les retablir enfin. L'Espagne anarchique des républicains exhalait en ce moment le dernier souffle. Les Riverins et leurs intimes, ^{aussi} aussi qu'une bonne partie des citoyens à l'esprit coservateur et moraliste du canton, espéraient que les droites espagnoles seraient bientôt victorieuses, qu'il n'y aurait plus de massacres d'innocents. Mais chaque fois

terribles, qu'il n'y aurait plus de massacres d'innocents. Mais chaque fois que des bombes tombaient sur Madrid, sur Barcelone ou sur d'autres villes républicaines, Geneviève et son mari se taisaient. Aucune plainte ne sortait de leur bouche austèrement pincée, sans doute parce que les femmes et les enfants qui mouraient par milliers dans ces attaques aériennes étaient des communistes et des séparatistes. Aussi il valait mieux pour l'Europe civilisée et moralisante que ces horribles créatures périssent.

Les Riverin n'en parlaient pas ouvertement devant Soledad mais le lui laissaient comprendre. Soledad ~~Solada~~ ^{Soledad} ~~enfin~~ qu'elle ne pouvait plus demeurer dans ^{une} cette maison si hospitalière fût elle, où les burreaux de son mari étaient considérés comme des héros magnifiques et ses corréligionnaires comme des criminels dangereux.

Elle ne possédait pas d'argent seulement quelques bijoux miraculeusement sauvés de la catastrophe. Désormais elle vivrait sur ces bijoux. Elle avait loué une chambre à trente francs par mois où sur un petit rechaud à alcool elle préparait sa nourriture - des pommes de terre bouillies, un oeuf à la coque de temps à autre -

Soledad avait cru ~~que~~ ^{que} la guerre finirait bientôt que les haines s'appaiseraient, qu'elle pourrait retourner dans son pays.

Ce printemps 1938 la guerre continuait, les choses allaient de mal en pire. Soledad n'avait presque plus de bijoux à vendre, elle se mit à chercher du travail. D'abord elle s'adressa à la Croix-Rouge. Malheureusement les places que Soledad Pérez - n'ayant pas su que l'espagnol et le français - aurait pu occuper dans l'Agence de Prisonniers de guerre étaient déjà pourvues par des ^{benevoles} dames de la bonne société genevoise. Mais le hasard l'avait mise en face de la princesse Nastasja Iégoreune Woronesk employée elle même à la Croix-Rouge. Nastasja cherchait justement quelqu'un qui lui préparât ses repas.

des soldats, des civils, des prêtres... Il n'y avait ^{pas} assez de place dans les prisons ni assez de murs dans les faubourgs pour condamner et exécuter. Enfin ~~le pire~~ ^{avaient} était advenu, des fugitifs ^(le tragique) rapportés à Soledad ~~l'exécution~~ de Miguel Bayarri. Et maintenant, comme si le supplice durait encore, comme si ces heures atroces n'eussent pas été couronnées par la paix de la mort, chaque fois qu'elle pensait à ~~lui~~ ^{qu'elle} elle le voyait marchant au supplice entre ces hommes aux chemises sombres ~~portant~~ dont la poitrine s'ornait d'un crucifix de vingt centimètres.

Soledad s'affola. Même en France elle ne craignait rien, elle avait peur des ignominies, en danger de mort. Elle ne réfléchissait plus, elle avait peur d'une ancienne camarade de pensionnat Geneviève Millet, mariée depuis à un important homme d'affaires, Mr. René Rivarin, et sa dévouée Soledad s'était rappelée soudain d'une ancienne camarade de pensionnat. Les Riverin, mariés depuis à un important homme d'affaires, Mr. René Rivarin, l'avaient très accueillants, pendant deux semaines ils l'avaient logée et nourrie splendidement.

Petit à petit une froideur discrète s'était glissée dans leurs rapports. Soledad Pérez avait ^{tout} raconté aux Riverin l'arrestation dramatique de Miguel Bayarri, ces derniers mots avant de la quitter, puis le jugement sommaire et l'exécution tels que des fugitifs ~~les~~ lui avaient rapportés. Chaque fois que les yeux noyés de larmes elle évoquait les horribles ^{de la mort de Bayarri} circonstances les Riverin s'enfermaient dans un silence réprobatrice. Certes ils regrettaient le drame mais ils le considéraient la conséquence logique des folies de Bayarri et de tous les exaltés de son espèce. Puis, c'était clair, ils ne trouvaient point de bon goût que l'on parla de ces choses là. Leur grandeur d'âme - nourrie de principes moraux et religieux - les obligeait à recevoir dans leur foyer ~~mais ils le faisaient sans douleur, sans sympathie~~ cette pauvre femme victime de la politique et des convulsions sociales. C'était extrêmement ennuyeux qu'elle appartint au clan révolutionnaire-séparatiste, c'est à dire au clan des ennemis de l'union et de l'ordre de ce pays si proche et si lointain par ses moeurs et son caractère, sur lequel l'Europe entière avait les yeux fixés en ce moment. Cet ordre et cette union, Franco et son armée allaient Dieu merci, les rétablir enfin. L'Espagne anarchique des républicains ^{du centre} exhalait en ce moment le dernier souffle. Les Riverin et leurs intimes ^{ainsi que tous les citoyens amis de la cause} espéraient que les droites espagnoles seraient bientôt vic-

~~Nastasja cherchait justement quelqu'un pour lui préparer ses repas, quelqu'un qui se contentait d'être payé non en argent mais en nourriture, car Nastasja ne gagnait malheureusement pas assez pour se payer une femme de ménage. Et bien que Soledad eût réellement besoin d'argent elle avait accepté les propositions de la princesse Woronasski Oh, ce n'était pas une sincère, avec empressement. Elle bien sûr que non, Soledad allait au marché, cuisait la viande et les légumes, faisait la vaisselle et de nombreuses commissions pour le repas de midi - le seul régulier que Nastasja s'eût permis depuis bien longtemps - Mais Nastasja traitait Soledad en amie, elle l'appelait par son prénom en y ajoutant souvent un chérie. Ce chérie prononcé à la ruse avec les voyelles chantantes et le r roulé était extrêmement doux et cordial. Puis, Nastasja, aussi réactionnaire et aussi anti-bolchevik que les Riverin, ne fronçait jamais les sourcils ni tordait la bouche pour dire communiste ou séparatiste. Elle ne ~~se~~ reprochait pas à Soledad d'être la veuve d'un fusillé républicain au lieu d'un fusillé fasciste, bien qu'elle l'eût préféré aussi, car dans le monde où elle aspirait à jouer un rôle tous les gens étaient les gens vraiment distingués d'Europe.~~

Soledad Pérez songeait à tout cela quand la porte de l'appartement s'ouvrit doucement et une brune tête d'homme s'avança avec précaution:

" Que diavolo faites-vous assise par terre ? "

C'était Ottavio Rosso, un des intimes de Nastasja.

" Vous étiez dans l'appartement ? " fit Soledad. Elle ramassa son filet à légumes cependant qu'Ottavio l'aidait à se relever et effleurait de ses lèvres la petite main espagnole.

" J'étais ~~à l'école~~ à l'école dans la salle chambre de bain. Quand l'eau coule dans la baignoire il n'y a pas moyen d'entendre la sonnette d'entrée. "

" Vous couchez ici maintenant ? " dit Soledad, deja elle debattait ses fruits et ses légumes les déposant sur la table de la cuisine.

Ottavio mordit à pleines dents dans une tomate. sa bouche pleine

~~"Vous couchez ici, maintenant?"~~

~~Soledad se ballait sur les légumes, ses fruits~~

~~Ottavio mordit à pleines dents dans une tomate. Sa bouche pleine, il re-~~

il répondit:

" Il ajouta :

" Pour deux ou trois ~~nuits~~ seulement. "Une affaire malheureuse."

Et tandis que Soledad ~~se~~ mettait ~~à faire cuire~~ des pommes de terre sur le gaz, l'Italien ~~lui~~ raconta une histoire étrange et embrouillée où il était question d'une descente de police chez lui: registres, tiroirs renversés, ~~et~~, finalement, la lamentable ~~ouverture~~ ^{découverte} d'une caisse d'apparence innocente, où, sous une couche de livres sans intérêt, on avait ~~découvert~~ ^{trouvée} une certaine quantité d'armes.

Soledad s'~~interrogea~~ ^{inquiéta} :

" C'est très grave pour vous! "

" Non", dit Rosso, s'attaquant à une ~~seconde~~ ^{deuxième} tomate, "j'ignorais le contenu de la caisse. J'ai pu le prouver. L'ami qui me l'avait confiée a été arrêté par la police. Il a tout avoué. ~~Je suis blanchi!~~ "

Rosso alluma une cigarette:

" On a mis les scellés à mon appartement. C'est pourquoi je demeure chez Nastasja pendant quelques jours" Il ajouta :

" Quelle femme épatante, Nastasja! " ~~N'est-ce pas?"~~

Soledad ne répondit rien. Elle songeait à cette mystérieuse caisse pleine d'armes de contrebande, à la presque certaine complicité d'Ottavio dans l'affaire. Comment avait-il ~~pu~~ ^{fait} ~~pour~~ ^{pour} jeter ~~tous les torts~~ ^{la dose} sur son complice?

Soledad se mit ~~à~~ ^{maintenant} ~~laver~~ la vaisselle du premier déjeuner. Ottavio quitta la cuisine avec une tartine beurrée et une troisième tomate. Il avait toujours faim. C'était la seule chose certaine que l'on sût sur sa ~~vie~~ ^{sauve}. Ses moyens d'existence ~~demeuraient secrets~~ ^{Personne} ~~ne~~ ^{ne} connaissait ~~ses~~ ^{ses} moyens d'existence. Il se disait étudiant ès-lettres, ~~Personne~~ ^{Personne} ne lui avait jamais vu un livre à la main. Sa ~~faiblesse~~ ^{faiblesse} et sa désinvolture étaient devenues proverbiales. Avec cela - ~~pouvait-on ne pas le reconnaître?~~ ^{le plus} ~~le plus~~ ^{le plus} ~~simable,~~ ^{simable,} ~~le plus~~ ^{le plus} ~~drôle~~ ^{drôle} des amis de Nastasja. S'il était un bandit, quel bandit sympathique! ~~on ne pouvait pas nier~~ ^{on ne pouvait pas nier} ~~qu'il était~~ ^{qu'il était} ~~sympathique,~~ ^{sympathique,} une sorte de ~~buffles~~ ^{buffles} comme les hommes aimant

Soledad fit soudain saite par l'idée qu'imaginer.

~~Mais~~ ^{je savais être} ~~Ottavio Rosse~~ ^{pourrait être} ~~était~~ ^{un} ~~castro~~ ¹ fasciste et très probablement un

agent secret des chemises noires. ^{elle avait tout} Soledad Pérez s'arrêta un instant de travailler. Quelle horreur ^{de fréquenter un individu de la sorte! Pis encore} de fréquenter un individu de la sorte! Pis encore

^{de le trouver charmant,} ~~Demeurer seule dans une maison avec un fasciste. Pis encore,~~ éprouver une douce sensation ^{de lui!} d'abandon et de trouble à coté d'un fasciste!

^{elle} Soledad Pérez s'écarta brusquement de l'évier, s'appuya défaillante contre

la ^{mur} ~~porte~~ de l'armoire. Les yeux clos elle voyait Miguel Bayarri emmené par des chemises sombres, ^{Autres, j'ignorais aux dents es hommes au bord des dents par} un crucifix de vingt centimètres ^{au coin} était suspendu ^{un banc ou une} ~~sur la poitrine,~~ leurs yeux destillaient de sang, leurs bouches le venimes.

Soledad entendait maintenant la voix de Rosso qui déclamaait dans le salon.

~~Elle se sentit soulagée. Un homme qui s'amuse à jouer du théâtre tout seul~~

~~n'a pas de conscience. Les hommes qui fusillèrent Miguel Bayarri n'auraient jamais pu en faire autant. Cette voix virile et~~

~~chaude emplissait l'appartement entier, pénétrait agréablement le chair de~~

~~Soledad. De nouveau elle croûta à l'innocence de l'Italien.~~

~~Soledad avait oublié le déjeuner et la vaisselle. Tenant son tablier relevé dans un geste inconscient d'affranchie,~~

~~elle s'avança sur la pointe des pieds, jusqu'à~~

~~le salon. Ottavio se trouvait devant le miroir de la cheminée dans une attitude dramatique: la main gauche sur la poitrine, la droite~~

~~levée :~~

" No, Donna Léonora, non voglio perdervi per acquistarvi. Conesco la vostra delicatezza, non suffrireste gli insulti del mondo insano. Andro esule da questa patria, andro ramingo per il mondo...

Ayant aperçu Soledad dans la glace, il se retourna vers elle. lui adressa la suite de son discours non comme on s'adresse à un public mais comme si elle-même fût ^{sur des personnages} le personnage de Goldoni, l'héroïne du drame:

" Le maledice lingue hanno persequitato la nostra vertu. Eleonora! Negar non posso que debemo separarci per sempre. Oh, Cielo, compatite la mia debolezza!

Et ses yeux et son attitude étaient si ^{véridiques} ~~gracieux~~ qu'un instant - oh, un bref mais très doux instant - Soledad abandonna sa peau de veuve. ^{enlever dans la peau d'elle ne savait}

d'un martyr pour entrer dans la peau d'elle ne savait qu'elle héroïne goldonienne passionnément et romantiquement aimée par un homme jeune et beau dont les yeux et la voix, communiquaient un feu étrange.

"Vous trouvez que j'ai du talent?" dit l'Italien.
un grand acteur

"Vous êtes merveilleux!" dit Soledad. Et elle songea qu'il valait mieux qu'il declamât et s'exaltât dans de péroration lyriques que non qu'il cons Mais la réalité inopportune se glissa dans la pièce. Elle avait pris la pira contre les démocraties européennes. Mais conspirait-il? Elle avait forme d'un grand carré blanc de papier sur lequel l'énorme écriture cursive lui posser quelque question sur ce sujet quand tout d'un coup elle aperçut de Nastasja avait tracé ~~max~~ quelques lignes: "Chère Soledad: Nous serons

quatre à dîner. Debruillez vous ~~peu~~ compléter la viande, ajoutez des pommes de terre, faites une immense salade avec beaucoup de tomates. Fatiguez bien la salade! J'apporterai le dessert. Merci, un gros baiser. Nastasja.

"Qu'y a-t-il Soledad?" fit Rosso étonné du brusque ^{changement d'express-} ~~change~~ ^{sion du visage de l'Espagnole.}

Elle soupira; ~~presque en larmes~~

"Encore des invités, toujours des invités et Nastasja ^{me donne jamais} ~~me~~ ^{comme} ~~présent~~ pas d'argent - quand elle n'oublie pas de m'en donner, m'obligeant à faire des dettes dans les ~~maximex~~ boutiques. ^{tu vias-t-elle} Ottavio, vous seriez un ange si vous ^{Soledad avait regagné la cuisine.} m'aidiez à multiplier les bifstecks! Venez à la cuisine. Voici deux misérables ^{de l'Espagnole} tranches de viande, faites-en quatre. Voulez-vous? ^{Ottavio amir -}

Rosso amusé alla chercher le centimètre:

"Je vais les couper ^{diviser} exactement de la même grandeur!" Vous allez voir, quelle précision, quelle maîtrise!"

Soledad finit par rire mais ^{s'affairait} ~~la~~ ^{préoccupation se peignait} ~~l'angoisse~~ ^{sur} son visage, ^{lié par} ~~le~~ ^{le} ~~visage~~

Ottavio dit:

"Pourquoi prenez-vous ^{voilà vite à combler} ~~toute~~ ^{avec} ~~chose~~ au sérieux, Soledad?"

"Ah! explique l'Espagnole," ^{l'a mangé beaucoup de fois et puis,} ~~l'a-t-il~~ ^{beaucoup} de choses qui soient plus ^{il manger ou ne pas manger - that is the question.} sérieuses que de manger? ^{dit l'Espagnole} ~~Ottavio?~~

"Quel matérialisme!" soupira ^{Ottavio} Ottavio. Puis d'un ton plus modeste, ~~xxxx~~

"Ne pas manger est l'habitude de la maison. On le sait, On ne s'en formalise pas. Nous sommes dans le temple de l'amitié, dans l'Athénée de l'art mais pas

à la table de Lucullus.

Soledad s'était mise à raper des carottes :

" Et vous restez aussi, Ottavio ?"

" Si vous m'y autorisez, Soledad."

" Moi? ^{Elle rit :} Oh, parfait, " vous serons cinq à partager ~~les~~ ^{la portion de son pain} deux cents grammes de viande. ^{Je sera palembolise!"}

" Tiens, c'est vrai" dit Ottavio, "il n'y a que quatre bifstecks et nous sommes cinq, vous avez raison." ^{Il souriait de son sourire insolite.}

En ce moment la sonnette résonnait.

" Déjà!" s'écria l'Espagnole.

Rosso bondit à la porte. ^{De} Sa belle voix de bariton ^{il annonce} ~~son~~ dès l'entrée :

" ~~Ne vous tracassez pas Soledad, c'est Wladimir, rien que Wladimir!~~"

~~Les deux hommes étaient arrivés à la cuisine.~~

" Son ^{Ivanovitch/} Altesse Impériale le duc Wladimir Neryschkine" dit pompeusement Rosso. ^{Les deux hommes allèrent à la rencontre de Soledad en entrant à la cuisine.}

" Chère amie", murmura Neryschkine, ^{lui} prenant une main ~~de Soledad~~, la baisant avec ^{respect} cérémonie, malgré la rape et les peaux de carotte ^{qu'elle tenait.}

" Etes-vous un des convives, Wladimir?"

" Je pense que oui," Il ajouta: "~~Toujours si occupée Soledad?~~ ^{Puis-je} ~~Je voudrais~~ vous aider. ^{Soledad?} Est-ce possible?" ^{Elle lui jeta un coup d'oeil :}

" ^{Cela me rendrait service?"} ~~Si vous y tenez.~~ ^{Soledad,} "Voici le couteau," ^{Et elle} "Pelez les pommes de terre!" ~~dit Soledad~~

^{Et de sa main de} ~~lui~~ ^{venait de} montra la marmite ^{qui} fumante.

Rosso ^{avait} quitté la cuisine sous prétexte qu'il n'y avait ^{pas de l'} de la place ^{pour} ~~pour~~ ^{travailler} ~~Il se tirait toujours des pattes, lui.~~

Avec beaucoup de précautions Wladimir ~~avait~~ sorti de l'eau bouillante une pomme de terre qu'il péla, saupoudra de sel et mangea lentement avec délectation.

" Je meurs de faim!" expliqua-t-il à Soledad.

" A propos, qui est l'autre convive, Wladimir?"

" Oh, oh, vous ne le connaissez pas encore? - C'est juste il vient aujour-

~~mais il doit être fasciste et probablement un agent secret des chemises noires, Soledad Pérez ne put s'empêcher ~~de s'approcher à nouveau~~ ^{de s'approcher} à la mort de Miguel Bayarri et regretta amèrement que son sort la playa tout le temps à côté des ennemis de Miguel et de la république espagnole.~~

Sentit qu'elle regardait les ténus

Soledad entendait maintenant ~~sa voix de Rosso~~ ^{elle} déclamer dans le salon. La curiosité l'emporta. ~~Sur la pointe des pieds~~ ^{elle s'avança sur la pointe des pieds, souleva la tenture persane.} Elle vit Ottavio devant le miroir de la cheminée dans une attitude dramatique: la main gauche sur la poitrine, la droite levée :

" No Donna Léonora, non voglio perdervi per acquistarvi. Conesco la vostra delicatezza, non suffireste gli insulti del mondo insano. Andro isule da questa patria, andro ~~xxxx~~ ramingo per il mondo..."

lui adresse

Ayant aperçu Soledad dans la glace, il se retourna vers elle, ~~lui adressa~~ la suite de sa péroration, ~~Non comme on s'adresse à un public mais~~ Comme

Comme

~~si elle même fut un des personnages du drame~~ ^{si son entrée eut été prévue par le jeu scénique} ~~il lui adresse~~

" La maledice lingue hanno persequitato la nostra virtù. Eleonora! Negar non posso que debemo separarci per sempre. Oh, Cielo, compatite la mia debolezza!"

Et son regard ^{semblaient} et sa voix étaient si sincères qu'un instant - oh, un très bref mais très doux instant - Soledad abandonna sa peau de veuve d'un martyr pour entrer dans la peau d'elle: ne savait quelle héroïne goldonienne passionnément et romantiquement aimée par un homme jeune et beau dont les yeux et la voix communiquaient un feu étrange.

" Vous trouverez que j'ai du talent?" fit Rosso.

" Vous êtes un grand acteur" dit gravement Soledad. Et elle songea qu'il valait mieux qu' ^{Ottavio} ~~il~~ s'exaltât dans ces déclamations lyriques que non qu'il ^{fit la contrebande d'armes, qu'il} conspirât contre les démocraties européennes. Mais conspirait-il, réellement? Soledad allait peut-être lui poser ^{une ou deux} questions sur ce sujet quand elle aperçut sur la table un grand carré de papier blanc sur lequel l'écriture cursive de Nastasja avait tracé ces quelques mots :

" Chère Soledad: Nous serons quatre ~~à dîner~~ ^{déjeuner.} Debrouillez-vous ~~pour~~

^{lavez}
pour compléter la viande, ajoutez des pommes de terre, faites une immense sa-
lade avec beaucoup de tomates. - Fatiguez la salade! - J'apporterai le dessert.
Merci, un gros baiser. Nastasja."

" Qu'y a-t'il Soledad?" fit Rosso étonné du brusque changement d'expres-
^{advenue sur}
^{son} ~~de~~ visage de l'Espagnole.

Elle soupira :

" Encore des invités! Toujours des invités et Nastasja ne me ^{laisse} ~~donne~~ ja-
mais assez d'argent - quand elle n'oublie pas de m'en donner m'obligeant à
faire des dettes dans les boutiques."

Soledad avait regagné la cuisine.

" Ottavio!" cria-t-elle, "aidez-moi à ^{les biftecs} multiplier la viande, s'il vous plait
Ottavio arriva.

" Voici deux ^{tranches de} ~~viandes~~ dit Soleda Pérez, " Faites-en quatre, voulez-vous?
Rosso ,amusé, alla chercher le centimetre:

" Je vais ^{les} ~~deviser~~ la viande avec une précision matématique. Vous allez
voir!"

Soledad s'affairait, le visage ^{contracté d'ennui} ~~triste~~ ^{et} ~~grave~~

Ottavio dit:

"Pourquoi diavolo prenez-vous votre rôle au sérieux, Soledad?"
^{"Mon rôle? Il s'agit de} ~~fait simplement~~
^{de manger ou de ne pas manger} ~~le~~, dit l'Espagnole, " That is the question".

~~Il ne s'agit pas de manger~~

" Quel matérialisme!" soupira l'Italien. "Ne pas manger c'est l'habitude
de la maison. On le sait. On ne s'en formalise pas. Nous sommes dans le tem-
ple de l'amitié, dans l'Athénée de l'art mais pas à la table de Lucullus."

et elle avait les yeux, ^{les} Pour un peu qui c'était
d'être bien resaccés, ils auraient pu les choisir de riges et
singe que de m
langue de ces hommes - à exception de Wladimir - ravivaient sa sympathie
auraient été les vende
vers Nastasja. C'est à ce moment là que le mari et dont Ottavio et Georges mangeaient
sur le canapé. Elle voulait réfléchir un moment sur la
et buvaient les provisions de Nastasja, comment poussaient Nastasja à faire
conduite de ces hommes envers Nastasja. De la conduite de Nastasja envers
das dettes sans se soucier comment elle les payerait. Par dessus le marché
elle était. elle même. Cette façon d'être ils avaient mangé, ^{avant d'être}
ils se moquaient d'elle, ils songeaient déjà à lui faire vendre ce portrait
^{monnaie} ^{raisons} ils avaient vite les trois bouteilles de vin et une immense samovar
de famille songeant à l'argent qu'en tireraient et comment ils le dépense-
plein de café, ils avaient songé - au moins un parmi les autres - à se faire
raient. Quand il n'y aurait plus rien à vendre chez Nastasja quand elle serait
le vente des bijoux et des d'un objet précieux reporterait. Avec l'évidence
trop vieille pour aller à la Croix-Rouge, pour donner des leçons de russe et
^{appren} ^{puissent} ^{rien} ^{profiter}. C'est ainsi qu'ils ^{garçon} ^{polonais} ^{il} ^{la} ^{laisseraient} ^{seule} - avec Wladimir, peut-être - se demenner
~~à~~ ~~comme~~ ~~qu'ils~~ ~~correspondaient~~ ~~à~~ ~~l'argent~~ ~~des~~ ~~faibles~~ ~~de~~ ~~travaux~~
avec les épiciers et les pâtisseries du quartier.

Soledad se laissa choir sur la canapé. Combien tout cela était triste, triste
et cela ne l'étonna point. Elle passait trop chère la compagnie et le
triste... Elle songea à Geneviève et à ses amis de la bonne société. à leurs
admiration de ces hommes pour en céder la moindre partie à un
bijoux authentiques, à leur argent, à leur morale et à leur éducation. Soledad
autre femme.
se demandait si elle n'aurait pas préféré demeurer parmi ses gens... Seulement
il n'y avait pas de choix pour elle. La bonne société la repoussait. Elle n'
était pour eux que ~~une~~ ^{la} ~~veuve~~ d'un fusillé, une républicaine, une rouge.

Un silence seposant flottait maintenant dans la pièce. Les arpeges hésitants d'un piano s'y filtraient à travers les cloisons. Des voix d'enfants venaient de la promenade Saint-Antoine. Un grélot de bicyclette sonnait son impatience tout au fond de la rue.

Par les fenêtres grand^{es} ouvertes entraient une odeur exquise de café torréfié. Puis, cette odeur s'évapora. Soledad se sentit pénétrée par une vague de douceur. Elle respirait le parfum ^{suaire} suave des grappes de lilas du grand vase sur le cheminée. ^{Il} ^{lui} ^{semblait} ^{entendre} ~~à~~ ~~un~~ ~~bon~~ ~~le~~ ~~esprit~~ ~~de~~ ~~Soledad~~ ~~s'éleva~~ ~~au~~ ~~dessus~~ ~~des~~ ~~arides~~ ~~chemins~~ ~~de~~ ~~l'exil~~. Et la voix grave et chaude ^{Ross} ~~de~~ ~~stavo~~ ~~rapé~~ ~~de~~

" Quell' amorosa mano... "
Le fontôme sanglant de Miguel Bayarri se reculait, les ruines de Guernika s'éclairaient d'un soleil chaud et des fleurs se mettaient à pousser sur les tombes.

à la cuisine .

Pour faire honneur au *noble* Russe il présenta Soledad sous le titre de Contesse d'Olivarès.

Krassin s'inclina. Il était grand et élancé avec ^{soledad} ~~les~~ *les* ~~poupières~~ *les* frangées de noir, légèrement retroussées vers les tempes, ~~et~~ *de* larges yeux verts.

Un tigre assoupi, songea Soledad, prêt à se reveiller et à griffer.

l'esprit occupé à
~~l'esprit occupé à~~ ~~ses casseroles~~ ~~et ses plats~~, elle ne lui prêta que peu d'
attention à Piero

et Neryschkine arrivent
Un peu dépité, Rosso *(entraîne l'Adonis au salon.*

" Qui est-ce?" demanda Krassin aux deux hommes.

" La Contesse d'Olivarès, trois fois grande d'Espagne" ~~répondit~~ *dit* Rosso.

" Une digne et malheureuse femme réfugiée à Genève à la suite de la révolution de son pays" expliqua Neryschkine.

" Elle est très belle" afirma Krassin, "mais horriblement sauvage." Puis, il demanda des nouvelles de Nastasja ^{*ye gossema*} qu'il s'étonna de ne pas trouver là.

" Nastasja travaille à la Croix-Rouge" dit Wladimir, " pauvre chère âme!"

" Elle est sur le point d'arriver," ajouta Rosso ~~///~~

" Ottavio! Ottavio!" cria Soledad dès la cuisine, "Voulez vous dresser la table?"

Piero Krassin, de ses yeux felins faisait le tour de la pièce. Se meprenant Wladimir dit:

" Assez orientale, n'est-ce pas?"

" Heu...quoi? Non", fit Krassin, dans un vague sourire, " Je pensais qu'il y aurait peut-être quelque chose à boire".

" Oh," gemit Wladimir, "Je crois qu'il n'y a rien."

" Cherchons", proposa Ottavio.

Dès la cuisine Soledad entendait maintenant des grincements de portes et de tiroirs, des tintements de bouteilles vides. Elle arriva avec une pile d'assiettes.

" Que cherchez-vous? Ottavio, et ma table?"

" Pourquoi la table n'est pas ^{elle} mise, Soledad ?" ~~Soledad dit ?~~

" J'avais prié à Ottavio de la faire". Soledad se mit tout de suite à ~~placer la nappe et les couverts.~~ ^{l'œuvre}

Nastasja s'^{était} assise sur la grande ottomane entre ~~Peters~~ ^{Pièrs} et Wladimir. De ses doigts potelés alourdis par le ~~poide~~ ^{les} bagues elle ~~bouffait~~ ^{bouriffait} ses boucles blondes. Elle épiait les ~~changements~~ ^{ghangements} de physionomie de ~~Peters~~ ^{Pièrs}, ses sourires, ses clignements d'yeux.

Soledad finissait de mettre le couvert.

D'un bond souple de ^{chat} ~~tigre~~, Krassin s'approcha d'elle :

" Une cigarette, Comtesse?"

" Non, merci", dit Soledad. Le titre gratuit de comtesse allumait dans ses yeux en amande, une lueur d'amusement.

A travers les paroles et les gestes de ~~Peter~~ ^{Pièrs}, Nastasja découvrait Soledad. ~~Dans~~ ^{Foujours} cette femme triste et digne, ~~vêtue~~ ^{vêtue} de deuil dont la sombre chevelure peignée en arrière se recueillait en un grand chignon tombant, Nastasja ~~comprendait~~ ^{comprendait} pour la première fois, elle était.

~~la voyait~~ ^{la voyait} maintenant une femme susceptible de plaire aux hommes. ~~Après les~~ ^{Après les} paroles de Krassin, après l'empressement qu'il venait de montrer à lui offrir une cigarette, le doute n'était guère possible.

~~Soledad~~ ^{Soledad} se leva par une sorte de mauvais esprit, Nastasja s'entendit dire : ^{Que Dieu vous bénisse.}

" Soledad, ne soyez pas trop prosaïque - car prosaïque elle pouvait l'être malgré sa magestueuse fierté - au lieu de river vos yeux sur la vaiselle admirez plutôt la beauté de ce jeune homme" Et Nastasja regardait Pièrs.

" Princesse!" protesta celui-ci, une vague de rougeur sur le visage.

~~Soledad~~ ^{Soledad} ~~n'avait rien entendu ou n'avait rien voulu entendre.~~ ^{ne prête la moindre attention à ces paroles.} Elle se tenait ~~là~~ ^{là}, à côté de la table, la main tendue vers le plat fumant:

" Le déjeuner est prêt."

Nastasja prit place entre ~~Peters~~ ^{Pièrs} et Wladimir, Soledad du côté opposé près de la place vide réservée à Ottavio.

" Pourquoi la table n'est pas encore *mise*, Soledad?" ~~dit Nastasja.~~

" J'avais prié à Ottavio de le faire". Soledad se mit tout de suite à placer la nappe et le couvert.

Nastasja s'assid sur la grande ottomane entre Peter et Wladimir, De ses doigts potelés ~~et~~ *des bagues nombreuses alourdissant* ^{par la priés}, elle ébouriffait ses *boucles blanches* ~~de son regard aigu~~ Elle ~~suivait~~ *épiait* les changements de *physionomie* de Peter, ~~et~~ *suivait* ses sourires, ses clignements d'yeux, ~~et~~ *le* ~~fremissement des paupières.~~

~~Ignorant Nastasja et les hommes,~~ Soledad finissait de mettre le couvert.

D'un bond souple de tigre, Krassin s'approcha d'elle:

" Une cigarette, Comtesse?"

" Non, merci," dit Soledad. Le titre gratuit de comtesse *allumait* dans ses yeux en ~~un~~ *amande* une lueur d'amusement.

A travers les paroles et les gestes de Peter, Nastasja découvrait *une nouvelle* Soledad. Dans *cette femme triste et digne, vertueusement de sensibilité* ~~ses~~ *modestes vêtements de duoi, dans la* ~~serenité~~ *douloureuse dont le* ~~cheveux noirs en arrière, enroulés en un grand chignon~~ *Espagnole accomplissait ses besognes ménagères, Nastasja voyait soudain* ~~une~~ *chevelure peignée en arrière se recueillait en un grand chignon* ~~une~~ *l'empressement de Krassin à* ~~lui~~ *lui offire une cigarette démontrait que lui - dont le sang s'était mélangé au sang des tsars - la considérait* ~~comme~~ *digne d'attention.*

Voulant à tout prix dire quelque chose qui vaissât Soledad, Nastasja dit:

" Soledad, ne soyez pas par trop prosaïque - car prosaïque elle pouvait l'être dans sa magestueuse fierté - ou lieu de river vos yeux à la vaisselle admirez plutôt la beauté de ce jeune homme." Et Nastasja regardait amoureuxment Krassin.

" Princesse!" protesta celui-ci, un^e vague de rougeur sur le visage.

Mais Soledad n'avait rien compris ou n'avait rien voulu comprendre. Elle se tenait là, à côté de la table, Sa main pâle montrait le plat fumant.

" Le déjeuner est servi", avait-elle prononcé du bout des lèvres.

Nastasja prit place entre Peter et Wladimir, Soledad du côté opposé, près de la place vide réservée à Ottavio.

Après ces paroles à l'adresse d'homme.

Sombre et muet, Krassin considéra ce repas misérable: Quatre minces petites tranches de boeuf sur un lit de carottes rapées et des feuilles de laitues, des pommes de terre bouillies et une salade de tomates. De quoi nourrir un moineau, songeait ~~il~~. - Chez sa mère la nourriture était excellente. En ce moment il la regrettait. -

D'une voix humble, Nastasja le pria :

" Servez-vous, ~~Pierre~~."

" Après vous", ~~lui dit~~ ^{bouronna} Krassin.

" Je n'en prends pas" fit la princesse. Puis d'un ton résigné et souffrant:

que Dieu vous bénisse

" Au nom du Ciel, Soledad chérie, pourquoi faites-vous ~~tant de peine~~ si peu à manger?"

Soledad lui lança un rapide coup d'œil et

~~Les yeux sombres de l'Espagnole plongèrent un moment dans ceux de la Russe, mais sa bouche demeura close.~~

elle ne dit rien.

~~de la Russe, mais sa bouche demeura close.~~

ne vous tracasse pas

" Voyons, petite mère", fit Vladimir, " Il y a plus à manger qu'il n'en faut."

Krassin le regarda avec ~~pitie~~ ^{pitie}, passa le plat à Soledad :

" Non, merci."

" Non, merci" fit Vladimir à son tour.

" Bon", dit ~~Pierre~~ ^{Pierre} vaguement gêné, "Je suis le seul à prendre de la viande?"

" J'ai l'estomac très délicat," dit Neryschkine

" Je ne l'aime pas." fit Nastasja.

Soledad ne dit rien, elle se servit uniquement de ^{des carottes rapées} tomates et de ~~du pain~~ ^{ses pains}. Elle avait pris l'habitude de ne compter que sur les salades et ~~les fruits~~.

Deux jours sur ~~trois~~ ^{trois} le déjeuner de Nastasja et ~~de Soledad~~ ^{de Soledad} devait être partagé entre quatre, cinq et même six personnes, ~~généralement~~ ^{toujours} des hommes et souvent jeunes et affamés.

Généralement l'insuffisance d'aliments n'empêchait pas le gaité des convives. Aujourd'hui - sans doute à cause de Krassin - l'atmosphère était ~~très~~ ^{dense et électrique}

Rosso arriva avec les trois bouteilles.

"^{Je vois que} ~~Je~~, je suis en retard mille excuses. C'est la faute de Georges. Il ne voulait pas me lâcher!"

"Vous auriez dû l'emmener" dit Nastasja, sans ironie.

Soledad lui lança un ^{nouveau} coup d'oeil, ~~de~~ ^F ~~pitie~~ ~~de~~ ^{dédain}.

"Il viendra pour le café," fit Ottavio. Puis, étonné et ravi:

"Il y a encore de la viande?"

"Prenez-en à votre aise", dit Nastasja.

Ottavio s'en servit tout de suite ^{deux} ~~deux~~. Peter, ^{морозах} alors accepta ~~XXXXXXXXXX~~ ~~XXXXXXXXXX~~ le quatrième.

Entretant Wladimir avait empli les verres de vin. Tout le monde bu, la conversation s'anima.

Nastasja et ses ~~amis~~ ^{amis} apprirent alors que Peter Krassin - par la volonté expresse ~~XXXXXXXXXX~~ d'Elsa de Ventadour, sa mère - faisait des études d'architecture à l'École des Arts et Métiers. Ils apprirent aussi que l'intéressé s'en moquait comme de l'an quarante et que probablement il ne serait jamais architecte.

Nastasja lui demanda alors ce qu'il aurait aimé être.

^{Peter hausse les épaules.}

"~~Abord il~~ ~~repondit~~ qu'il ne ~~savait~~, ~~rien~~, ~~du~~ ~~tout~~. Puis il finit

"~~Avocat?~~" ~~comme~~ ~~Nastasja~~

par avouer qu'il aurait aimé être un seigneur féodal et donner force coups

de botte. ^{Il y eut un moment de silence.}

Les ~~autres~~ ^{autres} ~~auditeurs~~ ^{auditeurs} il repondit par un

rire moqueur expliquant que l'humanité n'était digne que de cette sorte

de traitements. Et devant la mine consternée de ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ ^{Peter} souriait avec mépris. Et ~~dit~~ ^{dit}:

Nastasja et de Soledad - ah, ses sensibles femelles! - il dit qu'il retirait

"~~J'aimerais tant~~ ~~de~~ ~~voir~~ ~~beaucoup~~ ~~d'argent~~ - ~~avoir~~ ~~des~~ ~~je~~ ~~si~~ ~~pas~~

rait ses paroles qu'il les avait dites pour s'amuser!"

Les ~~autres~~ ^{autres} ~~auditeurs~~ ^{auditeurs} ~~se~~ ~~met~~ ~~taient~~ ~~à~~ ~~rire~~ ~~et~~ ~~à~~ ~~se~~ ~~mo~~ ~~quer~~ ~~de~~ ~~lui~~ ~~en~~ ~~tirant~~ ~~le~~ ~~langue~~, - comme ~~de~~ ~~habitude~~ ~~beaucoup~~

Georges Fabrier arriva et Nastasja fit les présentations. Georges se mit

de ~~monde~~ ^à ~~ad~~ ~~orer~~ ~~Peter~~. Celui-ci riait et plaisantait maintenant. Ses ~~yeux~~ ^{yeux}

~~brillaient~~ ^{brillaient}, ses joues se coloraient du plus beau vermillon, ses dents se mon-

traient souvent et on avait pu remarquer qu'elles étaient longues, blanches

et régulières. ^{Mais} ~~à~~ ~~ce~~ ~~moment~~ ~~peu~~ ~~important~~ ~~à~~ ~~cha~~ ~~acun~~ ~~ou~~ ~~un~~ ~~Peter~~

voulait être ~~de~~ ~~la~~ ~~part~~ ~~pour~~ ~~par~~ ~~ler~~ ~~comme~~ ~~il~~ ~~se~~ ~~fait~~ ~~dan~~ ~~s~~ ~~le~~ ~~mon~~ ~~de~~, ~~ou~~ ~~la~~ ~~con~~ ~~ver~~ ~~sation~~ ~~ou~~ ~~l'en~~ ~~sen~~ ~~se~~ ~~ment~~. ~~Nastasja~~ ~~et~~

~~le~~ ~~mon~~ ~~de~~, ~~ou~~ ~~la~~ ~~con~~ ~~ver~~ ~~sation~~ ~~ou~~ ~~l'en~~ ~~sen~~ ~~se~~ ~~ment~~. ~~Nastasja~~ ~~et~~

~~le~~ ~~mon~~ ~~de~~, ~~ou~~ ~~la~~ ~~con~~ ~~ver~~ ~~sation~~ ~~ou~~ ~~l'en~~ ~~sen~~ ~~se~~ ~~ment~~. ~~Nastasja~~ ~~et~~

~~le~~ ~~mon~~ ~~de~~, ~~ou~~ ~~la~~ ~~con~~ ~~ver~~ ~~sation~~ ~~ou~~ ~~l'en~~ ~~sen~~ ~~se~~ ~~ment~~. ~~Nastasja~~ ~~et~~

~~le~~ ~~mon~~ ~~de~~, ~~ou~~ ~~la~~ ~~con~~ ~~ver~~ ~~sation~~ ~~ou~~ ~~l'en~~ ~~sen~~ ~~se~~ ~~ment~~. ~~Nastasja~~ ~~et~~

Quand l'explosion de rire provoquée par cette reponse ~~se fut calmée~~ ^{c'eut calmée}. Peter ^{lors}
~~qui ne riait pas, ajouta :~~ ^{continua gravement :}

" Ou des serfs , j'aimerais aussi aimé avoir beaucoup de serfs et leur donner force coups de botte."

Soledad eut un haut le corps, Nastasja un sourire ^{desappointé} triste, Wladimir une moue. Seul Rosso sembla comprendre ce sentiment :

" Vous êtes né chef" clama-t-il.

Après cela ~~la conversation se mit à languir.~~

Lorsque Georges Fabrier arriva, Nastasja fit les présentations. Elle invita les quatre hommes à la suivre pour le café. Ils se placèrent autour des petits guéridons, Peter et Wladimir aux côtés de la princesse , sur l'ottomane, Georges et Ottavio à leurs pieds sur des coussins. Nastasja versait le café ^{et} que Soledad distribuait ^{les tasses} allant d'un à l'autre ~~des convives~~ ^{avec} son air fier et absent. Quand tout le monde fut servi, elle prit sa tasse et alla s'asseoir à l'autre bout de la pièce sur ^{le} canapé Louis-Philippe.

De sa main ^{protégée} grassouillette chargée de bagues, la princesse mettait de l'ordre à ses nombreuses boucles, elle se regardait dans sa petite glace de poche, se poudrait, ravivait et redessinait le ligne fambroise de ses lèvres. Son visage était rouge de plaisir et ses larges yeux bruns brillaient plus que d'habitude.

Nastasja aimait ces hommes empressés autour d'elle. Elle aimait son salon que la présence de Peter Krassin baignait de clarté. La vieille ottomane semblait ployer complaisamment sous le poids du jeune homme, la console et le fauteil faux Louis XV. paraissaient rejeunis, la glace Empire s'épanouissait sur la cheminée tel un être vivant charmé de mirer la beauté de Peter.

Teintures, bibelots, coussins, tapis, vieilles moulures, tout ce cher ~~xxx~~

~~xxxxxx~~ bric-à-brac décati s'animait pour recevoir Peter ^{lors}.

Nastasja avait prié Ottavio de lui apporter sa balalaïka. Elle enleva ses lourdes bagues les laissa sur le guéridon, se mit à gratter doucement les cordes. Quelques arpèges s'échappèrent de l'instrument et avec eux l'atmosphère de la pièce changea instantanément. On n'était plus à Genève, dans cette quiette et bourgeoise rue Etienne Dumont, à l'ombre du clocher de Saint Pierre mais quel que part dans les ~~Karpathes~~, en Crimée , en Ukraine...

Ottavio battait la mesure avec la tête. Sans attendre la fin du morceau il s'écriait:

" Bene! Benissimo!"

Son visage apparaissait transfiguré. Toute trace de morgue ou de cynisme ~~avait disparu~~ ^{y était} pour faire place à un vrai enthousiasme musical.

Piers, ~~au contraire~~ ^{en revanche}, s'assombrissait. Cette musique reveillait en lui la nostalgie des terres qu'il n'avait jamais connues, qu'il ne connaîtrait jamais dont les racines cependant s'accrochaient aux fibres les plus sensibles de son être. De temps en temps un bref éclair passait dans ses yeux verts. ~~Par~~ ces éclairs il semblait reprocher à Nastasja ^{est} l'insidieux appel à ses atavismes ^{russe}, que lui, né en France et ayant vécu la plus grande partie de sa vie en Suisse, s'efforçait de combattre sans cesse.

Georges n'écoutait pas. Mais ~~celle~~ ^{musique} ne le dérangeait ~~pas~~ ^{nullement}. Il s'amusait à imaginer les sentiments ~~de chacun~~ ^{des autres}: désirs, espoirs, désenchantements, craintes... ~~Profitant de l'abandon auquel~~ ^{Chacun en s'était plus ou moins abandonné} ~~grâce~~ ^{à la musique} ~~qu'un semblait livré,~~ ^{en profitait pour} il s'insinuait dans leur âme comme un chat par une porte entrebaillée. Et s'était amusant de ~~voir~~ ^{se souvenir} que Soledad était ~~timide~~ ^{contrariée}, Nastasja excitée, Rosso ~~sur le point~~ ^{de s'en aller} à trahir un secret d'état, Wladimir ~~attendri jusqu'à pleurer~~ ^{attendri jusqu'à pleurer comme jusqu'au violent désir} à pleurer comme une femelle et Peter ~~de jurer et de se défendre~~ ^{de jurer et de se défendre} coups de poigt pour se défendre de l'émotion qui le gagnait. ~~et ce Piers Krassin, si beau...~~ ^{le gamin} Mais il lui plaisait. ~~Peter Krassin avait de l'étoffe pour devenir son meilleur discipul~~ ^{Georges n'arrivait pas à deviner ses sentiments.}

~~En ce moment~~ ^{Soudain} Ottavio tourna la tête du côté de Soledad, lui sourit. ~~Elle lui sourit~~ ^{elle lui} ~~le sourire.~~ Alors, il se leva et d'un pas de velours s'approcha du canapé, s'assit à côté d'elle. Lui prenant une main il la contempla longuement:

" Je voudrais être peintre pour copier cette main ou poète pour la chanter" Il baisa la pointes de doigts :
" Quell'amorosa mano...
" Che spesso ove fa porta
" Senti gelida far la mano che strinse..."

La voix de Leopardi chantait dans un souffle. Personne, pas même Nastasja ~~revenue déjà de sa lointaine Russie~~ ^{revenue déjà de sa lointaine Russie} n'avait entendu ces vers, mais Rosso ~~ou~~

coups ~~xxxx~~ énergiques et précipités.

Ottavio battait la mesure avec la tête. Sans attendre la fin du morceau il s'écriait :

" Ben! Benissimo!"

Son visage apparaissait transfiguré. Toute trace de morgue ou de cynisme avait disparu pour faire place à un ~~véritable~~ ^{Commercial} vrai enthousiasme ~~vé-~~
~~rité~~.

Peter, au contraire, s'assombrissait. Cette musique réveillait en lui la nostalgie des terres qu'il n'avait jamais connues qu'il ne connaîtrait jamais dont les racines cependant, s'acrochaient aux fibres les plus sensibles de son être. De temps en temps un bref éclair passait dans ses yeux verts. Dans ces éclairs il semblait reprocher à Nastasja l'insidieux appel à ses atavismes russes, que lui, né en France et ayant vécu ~~xxxx~~ la plus grande partie de sa vie en Suisse, s'efforçait tout le temps de ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~
~~détruire~~. *combattre*

Georges ne semblait pas écouter. Tantôt ses yeux se fixaient sans les voir les ~~objets~~ multiples objets de cette chambre si encombrée de ~~biens~~ meubles de tentures, de coussins et de bibelots de toute sorte tantôt ces yeux de poisson s'éclairaient soudainement quand ils rencontraient les bagues de Nastasja abandonnées sur le guéridon, ils s'éclairaient d'un éclair étrange. Aussi, il ressemblait - et Soledad l'avait parfaitement saisi - à une vieille peinture espagnole figure de moine ~~extrême~~ martyr, mystique et démoniaque, angélique et pêcheur. et soudain à un vieux juif calculant la valeur

Georges n'écoutait pas, cette musique. Mais elle d'une marchandise ~~elle~~ le dérangeait pas non plus. Il s'amusait à imaginer les sentiments de chaque ~~un~~ désir, espoirs, désenchantement.
Georges ne semblait pas écouter. Son regard errait sans les voir, sur les tentures, crainte. S'insinuant dans l'âme de chaque un, profitant de mille objets qui encombraient cette pièce: meubles, tentures, coussins, vieilles gravures et bibelots, tantôt ils s'arrêtaient sur les bagues de Nastasja ~~abandonnées~~ abandonnées sur le guéridon. Tantôt il ressemblait à un ~~vieux juif~~ ^{personnage} arraché une porte cubie barcelle. Et s'était amusant de voir que ~~cela~~ ^{figure} était d'une vieille peinture espagnole ~~figure~~ de moine martyr: ~~angélique et démoniaque~~ mystique et démoniaque, angélique et pêcheur, tantôt à une ancienne peinture hollandaise: le d'Israël, ~~le juif~~ ^{figure} pleurant comme une femme, et vieux juif penché sur la marchandise évaluant exactement sa *qualité*

La voir

Peter de jeter et donner des coups de poing pour se défendre de l'émotion que malgré lui le seignait. Un gemme!

Mais Léopardi ou Rosso allumaient dans l'esprit ^{melancholique} de Soledad ^{de Soledad} une étoile d'espérance, comme une voile sur l'horizon d'une mer déserte.

Nastasja soupira :

" Il va falloir que je vous quitte, mes enfants." Elle reprit lentement ses bagues. Puis, s'adressant à Soledad :

" Vous êtes heureuse, ma chère, vous n'avez pas à travailler!

" Mais, Nastasja", ~~protesta l'Espagnole~~, "je dois laver la vaisselle, repasser votre blouse de dentelles, aller discuter vos factures aux Services Industriels..."

" Oui, oui", interrompit Nastasja, "je sais. Mais vous ferez cela comme vous voudrez, quand vous ^{en} aurez envie, tandis que moi je dois être à l'heure, me livrer à un travail insipide de bureau."

Nastasja avait remis son turban de velours violette, prit son sac et ses gants. Son regard caressant passait de l'un à l'autre de ses amis comme si de s'arracher à leur compagnie lui eut coûté une souffrance intolérable.

Lentement, avec ~~regret~~ elle leur donna sa main à baiser:

Les paroles ^{et l'attitude} de Nastasja avaient profondément blessé Soledad. Elles lui donnaient à comprendre ^{certes} tant qu'elle demeurerait à la cuisine, un tablier autour de la taille, les mains dans la graisse ou dans l'eau, ^{elle} ~~pourrait conserver l'amitié de~~ ^(celles) ~~celles-ci~~, amitié serait possible. ^{lui} Nastasja appellerait son amie, sa chérie, mais aussitôt que l'un de ces hommes ^{lui} jeterait sur Soledad le moindre regard ému, cette amitié s'envolerait. ^{il} ~~Et ne resterait d'elle qu'une~~ ^{aurait à sa place l'éternelle} ~~rivalité des femelles~~ devant ^{se disputant les mâles.} ~~Soledad en aurait pleuré.~~

" Aurevoir, mon Wladiuschka", ~~disait Nastasja~~, "Aurevoir mes chers tous. ~~Piers~~, n'oubliez pas ~~le~~ chemin de ma maison .A demain, Soledad!"

Les quatre hommes avaient accompagné Nastasja jusqu'à la porte. Ils revinrent lentement au salon.

" On refait du café? ^{dit} proposa Rosso.

" Je préfère le Porto." dit Krassin.

" Et moi aussi," affirma Georges. Il se mit à remplir les verres.

Soledad était allée faire chauffer de l'eau pour la vaisselle.

" La princesse a repris toutes ses bagues" dit Fabrier de sa voix creuse, légèrement chevrotante.

" Les bagues!" ricana Ottavio, "elles ne valent pas un dénier".

Et Georges incrédule:

" Tu m'étonnes."

" Elle les a achetées au Marche-aux-Puces, ~~xxxx~~ la plus chère vaut un franc cinquante."

Il y eut un rire général.

" Vous exagerez", fit Krassin.

" Je le jure", s'écria Ottavio, "Je lui ai acheté moi-même ~~sur~~ ^{pendant} ~~en~~ grenats, je ~~l'~~ai payé ~~un~~ franc vingt-cinq, exactement. "

" On les dirait vraies, ma parole", dit Georges ~~xxxxxx~~ pas tout à fait convaincu.

" Du clinquant, tout du clinquant, mon vieux."

" Mais", intervint Neryschkine, "c'est la beauté de Nastasja qui fait briller les bijoux. Sur sa peau tout devient féérique."
(même un fond de bouteille la blancheur)

Tous regardèrent Neryschkine.

" Vous vous gâtez, ma parole", ricana Georges.

" Vous vous y êtes mépris, vous-même", replica ^{rougissant} Wladimir. Puis, s'approchant du mur, ~~il~~ décrocha une daguerréotype représentant le grand-père de Nastasja ^{léger roune} en costume de grand officier. Le cadre était en vieil or incrusté de petits diamants et d'émeraudes. .

" ~~ce~~ ^{ce} n'est pas sur toi "

La miniature passait de main en main.

" Je me demande", dit Georges négligemment, "combien pourrait-on tirer de cette ~~salopériserie-là~~ ^{salopériserie-là}. ~~xxxxxx~~ L'ayant gardée dans sa main plus longtemps que les autres, il la redit ^{ndit} à regret.

" Avec l'argent de ~~ce~~ ^{ce} cadre on pourrait faire une bonne campagne ~~Personne~~ ^{Personne} ~~vers~~ Vers trois heures Rosso proposa le départ général.

^{même Ottavio ne releva c'insinuation de Neryschkine pour rien à l'air des autres} " Pous vous, c'est bon", dit Soledad, "Moi je dois laver la vaisselle et repasser une blouse de Nastasja"

" Vous êtes le dévouement en ^{même} personne " dit Krassin .

" La victime de Nastasja ", insinua Fabrier de sa voix creuse.

Lorsque la porte s'eut fermée sur les quatre hommes et que leurs voix et leurs rires se perd^âient ~~déjà~~ dans le fond de l'escalier, Soledad se rassid sur le canapé, cacha son visage dans le creux de ses ^{deux} mains jointes, Lentes et silencieuses des larmes se mirent à couler le long de ses joues.

Chaque fois qu'un espoir d'amitié réussissait à fleurir dans le désert ravagé de son âme, un vent féroce se mettait à souffler dessus.

Depuis sa fuite de l'Espagne rebelle elle avait successivement mis son espérance sur Geneviève, sur Nastasja, sur Rosso et même sur Neryschkine. ~~et~~ En ce moment elle ne croyait plus possible le moindre lien sur Fabrier. Elle avait mis, plus ou moins fort, sur les uns et sur les autres, ~~sentimental~~ entre elle et eux, elle avait toujours perdu.

L'amour, tel que Soledad l'entendait, n'était plus de ce monde - Elle vit une fois ^{de plus} ~~encore~~ Miguel Bayarri tomb^{en} ~~en~~ devant le peloton d'exécution - mais l'amitié... Pourquoi ne pouvait-elle pas déposer sa main solitaire dans une main amie ?

Soledad ouvrit inconsciemment ses bras dans le vide de la pièce où l'esprit jaloux de Nastasja vivrait encore.

Decouragée, elle les laissa tomber le long de son corps, puis, elle les remonta encore comme pour saisir les échos d'une voix amie. Son esprit chassait avec désespoir le souvenir douloureux de ces hommes, inséparables de Nastasja, hôtes perpétuels de Nastasja lesquels, à peine Nastasja partie - pour aller bravement gagner de quoi les regaler - se moquaient d'elle sans pitié.

Mais il y avait ^{quelque part} quelque chose de beau ^{comme} au milieu ^{de l'océan} de cet océan de ^{de l'océan} ~~l'océan~~ ^(laid sur ténacité) Mais il y avait ^{quelque part} quelque chose de beau ^{comme} au milieu ^{de l'océan} de cet océan de ^{de l'océan} ~~l'océan~~ ^(laid sur ténacité) Mais il y avait ^{quelque part} quelque chose de beau ^{comme} au milieu ^{de l'océan} de cet océan de ^{de l'océan} ~~l'océan~~ ^(laid sur ténacité)

Un silence reposant flottait maintenant dans la pièce, Les arpèges hésitants d'un piano y filtraient à travers les cloisons. Aigues et légères, des voix d'enfants venaient de la promenade de Saint-Antoine. Un grelot de bicyclette sonnait son impatience tout au fond de la rue.

En tout cas on en donnerait assez pour permettre à Nastasja
" Avec l'argent du cadre on pourrait faire bombance."
d'organiser un dîner monstre de nous offrir un repas convenable
Personne, pas même Ottavio ne releva l'insinuation.

un moment après ^{allui-ci} Rosso proposait le départ général.

" Pour vous c'est bon, dit Soledad" moi je dois laver la vaisselle et
lisser une blouse de Nastasja. Et elle se mit tout de suite à l'œuvre

" Quel dévouement! fit Krassin.

" Elle est ^{une femme} admirable dans sa bonté, dit Wladimir.

" La victime de Nastasja" insinua Georges de sa voix creuse.

Lorsque la porte s'eut fermé sur les quatre hommes et que leur voix et
leurs rires se perdaient déjà au fond de l'escalier, Soledad ^{abandonna} se rassit sur
le canapé, cacha le visage dans le creux de ses mains jointes. Lentes et si-
lencieuses des larmes ^{s'étaient} se mirent à couler le long de ses joues. Depuis sa
fuite de l'Espagne rebelle chaque fois qu'un espoir d'amitié réussissait
à fleurir dans son âme un vent féroce se mettait à souffler dessus. Elle
avait succesivement mit son espérance sur Geneviève, sur Nastasja, et à un
certain moment sur Rosso. Mais elle avait vite fait de perdre ses illusions.
Geneviève n'était plus sa Geneviève, on ^{la lui} avait changée. Et Nastasja?

Elle semblait lui avoir accordé une amitié chaleureuse et spontanée mais
cette amitié - Soledad venait de le découvrir - ne pouvait ^{subsister} demeurer qu'à
condition que Soledad demeurât à la cuisine, un tablier autour de la taille

les mains dans la graisse ou dans l'eau. ^{sans strictement garder la main} mais aussitôt que l'un de ses
hommes - car Nastasja considérait ces hommes comme sa propriété, - lui lancerait
un regard à elle Soledad, le moindre regard ému, cette amitié s'envolait. De tous
ces ^{fragments} chérie, de tous ces baisers et tendresses ne restait rien et à leur
place se leverait l'éternelle rivalité des femmes devant les mâles.

Quant à Fabrier, à Rosso, à Neryschkine et à ce Piers Krassin que pouvait
Soledad espérer d'eux? ^{maintenant} Inseparables de Nastasja, hôtes perpétuels de Nastasja,
individuellement en valaient-ils la peine?
et à peine Nastasja sortie pour aller bravement gagner de quoi les regaler
ils se moquaient d'elle, ils songeaient très visiblement à lui voler les
quelques objets de valeur qui lui restaient ^{encore} profitant de sa confiance en
avait eu son désastre s'enfuir et abandonner ses biens.

Un silence reposant flottait maintenant dans la chambre. Les arpèges hésitants d'un piano y filtraient à travers les cloisons. Aigues et légères des voix d'enfants venaient de la promenade de Saint -Antoine. Un grélot de bicyclette sonnait son impatience tout au fond de la rue.

Les yeux fermés Soledad respirait le parfum sucré des grappes de lilas dans le grand vase sur la console. Le souvenir de la voix de Rosse ~~sem-~~blait ~~venait~~ se mêler à ~~ce parfum~~ cette odeur.

" ~~Quasi~~ Quell'amorosa mano...

Soledad avait oublié les deux vers suivants.

" Quell'amorosa mano...

Soledad aspira le parfum des lilas, écouta avec attendrissement les voix lointaines et infantines et ce grélot de bicyclette s'enfuyant à travers les rues sombres Dieu sait vers quels tendres gazons, vers quels arbres en fleurs...

* * *

①

~~Soledad Pérez~~ ^{passant} (un lourd paquet dans les bras) traversait lentement le Jardin-des-Bastions. A l'hauteur de l'Université elle vit un banc vide y deposa sa charge, s'y laissa choir avec un soupir de soulagement. Elle essuya la sueur de son front et de ses joues, regarda navrée les marques rouges imprimées par le lourd paquet sur la peau de ses bras.

A l'ombre légère des arbres, par ci et par là le long des ^Fallées des jeunes mères tricotaient près des pousse-pousse vides. Des enfants gras et roses jouaient sur le gravier. Un vieux couple passait se donnant le bras, un sourire infantin sur leurs rides. Des étudiants, la serviette bourrée de livres ~~quittaient l'allée principale se dirigeant~~ bifurquaient vers la bibliothèque universitaire.

D'un poste de T.S.F. caché dans la verdure, un imitateur quelconque de Tino Rosso débitait des airs miulants. Cette voix bien que n'ayant rien d'espagnole reveillait chez Soledad la nostalgie de son pays. Elle lui rappelait ^{la Castille} ~~l'Espagne~~ de sa jeunesse, celle qui encore très jeune elle avait quit-
té pour se marier. Sur les plaines du Tage, au pied de la fière Tolède, les cigarreras chantaient cueillant les feuilles de tabac. Sur les arides collines du haut plateau castillan où paissaient des brevis grises, les bergers chan-
taient ^{également} ~~aussi~~ ^{au long} ~~et les vagabonds~~ sur des routes poussiéreuses du soir rougies par un soleil de ^{sans} ~~soir~~ ^{des vagabonds}. Soledad les voyait traînant leurs pieds dans la poussière ~~ils riaient, se disputaient, jouaient de la guitare tout...~~
~~en chœur~~ ^{très vieux} ~~chantaient des vieilles refrains populaires...~~ ~~ils allaient allongés lente-~~
~~ment s'arrêtaient~~ ^{estompés} ~~parfois pendant des heures, puis ils repartaient~~ ^{se profilaient au moment sur leurs visages} ~~et leurs ta-~~ ^{se perdaient}
ches brunes ^{comme un periscope} ~~perdaient derrière le dos~~ d'une dune vers un clocher roman dont seul le fait ^{d'un} ~~émergeait~~ ^{le et} d'océan de ^{collines}

~~Avec les mendiants aux voix sonores tout l'épave disparaissait~~
Quelque part, non loin du jardin, une horloge s'était mise à sonner. Soledad compta six coups. Elle se leva, reprit son paquet encoubrant, le plaça tant bien que mal entre son bras droit et la hanche, recommença à marcher.

Nastasja était partie pour Morges avec l'intention de consulter une chiro-
mantiennne au nom impossible.

" Maryka Prynocopulus", ^{meine} dit Rosso, " Nastasja m'avait déjà parlé de ce
projet. ~~Elle~~ ^{elle croit en la science de} ~~Prynocopulus est une drole de créature qui~~ ^{laquelle} ~~s'est fait expul-~~ ^{qui}
ser de Genève pour trafic illégal avec les esprits. Il paraît qu'elle n'a ^{travé jusque}
pas le droit d'exploiter les forces occultes cantonales."

" Nastasja est ^{inappreciable} ~~comme~~ ^{folle} ~~les~~ ^{ces} ~~derniers~~ ^{temps}" (soupira Soledad.
" mais qu'est arrivé à Nastasja? Elle n'est pas la même)

" La malheureuse" fit Ottavio, " Depuis ~~de~~ ^{le} jour où elle a rencontré Peter
" Non, fit Ottavio, ^{A parler} ~~explique~~ ^{c'est} ~~malheureux~~ ^{lors}

^{l'instinct} ~~le~~ ^{même} ~~l'attachement~~ ~~d'un~~ ~~garçon~~ ~~de~~ ~~vingt~~ ~~ans~~ ~~je~~ ~~un~~ ~~à~~ ~~son~~ ~~en~~ ~~un~~ ~~jeune~~ ~~homme~~
Krasin elle s'est mise à battre la breloque." ^{fit Ottavio} ~~se~~ ~~remettant~~ ~~à~~

Sur le palier du troisième étage ils rencontrèrent Fabrier.

" ~~Il n'y a personne~~, mes enfants."

" Nastasja m'a laissé la clef" dit Soledad.

Ils entrèrent.

Ottavio expliqua à Georges les prétendus motifs de l'absence de Nastasja.

~~Les deux hommes commentèrent sa passion pour Peter.~~

" Elle fait ^{de} ~~de~~ ^{signe} ~~de~~ ^{l'agitation} ~~de~~ ^{sénile}." ~~diagnostiqua~~ ^{dit} Fabrier.

" ^{terribles} ~~de~~ ^{la} ~~la~~ ^{ménopax} ~~de~~ ^{signifique} ~~dit~~ Ottavio.

" Ne commencez pas à ^{degoiser} ~~degoiser~~ des horreurs," supplia Soledad, Pérez.

Les deux hommes s'installèrent au salon, demandèrent du thé, ~~à~~ ^{Soledad}.

Rosso sortit son étui à cigarettes, en offrit une à Georges. Ils se mirent
à parler politique internationale. D'un ton de conviction pénétrée Rosso
affirma que la guerre d'Espagne touchait à sa fin. Grace à l'aide de l'Ita-
lie les droites espagnoles seraient bientôt victorieuses.

" Hum..." fit Georges, " Si la Phalange espagnole réussit à chasser les
^{républicains} ~~c'est~~ ^{grâce} ~~à~~ ^{l'aide} ~~militaire~~ ~~de~~ ~~l'Allemagne~~."

Ottavio explosa:

Et les bombardements de Barcelona, de Valence, de Lérida, qui les ha ~~exécuté~~
té, sinon les aviateurs italiens?"

Soledad arrivait avec le thé:

" Et vous en êtes fier?" soupira-t-elle.

" Grand Dieu, oui, il faut exterminer les rouges pour le salut de l'humani-
té. Franco a entrepris là une croisade sainte, l'Italie ne l'abandonnera pas."

Soledad était assise devant le monument à la Reformation. Rigides et sévères les quatre gigantesques réformateurs apparaissaient comme l'image même de l'orgueil et de l'intransigeance protestants. Mais Soledad ne les voyait pas, son esprit s'était envolé avec les ondes sonores il/était allé *aux pieds de ce frère Solide où les cigares charriaient en saillant les feuilles* très loin jusqu'aux *placées* du Tage d'où elle était partie toute jeune *à l'époque* pour se marier. Elle *voyait* ~~les montagnes~~ *les arides collines* ~~castillanes~~ *sur lesquelles* ~~paissaient~~ *des brebis grises, les routes blanches* éclairées par le soleil rouge du soir et un groupe de mendiants, sac au dos, *des routes* traînant leurs pieds dans la poussière. *Les mendiants* se disputaient, ~~chantaient~~ *riaient*, chantaient et jouaient de la guitare sans cesser de marcher. *Is. Toute l'Espagne chantait* ~~ils se perdaient~~ *maintenant dans l'inquiétude* enfin au loin vers un clocher romain qui émergeait d'un océan de dunes. Avec les mendiants aux voix sonores l'Espagne entière disparaissait.

général
 D'un clocher *général* ~~de la cathédrale~~ *général* une horloge s'était mise à sonner. Soledad *se leva, reprit son paquet, le plaça tant bien que mal entre le bras droit et la hanche, recommença à marcher.* *Mais quel* ~~qu'un se précipitait vers elle, lui prenant le paquet vivant:~~ "Où allez-vous Soledad, chargée comme un commissionnaire?"

(il trottait mince et alerte avec)
 C'était Ottavio Rosso. Il gabandait à travers les pelouses ~~vers Soledad.~~ *e'élait lumineux de ses yeux, de ses dents* ~~Il lui arracha le paquet des mains de Soledad,~~

" Qu'est-ce?"

" Un ventilateur d'occasion", expliqua Soledad, "Nastasja l' a achete à l'Armée de Salut, rue de l'Arquebuse. ~~Elle m'a prié d'aller le prendre~~"

" ~~Grand Dieu!~~ " fit Rosso "Pourquoi lui fait-il un ventilateur?"

de plaisir ~~Dieu? tout à coup.~~ *A. l. elle se vopemes?* *Soledad sourit tristement. Elle n'aimait pas le genre* ~~Ottavio l'accompagna jusqu'à la rue Etienne Dumont. Devant la~~

maison de Nastasja il hésita un moment, puis: *Il avait quelque chose à faire mais tout va* " Eh bien, je vais vous monter le paquet jusqu'à l'étage."

Pendant qu'ils gravissaient l'escalier, Soledad expliqua à Ottavio que

Peter elle s'est mise à battre la breloque."

"Croyez-vous qu'elle en soit réellement amoureuse?" fit Soledad.

"~~Vous êtes aveugle ma parole~~" rugit Ottavio, "Elle en est folle, folle, folle!"

Sur le palier du troisième étage, ils rencontrèrent Fabrier.

"~~Il n'y a personne~~, mes enfants."

"Nastasja m'a laissé la clef", dit Soledad.

Ils entrèrent.

Elle commente sa passion pour Peter

Ottavio expliqua à Georges les prétendus motifs de l'absence de Nastasja

"~~Agitation sénile?~~" *insinua Georges*

"~~Retour d'âge.~~" *affirma Rosso*

"~~Agitation sénile~~" *affirma Rosso*
"Ne commencez pas à dire des horreurs" supplia Soledad, ~~criez~~.

Les deux hommes s'installèrent au salon, demandèrent du thé à Soledad. Rosso sortit son étui à cigarettes, en offrit une à Fabrier. Ils se mirent à parler politique internationale. D'un ton de conviction inébranlable, Rosso affirma que la guerre d'Espagne touchait à sa fin. Grâce à l'aide de l'Italie, les droites espagnoles seraient bientôt victorieuses.

Georges dit:

"Hum..." *dit Soledad*
"Si la phalange espagnole réussit à chasser les rouges, c'est surtout grâce à l'aide militaire de l'Allemagne."

Ottavio explosa :

"Et les bombardements de Barcelone, de Valence, de Lérida, qui les a exécuté sinon les aviateurs italiens ?"

Soledad arrivait avec le thé :

"Et vous en êtes fier?" ~~répondit~~ *dit* elle avec amertume.

"Je ne veux pas vous faire de la peine Soledad, mais il faut exterminer les rouges pour le salut de l'humanité. ~~L'Italie a entrepris là une croisade sainte,~~ *Francisco a entrepris là une* l'Italie ne l'abandonnera pas."

~~Et Rosso avait un air si fier que Soledad ne pu s'empêcher de rire.~~

~~Soledad lui tendit tristement une tasse de thé. Il semblait à Soledad qu'elle lui tendit une tasse de thé~~

~~elle était de nouveau dans le salon des Riverin, écoutant toujours les mêmes espérances et la même fois en les rebelles militaires espagnols.~~

phrases d'espoir et de confiance, en les militaires espagnols rebelles.
Silencieuse, Soledad tendit à Ottavio une tasse de thé fumante.

"Merci", dit-il d'un ton ~~seul~~ ^{tout à fait paisible} Puis s'exaltant à nouveau: ^{belliqueux}:

"L'Espagne fasciste puissante et glorieuse s'épanouira à côté de ses grandes sœurs, l'Italie et l'Allemagne."

"La Russie", dit Fabrier de sa voix creuse et ironique, "se chargera d'obscurcir la splendeur rutilante de cette glorieuse constellation."

"Elle voudrait le faire", clama Rosso, "mais elle n'a pas d'armements"

Des pigeons étaient venus sur l'appui de la fenêtre. Soledad posa sa tasse, pour leur donner des graines de millet.

"Vous avez de très jolies jambes, Soledad", dit Fabrier, oubliant la politique.

"Et des pieds ^{e conseil} ~~de~~" fit Ottavio avec chaleur, "ils sont si petits et mignons qu'^{je} me demande comment fait ~~vous~~ ^{de} pour ~~vous~~ tenir dessus."

^{S'italien} ~~Il~~ aurait ^{trouve} sans doute quelques vers de Petrarca ~~ou d'Anunzio~~ pour chanter la beauté mignone des pieds de Soledad quand la sonnette ~~de~~ de la porte ~~fit~~ ^{fin} ~~fit~~ ~~fit~~ Ottavio ~~laisse~~ le lyrisme pour aller ouvrir. Il revint ~~avec~~ avec un bouquet de poids de senteur.

"Exquis!" dit-il ~~en~~ les reniflant avec délices. Il les posa sur le guéridon et lut sur la petite enveloppe qui les accompagnait: "M^{me} Nastasja Woronesk." Il sortit une carte de l'enveloppe et continua de lire à haute voix: "Réné Forest, Hommages respectueux" Il remit la carte dans l'enveloppe:

"Est-ce ~~ce~~ Forest ^{est actuel} ~~est~~ ~~de~~ ~~de~~ l'amant de Nastasja?"

"Je ne crois pas" ^{Gougonna} ~~dit~~ Georges.

"Vous êtes ^{par trop} ~~une~~ indiscret et d'une impolitesse!" dit Soledad.

"Bon", dit Rosso, "voilà que notre Espagnole recommence à faire de la morale."

~~"Forest est un grand homme", dit Rosso, "et voilà tout."~~
~~"Pourquoi vouloir toujours déduire que les gens couchent ensemble"~~

~~Il n'y a rien d'autre dans le monde? Réné Forest est un homme galant.~~

~~Un point, voilà tout."~~

"Tarara!" ^{clame} Rosso, "On les connaît les hommes galants, ~~voilà~~

People give nothing for nothink"

"Quoi ?" dit Soledad qui ne comprenait ^{pas} un mot d'anglais.

"C'est exact."

"Evidemment" fit Rosso que n'avait rien compris non plus mais qui ne voulait le laisser deviner aux autres.

Rosso avait ~~posé~~ la carte à côté des fleurs, il alla tourner le bouton de la T.S.T.

" Cette erreur a été démontrée par l'expérience même" disait une voix solennelle et monotone" Le vigna demande un clima chaud et assez sec.Or le clima de..."

" Ottavio!" gémit Fabrier, " une cigarette, s'il te plait".

" Heu...C'est la troisieme ^{fois} que je ^{t'en} donne, après cela finies, mon vieux"

"...et alors le Mildiou..." continuait le ^{poste} P.S.F. inperturbable.

" Soledad, avez-vous des allumettes?"

" Attendez". Elle alla à la cuisine en chercher.

" le sulfate même est alors impuissant contre la perinospora viticola."

Soledad revint avec une boîte d'allumettes et un pichet où elle avait placé les poids de senteur.

En ce moment le téléphone se mit à sonner. Georges y accourut. Soledad arrêta la T.S.F.

Georges revint tout guilleret :

" L'épicier demande si Madame Woronesk désire du Médoc ou de Saint-Emilion."

" Du Médoc!" clama Ottavio.

" Très bien Madame" dit Georges. Il retourna au téléphone. On l'entendit crier :

" Vous êtes-là, monsieur?... Madame Woronesc préfère le Médoc."

Il revint se frottant les mains:

" C'est un miracle. ^{rien au monde ne saurait me faire plaisir comme} ~~justement j'avais une de ces soies~~ ^{de ce vin} ~~de cette bouteille de vin.~~ ^{le d'un peu de bon vin}

" Vous n'allez pas y toucher à ce vin" fit Soledad alarmée.

" Comment voulez vous qu'on resiste? dit Ottavio, "Nous ne sommes pas des saint, Soledad."

" J'ai la certitude", fit l'Espagnole, " que ce vin, n'est pas pour ^{la} ~~elle~~ ^{Nostalgia}. ~~Il doit y avoir erreur~~. Et une fois bu, il faudra le payer. Qui, parmi nous, est disposé à le faire ?"

" Nous sommes tous disposés", dit Fabrier, " l'argent nous manque, tout bêtement .Il s'approcha de Soledad et la fixant de ses yeux de poisson:

" Il n'y a pas de méprise possible. L'épicier en personne a téléphoné à ~~Madame~~ ^{Mme} Woronesk, pour lui demander sa marque préférée."

Soledad soupira :

" La moindre ~~polite~~ ^{polite}tesse devrait vous empêcher de toucher à ce vin en ~~l'~~ absence de Nastasja."

Le garçon épicier apporta le Médoc. Georges lui donna une pièce de vingt centimes:

" Maintenant", dit-il à Soledad, " j'ai droit au moins à quatre sous de ~~vin~~ vin".

Soledad haussa les épaules.

D'un ton déclamatoire Ottavio dit :

" Soledad Pérez est un personnage de Calderon."

" Calderon est à l'honneur maintenant", observa Fabrier, " On va le jouer au Grand-Théâtre ."

" Vous aimez Calderon, Soledad?"

" J'aime Calderon," ^{répondit} ~~dit~~ Soledad à Ottavio, " parce qu'il sert l'honneur et le courage".

" ~~Et~~ l'honneur! ^{Georges avait délaté de vive, "l'honneur"} ~~est un mot creux, et~~ ^{est un mot creux, et} ~~cela veut dire~~ ^{cela veut dire} ~~sonne creux et haut~~. Il n'est bon que pour le théâtre."

Une discussion allait assurément s'engager. Un coup de sonnette l'empêcha .

" Saçrebleu!" rugit Ottavio, "On vient reprendre le vin". Il alla ^{triste-} ment. à la porte.

" Mes quatre sous, "^{lui} cria Fabrier, "qu'on me rende mes quatre sous!"

Ottavio revint avec René Forest très surpris de trouver Rosso, Fabrier et Soledad à la place de Nastasja. *Yegorevna*

René Forest était français et traducteur à la Société-des-Nations, mais parmi les intimes de Nastasja on le connaissait ~~simplement~~ par le mari ~~de~~ de Simone . Il venait très rarement chez la ^{princesse/} Woronesk , ~~on savait très~~ *personne ne* ~~en avait très peu de données sur son caractère.~~ *savait rien de lui*

" Vous êtes aussi invités au dîner" ? dit-il serrant la main de Soledad et de Georges.

" Quel dîner?"

" Où ?"

Fabrier et Rosso regardèrent ^{ai} Soledad avec méfiance , la soupçonnant de quelque cachotterie .

" Nous sommes ici accidentellement, " expliqua Soledad, "Mme. Woronesk est à Morges, elle ne rentre ~~que demain.~~ *qu'à minuit dix heures.*

René rougit jusqu'à la racine des cheveux.

" Alors j'ai mal compris?"

Il se mit à examiner minutieusement son carnet de notes. Fabrier et Rosso commençaient à comprendre. Ils avaient de la peine à se retenir de rire. Forest passa son calepin à Soledad :

" Mme Woronesk en personne m'avait fixé le samedi 11 juillet à 19 heures

" Effectivement, " dit Soledad lisant la date à côté du nom de la princesse. Elle ajouta :

" Nastasja sera navrée !"

" Elle n'a aucune mémoire", expliqua Fabrier, sans pouvoir cacher sa joie,

Et Rosso, la bouche frémissante de rire:

" Souvent elle nous invite ^{ai} ~~pour~~ *à dîner* et en nous voyant arriver, elle s'exclame :

" C'est très aimable à vous d'être montés me voir, malheureusement je n'ai rien à vous offrir . "

Ils rirent tous sauf René.

Un petit paquet enveloppé de papier de soie avait été laissé négligemment sur la table. Forest le montra à Soledad ^{il} ~~il~~ ~~se savait~~ dans une situation ~~pécuniaire~~ ^{particulièrement} difficile -

" Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter cette insignifiance Madame?"

" Mais...." Soledad avait rougi.

" C'est une petite friandise" ajouta Forest dans un sourire forcé. Puis, il regarda sa montre ~~dit~~:

" C'est 19 heures ~~vingt-cinq~~, si je me dépêche j'^{aurai} encore le temps d'être chez-moi pour le dîner. Bon soir, Madame, bon soir messieurs!"

On entendit claquer la porte et le bruit des pas ^{rapides} ~~qui se perdait rapi-~~
~~dement~~ dans l'escalier.

" Le pauvre!" fit Soledad.

Et Rosso:

" Il aurait été si heureux de dîner en tête à tête avec Nastasja!"

Et Fabrier :

" Rien d'aussi exquis pour ces démocrates-~~front~~-populaire que de dîner en tête à tête avec une vraie princesse.

" Ça se paie", observa Rosso.

" En pure perte," rétorqua Fabrier.

" Je ne comprends pas l'oubli de Nastasja," soupira Soledad.

" C'est providencial", chanta Ottavio, " dire que je n'avait rien, absolument rien à manger! Nous voici riches en vin et!... Il défit le paquet, " ^{is} ~~sa-~~
~~pristi, et en~~
charcouterie!"

" Sans compter les fleurs," dit Georges, " cela va faire un dîner ^{de princes} ~~simples~~
~~simples~~!"

" Je vais acheter du pain," fit Ottavio, " George, ouvre les bouteilles!"

Il partit en chantant le long du corridor :

" Du Médoc, per Bacco, du Médoc et du jambon! Vivé la France!"

*

A huit heures ^{et demi} la première bouteille de Médoc avait été vidée, Fabrier et Rosso ^gignaient déjà sur la seconde. Soledad protesta faiblement:

" Gardes-en au moins une pour Nastasja."

" Nastasja n'a pas besoin ^f savoir" ~~fit~~ ^{fit} ~~Georges~~, " Loin des yeux loin du coeur."

Ils étaient en train de déboucher la seconde bouteille de Bordeaux lorsque Neryschkine et Krassin sonnerent à la porte. Ils avaient vu de la lumière et entendu des discussions.

" Toute la rue Etienne Dumont sait qu'il y a un dîner chez la princesse Woronesk." dit Krassin.

" Il n'y a pas de dîner chez la princesse Woronesk", protesta Rosso, " nous piqueniquons modestement." Il expliqua comme Nastasja avait posé un lapin à cet absurde mari de Simone. ³

Péras trouva ^t cela amusant. Wladimir regretta ^{ai} que ^{la princesse} Nastasja eût oublié son rendez-vous. Il considérait Forest comme un homme très distingué ^{dont} l'amitié ^{annonçait un jour être utile à} ~~précieuse pour~~ Nastasja.

Fabrier emplit les verres.

Péras ^{ava son dune} trinqua à la santé de l'illustre payeur et de sa ravissante épouse, la belle et ^{desirable} Simone. Il était de joyeuse humeur. Il venait de vendre ^{petite} une collection de timbres-poste et pour le célébrer il avait invité Neryschkine à ^{dîner} ~~diner~~. Ils avaient passablement bu.

" Le Médoc", dit-il, "c'est la goutte qui va faire déborder la coupe."

" Déjà ivres?" fit Soledad.

" Un peu," dit Péras.

" Du vin ou d'autre chose?" ^{demande} Rosso, ~~facétieux~~

" Peut-on s'enivrer d'autre chose que du vin?" ^{dit} demande Krassin ~~avec un sourire~~

" D'amour." ^{dit} ~~offin~~ Wladimir.

" De ^{raison} ~~raison~~" dit Rosso.

" Tenez", dit Georges, " Ottavio est toujours ivre de lyrisme."

~~" De lyrisme et d'amour, "~~ ^{insista} Wladimir; " Ottavio s'enivre aussi facilement d'amour ^{que} ~~que de lyrisme.~~"

" Raconte-nous ta nouvelle passion, Ottavio", dit Georges.

^{semit son cœur accélérer ses battements, de}
Soledad épuisée (se laissa choir sur le divan. Elle n'avait aucune envie de connaître les intimités de ces hommes, ^{sauf celle de Rosso.}

" Il n'y a pas de nouvelle passion," fit ^{l'italien} Rosso.

" Ta passion, "dit Fabrier," n'est ni passé ni présente ni future, elle est éternelle. C'est la passion ^{du} pour ton Moi souverain. Ottavio Rosso est égotiste", ajouta-t-il s'adressant aux autres.

" Parfaitement", dit Rosso, "je ne la ~~cahe~~ pas. Le mot altruisme est le plus vide que je connaisse. Il n'a qu'un sens hypothétique fabriqué par et pour les hypocrites. Tout mouvement humain part du Moi pour revenir au moi. Les plus sublimes créatures agissent par égoïsme soit dans l'espérance de tirer de leurs bonnes œuvres une satisfaction morale raffinée, soit pour gagner le ciel. Quelques uns sont altruistes pendant la brièveté de leur vie à condition qu'on leur assure une éternité confortable.

" C'est parfaitement juste." ^{admit} acquiesça Peter.

" Vous rabaissez tout à votre niveau." protesta Soledad, "tachez de comprendre les Saints et les Martyrs."

" Les Saint et les Martyrs", repliqua Ottavio, "entrent dans la catégorie de ceux qui moyennant une somme mensuelle se garantissent une assurance pour le vieillissement."

" Vous blasphémez" s'écria Soledad.

Pour donner fin à la discussion Wladimir proposa à

Ottavio, ^{le} ~~jouer~~ une scène du Bourreau Bienfaisant.

" Je préfère Cavalleria Rusticana:" dit l'italien.

" Vas y pour Cavalleria Rusticana" accepta Georges.

" Je ne te l'ai ~~entendu~~ ^{entendu} jamais ~~encore~~." fit Peter. ^{se jeta} s'assit sur l'homme et se disposa à écouter.

"~~Prenez-vous d'accord, Soledad?~~"

"~~Oui, oui~~" fit elle encore attristée par les concept d'Ottavio.

~~Peter se servit un verre de Bordeaux, alla s'asseoir à côté de Neryschkine, sur l'ottomane.~~

Incidents
" Allons y, Soledad ?" *Ottavio avait pris une main et le tirait vers le centre de la chambre.*
" S'il le faut..."

Soledad acceptait souvent un modeste rôle à côté d'Ottavio. Pendant qu'il s'abandonnait à l'ivresse lyrique, Soledad demeurait passive, les yeux bas, les mains jointes ou à genoux, le regard au plafond dans une attitude repentante. Cette noble présence de femme, toujours vêtue de noir inspirait l'acteur. Il se penchait sur elle, il lui disait sa passion, sa tendresse, ses souffrances ou son courroux. Soledad obéissait aux commandements péremptaires d'Ottavio en pleine fièvre déclamatoire. Il baissait la voix, en modifiait le ton pour dire dans un souffle : Acceptez ou refusez, tombez à genoux ou mourez.

Elle jouait ainsi de pâles Desdémones, des fades Cléopatres, de distraites Lucrèces et de silencieuses Judiths. A côté desquelles les monologues ronflants d'Othello, d'Antoine, de César ou d' Olopherne se développaient dans une claleur de tonnerre.

*

Soledad et Ottavio, ~~au milieu du studio~~ jouaient Cavalleria Rusticana.

Dans la chaleur de la tragédie conjugale, le rustique vengeur avait renversée sa femme et la traînait par les cheveux. L'immense chevelure de Soledad plus que ~~jouait~~ la femme elle même, jouait un rôle tragique. Elle se déployait, flottait, coulait et traînait magestueusement par terre, *inspirait et excitait l'acteur*

Lorsque poignardée avec le coupe-papiers/ *enivoire* de Nastasja, les yeux fermés, le visage pâle, Soledad se laissait aller de tout son long sur le tapis marocain, Ottavio, la gorge serrée d'émotion se jeta gemissant sur le cadavre.

les saints et les martyrs
 les sairs entrent dans le cataporia qui se ga-
 elle parle : ~~descente~~ ~~par~~ un contrat d'assurance
 "Ottavio", exclama Soledad, au lieu de blasphémer ~~son~~ ~~propre~~ ~~nom~~
 "Vos blasphèmes, Ottavio - N'est-ce pas ?"
 "Ottavio" jouez-nous une scène du Bourru bienfaisant.

" Je préfère Cavalleria Rusticana..
 " Vas-y pour Cavalleria Rusticana" accepta Georges:

Peter se servit un autre verre de Bordeaux, puis alla s'asseoir à côté de Neryschkine sur l'ottomane.

" Soledad, jouez avec moi" supplia Ottavio, "J'ai besoin d'une partenaire
 " S'il le faut" dit Soledad résignée.

Soledad acceptait souvent un modeste rôle à côté d'Ottavio. Pendant qu'il s'abandonnait à l'ivresse lyrique, Soledad demeurait passive, les yeux bas, les mains jointes ou à genoux, le regard au plafond dans une attitude repentante. Cette noble et belle présence de femme, toujours vêtue de noir, inspirait l'acteur. Il se penchait sur elle, il lui disait sa passion, sa tendresse, ses souffrances ou son courroux. Soledad obéissait aux commandements péremptoires d'Ottavio, en pleine fièvre déclamatoire. Il baissait la voix, en modifiait le ton pour dire dans un souffle : Acceptez, ou refusez, tombez à genoux, ou mourez.

Elle jouait ainsi de pâles Desdémones, des fades Cléopatras, de distraites Lucreces et de silencieuses Judiths. A côté desquelles les monologues ronflants d'Othello, d'Antoine, de César ou d'Olopherne se développaient dans avec une chaleur de tonnerre.

*

Soledad et Ottavio au milieu du salon jouaient Cavalleria Rusticana. Dans la chaleur de la tragédie conjugale, le rustique vengeur avait renversé sa femme et la traînait par les cheveux. L'immense et tragique chevelure de Soledad ^{plus que la femme elle-même} jouait ~~un~~ un rôle de tout premier ordre: elle se déployait, flottait, coulait et traînait majestueusement par terre.

Lorsque ^{les yeux fermés le visage pâle} Soledad, poignée avec le coupe-papier en ivoire de Nastasja se laissait aller de tout son long sur le tapis marocain, les yeux fermés, le visage pâle, Ottavio, la gorge serrée d'émotion, se jetait gémissant

sur le cadavre.

Puis s'assit

Le drame finit, Georges se précipita. Soledad demeurait assise sur le tapis, ses noirs ^{et longs} cheveux lui ^{enveloppaient} tombaient sur le visage et les épaules. Georges s'agenouilla près d'elle. Ses doigts minces, un peu tremblants se faufilaient dans la masse électrique et soyeuse.

Wladimir s'approcha du groupe :

" Magnifiques vos cheveux, Soledad! "

" Superbes ", s'écria Pietro, toujours assis sur l'ottomane.

" Je vais vous recoiffer ", dit Ottavio. ^(s'agenouillant à son tour mit la Soledad) Il se mit à tordre et à rouler la chevelure, ^{de Soledad éparse} sortant la langue comme les enfants qui apprennent à écrire.

" Tu devrais la coiffer à la greque, " insinua Peter.

" A la Marie de Médicis ", proposa Georges.

" A la Cléo de Mèrode ", décida Ottavio. ^(Ottavio, lamentablement, Puis Soledad est venue protester faiblement.) ^(Puis Pietro s'agenouilla à son tour mit la Soledad)

^(Puis Pietro s'agenouilla à son tour mit la Soledad) Il réussit à nouer un chignon presque au sommet de la tête. ^(Puis Pietro s'agenouilla à son tour mit la Soledad) Tout le monde ^{poussa des} protesta à cris.

" Horrible! horrible! " hurlait Rosso. ^(Adoucissant la voix il ajouta:) " J'aimerais vous faire des tresses. "

Et Georges:

" Laissez flotter vos cheveux, Soledad, ^(dit Rosso) je vais vous fabriquer une couronne de pois de senteur. "

" Ophélie se noyant ", interpréta Pietro.

Et Georges, d'une voix lente :

" Se noyer dans une claire rivière, la tête couronnée de fleurs est une mort digne d'une reine. "

Soledad alla se recoiffer à la salle de bain.

*

Maintenant on jouait une pièce de Fabrier. Les pièces inédites étaient aussi à l'honneur chez la princesse Woronesk. Elles s'improvisaient un jour sous l'inspiration de Rosso ou de Fabrier et elles restaient dans le répertoire de la maison. Fabrier aimait beaucoup jouer, bien qu'il n'

eût ni la belle voix ni les aptitudes de Rosso. Il détestait jouer les drames classiques ~~parce qu'il n'était capable que d'~~ ^{interpréter des} termes Hippolytes, de nous Horaces, des Don Carlos sans grandeur. ~~Et il le savait.~~ Les drames qu'il composait lui même étaient à sa mesure.

Sur la pointe des pieds, Soledad alla s'asseoir à côté de Wladimir.

LES DERNIERES MINUTES D' UN CONDAMNE

Drame truculent en deux scènes

par Georges Fabrier.

(Probablement inspiré d'une nouvelle de Victor Hugo.)

Scène 1^{re}

La cellule du condamné.

Le condamné dort sur son grabat. Il s'agite en rêve.

Condamné (Fabrier)

(Voix pâteuse, mots hésitants)

"Vole, vole, mon cheval ailé! "

" Les horizons s'élargissent!..

Entre le Bourreau (Rosso) avec l'aumônier
de la prison (Krassin)

Condamné, (toujours en rêves)

" Mon cheval ailé...."

Bourreau (d'une voix rauque)

" Alexis Buonmachini, c'est l'heure!"

Condamné (se réveillant en sursaut)

" Où suis-je?"

Bourreau (haussant encore la voix)

" C'est l'heure!"

Condamné (comprénant enfin la *réalité*)

" Déjà!..." (il se lève d'un bond, ouvre des yeux d'épouvante. ^{du visage} D'une main qui tremble, il écarte/une mèche de, cheveux)

Bourreau :

" Pressons!"

Condamné (retombant sans forces sur le grabat)

" Je rêvais que j'étais libre. Je galopais à travers la riante campagne sous un grand soleil d'or..."

Bourreau (impatient)

" Pressons, pressons! La corde attend."

Condamné (la voix du désespoir, s'adressant à l'aumônier)

" Je suis innocent ,mon père!"

Bourreau (prenant le condamné par une manche)

" Finissons-en. Ne fais ^{pas} tant d'histoires pour épouser la veuve" (1)
J'opère rapidement et sans douleur."

Condamné (tombant à genoux)

" Ayez pitié de moi, mon père, j'é suis innocent. "

L'aumônier(la voix extrêmement compatissante)

" Je n'y puis rien, mon fils. Je viens accompagner tes dernières minutes

Condamné(presque hurlant)

" Je ne veux pas mourir! Je ne peux pas mourir!!"

Bourreau(poussant le condamné vers la sortie)

" Pressons, pressons."

Condamné (au comble de la panique)

" J'ai peur! j'ai peur!" *Je suis innocent*

Aumônier(prenant paternellement la main du condamné)

" Il est trop tard pour le prouver, mon fils, oublie le monde. Elève tes yeux vers En-Haut. Dieu sait tout. Sa miséricorde n'a pas de limites.

(1) Etre pendu.

S'Il permet le supplice d'un innocent c'est pour mieux **pe** glorifier dans le Ciel! (Joignant les mains, levant le regard au plafond)

" Fiat voluntas tua "

Bourreau.

" Pressons. Pressons! "

Condamné(pris d'une nouvelle agitation)

" Je voudrais me confesser à vous, mon père.)

Bourreau.

" Infâme manigance, la justice outragée et bafouée par tes crimes et tes mensonges s'impatiente. Au gibet, au gibet!! "

Aumônier(Sévèrement au Bourreau)

" Vous n'avez pas le droit d'empêcher la dernière confession d'un malheureux. Laissez-moi un moment avec lui. "

Bourreau(sarcastique)

" Il se moque de vous, mon père. Tout cela n'est qu'un nouveau prétexte pour retarder la ^{pendaison} supplice. Pourquoi ne pas s'être confessé hier, lorsque vous-même vîntes l'en prier ? "

Aumônier(s'adressant au Condamné)

" As-tu vraiment quelque chose à me dire? "

Condamné (se jetant à ~~ses~~ genoux.)

" J'ai tué, j'ai tué, mon père, Je crains l'enfer! "

En ce moment un grand bruit extérieur interrompit la pièce. Le condamné se tut, l'aumônier prêta l'oreille. Des coups énergiques faisaient trembler les ~~carreaux~~ et les bibelots de Nastasja. Les ~~clops~~ ^{clops} partaient de l'étage inférieur. Quelqu'un tapait contre le plafond pour réclamer le silence.

" Sacrés niolets! " dit Georges, " ils ont besoin de silence, mes agneaux! "

" Vous ne vous rendez pas compte de ~~l'esclandre~~ ^{l'esclandre} " dit Soledad, " On doit vous entendre de la Magdaleine. "

" Nous finirons au poste pour tapage nocturne " ^{observa} dit Wladimir.

Pears avait regagné l'ottomane, allumé une cigarette. Il oubliait déjà ce rôle mansuet ^{si peu équilibré} qu'on lui imposait, si opposé à son tempérament.

Georges, plein de regrets, soupira :

" C'est dommage ! J'aime surtout la scène de la pendaison "

" Tant pis ", fit Ottavio. Et se retournant vers la salle avec une profonde révérence :

" Acta est fabula. "

* * *

Le reveil sonna à sept heures comme chaque matin. Nastasja Légoreuna Woronesc se reveilla brusquement. Elle ^{réalisait} comprit soudain qu'elle n'était plus le jeune, la riche, la désirable Nastasja de ses rêves mais une simple dactylo traductrice travaillant de huit à dix heures par jour pour gagner cent-cinquante francs par mois.

A huit heures elle commençait son travail à la Croix-Rouge, elle avait juste le temps de se faire une brève toilette, avaler une tasse de thé et courir sur ses hauts talons - les souliers à talon plat étant considérés par Nastasja Légoreuna comme le premier abandon à la vieillesse - de la rue Etienne Dumont jusqu'au Bâtiment Electoral à travers Bourg-de-Four, rue Saint Léger, le jardin des Bastions...

Machinalement, Nastasja arrêta la sonnerie et quelque chose la fit très-saillir d'aise. Elle se souvint qu'on était dimanche, qu'il n'était point besoin de se lever immédiatement. Et aussitôt un grélot fou se mit à tinter dans sa tête. Depuis quelque temps cela lui arrivait souvent. Le son de ce grélot amplissait le monde, et le monde, à cause ^{de ce} tintement, ne pouvait continuer à être ce qu'il avait été jusqu'à ce jour. Un élément nouveau s'y était introduit : Nastasja vivait maintenant dans la terreur sacrée de cette découverte.

Elle se retourna nerveusement dans son lit, vit ^{que} le soleil entrant par la les fenêtre ^{croisées} grandes ouvertes : la lumière se jouait sur les rideaux de musseline que la brise enflait et lissait, elle courait sur le vieux tapis marocain animant ses dessins, avivait ses couleurs.

Sur le rebord de la fenêtre où Soledad avait mis des miettes de pain, des moineaux piaillaient, des pigeons roucoulaient, des mouettes venues du lac s'arrêtaient un moment ~~frappaient~~ ~~frappaient~~, repartaient avec des cris aigus battant l'air de leurs fortes ailes.

111

Le réveil sonne à sept heures comme chaque matin

(Nastasja se réve)

Chaque matin Nastasja se réveillait de mauvaise humeur. Le réveil sonnait à sept heures, à huit commençait son travail fastidieux de bureau à la Croix-

Nastasja avait

Rouge, juste le temps de se faire une brève toilette, avaler une tasse de thé

s'abouillanter les lèvres et le gosier et courir sur ses hauts talons - les

souliers plats étant considérés par Nastasja comme le premier abandon

à la vieillesse - de la rue Etienne Dumont jusqu'au Batiment Electoral à tra-

vers Bourg-de-Four, rue Saint-Léger, le jardin des Bastions. *Car la noble*

Car la noble

Chaque matin Nastasja *réfléchissait à* dans son for intérieur protestait contre son sort.

Bien que n'en comprenant pas, elle comparait à
Elle ne parvenait pas à oublier complètement qu'elle avait été jadis la noble

la riche, la désirable princesse Nastasja Iégoreuna Woronesk maîtresse de

plus de deux-cents âmes, et que maintenant, elle travaillait *comme dactylo-*

qui travaillait traductrice, de huit à dix heures par jour pour gagner cent-cinquante francs

par mois. *Machinalement Nastasja avait la sonnette*

Nastasja en se réveillant Nastasja s'aperçut qu'on était

Aujourd'hui nous étions dimanche, Nastasja le *soudain* découvrit *avec joie* juste

c'était dimanche. Aussitôt un moment après s'être réveillée. Un grelot fou se *était* *mit* à tin-

ter dans son intérieur. Depuis quelque temps ce grelot s'agitait *cela lui arrivait* souvent, le

emplissait le monde et le monde, à cause de lui ne pouvait continuer à

être ce qu'il avait été jusqu'à ce jour. Un élément nouveau s'y était in-

troduit : Peter, la miraculeuse existence de Peter, la bouleversante jeunesse

de Peter. Nastasja vivait maintenant dans la terreur sacrée de cette décou-

verte.

Elle se retourna nerveusement dans son lit, vit que le soleil entrait

par les croisées grandes ouvertes: la lumière se jouait sur les rideaux de

musseline que la brise enflait et lissait, elle courrait sur le vieux tapis

marocain animait ses dessins, avivait ses couleurs.

Sur le rebord des fen^{et}res du Soledad avait mis des miettes de pain, des

moineaux piaillaient, des pigeons roucoulaient, des mou^ettes venues du lac

frappaient vigoureusement d^u leur bec, puis s'éloignaient battant l'air de

leurs fortes ailes.

Nastasja devinait au dehors un de ces matins radieux d'été, le lac large et uni jonché d'embarcations, le ciel haut et bleu sur la ville, les jardins, publics et les quais grouillants de promeneurs étrangers.

En ce moment, des couples d'amoureux assis à l'ombre des ormeaux ou des platanes, près des fontaines, au bord des bassins miboitants, se regardaient dans les yeux, se tenaient tendrement la main, se murmuraient des mots d'amour.

Des jeunes filles, des jeunes gens quittaient en hâte leur humble quartier ^{se} se lançaient sur les routes à bicyclette, ^{Amis d'ils} ~~se~~ piquenaient sur les collines environnantes ^{convoites parmi les} ~~les~~ paquerettes et ^{Les myosotis} ~~les~~ prairies.

Que faisait Péter par ce matin glorieux de dimanche? Où était Péter en ce moment?

L'espace d'une seconde Nastasja se vit dans une robe blanche ou rose se promenant avec lui à travers la ville ensoleillée. Mais elle tomba soudain dans un gouffre noir et Péter s'envola dans l'azur. Puis le cœur de Nastasja commença de battre d'une manière désordonnée. C'était en vain qu'elle se dit: " J'ai quarante-huit ans, je suis fatiguée et incapable de lui plaire." Le grélot s'agitait sans cesse: " L'amour fait des miracles,

Nastasja Iégorevna Woronesk, toi aussi tu feras des miracles. Souviens-toi..

ici, elle se souvenait

~~Les se passait dans son studio dans son~~
Nastasja s'était ~~mise~~ ^{mise} une de ~~ses~~ ^{ses} tunique de velours ou de satins ~~anciens~~ qu'elle se raisonne elle même. Ces vêtements rehaussent ses formes ~~permettent~~ ^{permettent} des regards obliques dans son décolleté étudié avec science. Ses boucles blondes flottaient ^{ait} autour de son cou et de sa gorge, et, ses mains portées ^{ait} tendi distraitement, soit, un livre qu'elle ne lisait ^{ait} jamais mais dont la reliure était ^{ait} luxueuse, soit une fleur qu'elle sentait ^{ait} de temps à autre.

L'atmosphère de son salon était ^{ait} extrêmement voluptueuse. Sous le ~~lumière~~

~~clarté de la lampe~~ ^{ait} ~~de ces~~ ^{de ces} jeunes ~~gens~~ ^{gens} ~~et~~ ^{et} ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{la} ~~part~~ ^{part} ~~de~~ ^{de} ~~Nastasja~~ ^{Nastasja} ~~avait~~ ^{avait} ~~rencontré~~ ^{rencontré} ~~une~~ ^{une} ~~ou~~ ^{ou} ~~deux~~ ^{deux} ~~fois~~ ^{fois}

que Nastasja avait rencontré, une ^{ait} ~~ou~~ ^{ou} ~~deux~~ ^{deux} fois

Nastasja devinait au dehors un de ces matins radieux d'été: le lac, large et uni jonché d'embarcations, le ciel haut et bleu étendu sur la ville, les jardins publics et les quais grouillants de promeneurs étrangers.

En ce moment, des couples d'amoureux assis ~~à l'ombre des arbres~~ sur la jetée devant l'ample miroitante du Léman se tenaient la main, se murmuraient des mots d'amour. Des jeunes filles et des jeunes gens s'étaient déjà lancés sur les routes à bicyclette. A midi ils piqueniqueraient sur les hautes prairies du Jura ou du Salève parmi les myisotis et les paquerettes...

Que faisait Piers par ce matin glorieux de dimanche? Où était Piers en ce moment?

L'espace d'une seconde Nastasja se vit dans une robe blanche ou rose, se promenant avec lui à travers la ville ensoleillée. Mais elle tomba soudain dans un gouffre noir et Piers s'envola dans l'azur. Puis le coeur de Nastasja comença de battre d'une manière desordonnée. C'était en vain qu'elle se dit: "J'ai quarante-huit ans, je suis fatiguée et lasse, incapable de lui plaire." Le frélot s'agitait sans cesse: "L'amour fait des miracles Nastasja Igoreuna, toi aussi tu feras des miracles." Il semblait à la princesse Woronesk que ce sentiment si immense, si brulant et si sincère qui emplissait sa poitrine ne pouvait obéir qu'à un céleste dessin. Elle se rappelait des souvenirs récents: C'était dans son studio, sous la lumière bleu-ciel de son lampadaire, dans la quiétude nocturne de cette bourgeoise rue Etienne Dumont. Nastasja s'était mise ^{de} une de ses tuniques de velours ou de satin anciens qu'elle se faisonnait elle-même. Ces vêtements étudiés avec science rehaussaient ses formes, permettaient des regards obliques dans son décolleté savamment découpé sur sa gorge puissante. Ses boudes blondes flottaient autour de son cou et ses mains potelées tenaient distraitemment, soit une fleur qu'elle sentait ^{de temps à autres/} soit un livre qu'elle ne lisait jamais dont la reliure était luxueuse. Un de ces jeunes gens que Nastasja avait rencontré une ou deux fois chez Toinette Zimmer ou chez Simone Forest était venu prendre une

148 P. 125 94

Peter avait bouleversé sa vie. ⁴² Il n'y avait pas de plus dans sa vie si ce n'est que ça.

~~non~~ par l'atmosphère du petit appartement de la rue Etienne Dumont, si raffiné, si troublante, si vertigineusement slave. Pour attirer Peter Kravine vous ~~importe~~ ^{importe} ~~absolument pas~~ ^{absolument pas} s'il était ~~allier~~ ^{allier} ~~à mettre en jeu des machines plus puissantes.~~ ^{à mettre en jeu des machines plus puissantes.} Mais lesquelles? Nastasja ne savait pas.

Et soudain Nastasja se souvint. Maryka Prynecopulus disait: ~~Elle~~ ^{Elle} venait soudain de se rappeler. Et de nouveau le grelot fin se mit à tinter. Nastasja revoyait son ~~la célèbre~~ ^{la célèbre} fameuse voyante de Morges dont le rendez-vous lui avait fait ~~entendre avec~~ ^{entendre avec} manquer celui de René Forest - un homme si correcte, si ~~généreux~~ ^{généreux}, et ~~encore~~ ^{encore} elle avait eu de la peine en l'apprenant - ~~re capable de s'encourager, lui-même~~ ^{re capable de s'encourager, lui-même} - Nastasja était rentrée de Morges dans un état d'excitation singulier. La voyante qui ~~l'avait~~ ^{l'avait} pour la toute ~~d'avait~~ ^{d'avait} jamais vue auparavant ~~première fois l'avait reçue par ces mots: si indiscutablement encourageant:~~ ^{première fois l'avait reçue par ces mots: si indiscutablement encourageant:}

" Entrez noble princesse, entrez. je vous en prie dans l'ancre d'une humble phytonisse" Elle s'était effacé devant Nastasja et soudain avait exclamé:

" Je lis sur votre front que l'amour vous sera propice!"

Avant de s'adresser à l'Oracle, Maryka avait offert ~~une tasse de~~ ^{le} thé à la princesse Woronesk et tandis qu'elles ~~le~~ ^{le} savouraient tranquillement comme deux ~~petites bourgeois~~ ^{petites bourgeois} femmes quelconques, la Prynecopulus ~~travaillait~~ ^{travaillait} ~~à Nastasja~~ ^{à Nastasja} ~~ce qu'elle savait déjà, c'est à dire qu'à Genève son savoir et sa science~~ ^{ce qu'elle savait déjà, c'est à dire qu'à Genève son savoir et sa science} avaient réveillé la jalousie des psychologues et des graphologues ~~en mal de clientèle.~~ ^{en mal de clientèle.} Tant et si bien qu'ils avaient ~~réussi~~ ^{réussi} à lui faire

interdire le libre exercice de sa profession. ~~Cela, Maryka l'avait aban~~ ^{Cela, Maryka l'avait aban} ~~quitté~~ ^{quitté} ~~le canton; elle s'était fixée à~~ ^{le canton; elle s'était fixée à} ~~l'avait pas empêché de continuer de plus belle~~ ^{l'avait pas empêché de continuer de plus belle} ~~à Morges~~ ^{à Morges} ~~les autorités se mon-~~ ^{les autorités se mon-} ~~traient plus compréhensives.~~ ^{traient plus compréhensives.} Attirée par sa grande renommée, des clients ~~venus de tous les cantons suisses venaient sans cesse chez Maryka.~~ ^{venus de tous les cantons suisses venaient sans cesse chez Maryka.}

La voyante devisait ainsi sur ce sujet, tout en machant ~~sa~~ ^{ses} dents ~~brillantes~~ ^{brillantes}, les biscuits un peu racis du godter.

Dans le souvenir ~~maintenant~~ ^{de Nastasja} d'avoir ~~en cette occasion le sentiment~~ ^{en cette occasion le sentiment} d'une détresse infinie. ~~La chambre, dans son souvenir, était exigue, pauvrement meublée~~ ^{La chambre, dans son souvenir, était exigue, pauvrement meublée} et d'une propreté douteuse. Il y flottait un indiscrutable

Et, de nouveau le grélot fou se mit à tinter. Cette fois c'était pour lui rappeler son voyage à Morges, les pronostiques de la voyante. Maryka Frynecopulus, qui ne l'avait jamais vue auparavant, l'avait reçue par ces mots:

- Entrez noble princesse.

Et puis :

- Je lis sur votre front que l'amour vous sera propice.

Avant de s'adresser à l'Oracle, Maryka avait offert le thé à Nastasja Lé-goreuna et tandis qu'elles le savouraient tranquillement comme deux petites bourgeoises quelconques, la Frynecopulos recontait ses ennuis à Настасья la princessa Woronesk. Elle lui apprenait comme son savoir et sa science avaient reveillé la jalousie des psychologues et des graphologues genevois en mal de clientèle. ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ réussit à lui faire interdire le libre ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ exercice de sa profession. Et maintenant que les autorités vaudpises se montraient d'une aimable tolérance les clients affluaient chez Maryka. Elle allait gagner de l'argent, elle allait refaire sa vie.

La voyante devisait ainsi machant avec peine avec ses fausses dents branlantes les biscuits un peu racis du goûter. ~~Et Nastasja légoreuna se sentait si emplie de pitié et de sympathie qu'elle avait complètement oublié l'objet de son voyage. Il avait fallu que Maryka même le lui rappela.~~ Cela se passait à la cuisine où tout était d'une propreté douteuse, où il flottait un indiscrutable relent de graisse de mouton, de marc de café, des poireaux bouillis... Et Nastasja légoreuna se sentait si emplie de pitié et de sympathie qu'elle avait oublié l'objet de sa visite. Il avait fallu que Maryka le lui rappelle.

Comme Nastasja avait regretté d'être pauvre en ce moment! Elle aurait tant voulu installer Maryka dans un appartement propre et aéré avec frigidaire et devalcoir pour les ordures, fourneau électrique et ventilateur... Hélas! tandis que Nastasja légoreuna grignotait elle aussi les biscuits trop racis de Maryka devisant avec elle comme une bonne femme du voisinage, elle regardait tristement ses souliers fendus songeant à la nécessité inéluctable de s'en acheter

~~mélange d'œufs :~~

~~releut de graisse de mouton, de~~ ~~marc de café,~~ ~~des~~ ~~poireaux~~ bouillis...

Elle avait été un de ces moments ~~de~~ Nastasja, ~~regrettant~~ ^{s'était mise à} ~~plus~~ ^{Maryka} amèrement d'être pauvre. Elle aurait tant voulu ^{immédiatement} ~~prendre~~ ^{installer} Maryka, ~~qu'elle~~ ^{dans un} ~~appartement~~ ^{avec pûj d'aire et devolir pour les ordres, appareils fournis d'éclairage et ventilation} propre et aéré... Hélas, tandis que Nastasja grignotait elle aussi les biscuits de Maryka, dévisant avec elle comme une bonne femme du voisinage, elle regardait tristement ses souliers ~~brûlés~~ ^{brûlés} songeant à la nécessité inéluctable de s'en acheter une autre paire.

Enfin elles avaient fini de boire leur thé refroidi et de papoter sur les difficultés de l'existence. Maryka priait ~~Nastasja~~ ^{la} princesse Nastasja de bien vouloir la suivre dans la chambre des exorcismes. Le coeur opprimé, Nastasja avait passé la porte. Cette pièce là était aussi banale que la première mais encombrée de tentures, de tapis, de coussins. L'air y était rare. Une vague odeur de poussière et de moisi se mélangeait à un bizarre parfum de fleurs fanées, d'herbes brûlées.

Bien qu'on fût en été et que ^{au} dehors la lumière du jour brillât encore splendidement, à l'intérieur de cette pièce dont on ne voyait aucune fenêtre regnait une obscurité absolue. Maryka alluma une bougie, expliqua à la princesse Nastasja que la lumière électrique contrariait les forces occultes.

^{au souvenir de ce moment} ~~Nastasja se souvenait d'avoir été saisie~~ ^{par le brusque changement de} ~~la voyant.~~ ^{de Maryka s'} A peine la porte fermée l'expression ~~de son~~ ^{de} visage ~~se~~ ^{était} ~~transformée~~ ^{transformé} en une dureté inhumaine. ^{son} ~~son~~ nez ~~semblait~~ ^{semblait} s'être allongé ^{et} ~~recourvé~~ ^{et s'enfonçait} ses lèvres, ^{s'} ~~amincies~~ ^{amincies}, ses yeux ^{s'} ~~enfoncés~~ ^{enfoncés} et ~~ternis~~ ^{ternis}. ~~Nastasja ne pouvait se rappeler ce moment sans frémir de nouveau.~~

" Asseyez-vous là" avait dit Maryka montrant un fauteuil à Nastasja - sa voix même était étrangement changée - Nastasja avait obéi. Maryka venait de placer devant la princesse un guéridon avec des miroirs et des ^{petites chandelles} bougies. Les miroirs - trois en tout, croyait se rappeler Nastasja - formaient un espace rectangulaire dans lequel brillaient les ~~petites~~ flammes tremblantes.

Maryka s'était tout de suite mise à macher des feuilles de laurier ~~à noir~~

~~que cela ne fût du noyer ou de l'eucalyptus, Nastasja ne savait pas trop bien.~~

Et à mesure que ^{elle} Maryka machait ~~et mâchait~~, ses yeux s'inflammaient, ils étaient devenus comme des braises. Nastasja la regardait du coin de l'oeil et voyait avec effroi que ses lèvres tremblaient violemment, que sa bouche se tordait, qu'un souffle inégal sortait de sa poitrine.

"Mettez-vous à genoux" avait commandé la voyante, "Regardez dans les glaces!" Nastasja avait obéi, Plusieurs Nastasjas pâles et ahuries, les yeux fixes, les lèvres serrées s'y réfléchissaient.

"Restez complètement immobile." lui avait soufflé Myryka "Pensez intensément à ce que vous voulez voir, à ce que vous désirez ^{lui} obtenir."

La voyante s'exaltait :

"Regardez ^{Princesse} sans ~~rien~~!"

Nastasja se ~~souvenait d'avoir eu très peur. En plus~~ elle transpirait horriblement, ^{elle} était sur le point ^{d'avoir la nausée} de s'évanouir. Dans un grand effort de volonté elle avait enfin réussi à concentrer sa pensée et son regard.

"Que voyez-vous?"

Nastasja ne voyait que ses propres traits ^{très} pâles et des petites flammes ~~qui~~ tremblaient.

Alors la voyante d'une voix ^{étrangère et} lointaine absolument étrangère à celle qu'elle avait quelques instant avant dit :

"^{moi} ~~moi~~ je vois" Et après une ~~brève~~ ^{longue} pause ~~elle~~ ajouta :

"~~Moi~~, Je vois un jeune homme. Il est beau, oh, si beau!.... Attendez."

Le coeur de Nastasja battait à tout rompre. Elle ne respirait qu'avec ^{peine} difficulté.

"Il est noble et altier" avait poursuivi Maryka, "Attendez! Oh, il est ~~orgueilleux~~ orgueilleux, et cruel!"

Un sanglot s'était violemment échappé de la gorge de Nastasja. Desemparée ~~elle n'avait eu plus le courage de regarder les glaces,~~ elle avait baissé les paupières et ses larmes ~~commençaient~~ coulaient. Elle ~~sentait~~ ^{sentait} ~~ses larmes,~~ elles étaient ~~glacées~~ ^{glacées} le long de ~~ses~~ ^{ses} joues brûlantes. Mais Maryka venait

de se ranverser par terre en proie à de violentes convulsions. ~~Elle se tordait~~

Elle était effroyable a regarder: echeveulée,écumante. Elle se roulait et se tordait sur le planchet. D'un sifflement aigu,elle criait:

" Il est trop beau!Il est trop beau et trop fier; "

Puis dans un bafouillis incohérent :

" Il vous aime...il...vous...vous l'aurez dans vos bras."

Tenir Peter dans ses bras semblait pour l'instant a Nastasja la chose la plus invresemblable qu'un oracle eut jamais prédit. Son émotion de vois Maryka en proie a ces violentes convulsions lui avait fait perdre de vue l'objet de ses désirs. Et son émois était si profond qu'ell en perdait presque connaissance.

Quelque temps après,lorsque Nastasja s'eut recouvrée et que la voyageuse fut devenue une femme comme les autres,une pauvre vieille femme decoiffée et ^{de}braillée~~écarré~~ pressée ^{soudain}maintenant de percevoir l'argent de son travail et d'allet tout de suite préparer sa soupe aux légumes,Nastasja avait vidé tout le contenu de son reticule à côté des chandelles éteintes et s'en était allée respirer l'air du lac,~~ce dont elle avait sérieusement~~ besoin.

Et maintenant elle ^{Nastasja}doutait de tout,elle s'efforçait ^{de croire} cependant de ne ~~à ces prédictions,à ne~~ pas écarter tout espoir,non pas parce qu'il ^{que cela}fût intelligent ou sage, une femme réaliste. Au lieu de s'abandonner au doute et au désespoir, mais tout simplement pour éviter le désespoir.

le souvenir et /

Comme/les prédictions de Maryka lui étaient trop douloureuses Nastasja elle lutterait. Oui,elle lutterait jusqu'au bout de ces forces pour se se força à penser à autre chose . Mais toute pensée allait droitement et faire aimer de Peter.

fatalement à Peter. Par une heureuse association d'idées ^{elle}Nastasja évoqua Simone Forest,sa chère et admirée amie. Immédiatement les reflexions de Nastasja devinrent celles d'un bon élève de l'école réaliste de la Française.Elle songea a lutter.~~Et~~ ^{et} allait préparer ses armes. Elle s'achete rait la crème d'Elizabeh Harden ditte Mousse de pêche, et les fards au pastel de Gui Lamour. Simone prétendait que les produits de beauté de Gui Lamour faisaient des merveilles. Nastasja était chez Antoine,son coiffeur

coiffeur, s'y ferait teindre les cheveux d'un blond plus roux: cette teinte rehausserait la blancheur de sa peau et le framboise de son maquillage. Elle organiserait un grand diner, au ~~év~~it d'une soirée à la russe, avec des mets très relevés, exclusivement russes, Cette fête pourrait s'

intituler : ^{Une} Nuit moscovite . Comme tout ce qui est russe elle reveillerait un grand intérêt parmi le groupe le plus distingué de ses connaissances - naturellement assez snob - élégant, libre, assoiffé de plaisirs. Toinette Zimmer, la poétesse et Simone Forest l'aideraient à l'organiser. ~~Et~~

On souperait par couples autour de petites tables ~~XXXXXXXXXX~~ où l'on serait placé deux par deux. Chaque couple devrait s'imaginer pendant les quelques heures de cette soirée, qu'il était parfaitement ^{l'un l'autre} unis ~~par les~~ liens les plus étroits et les plus tendres. Cela pouvait être très

amusant. Nastasja serait, naturellement, avec ^à Peter, et Peter ne pourrait faire autrement que d'accepter l'innocente farce. - Mais d'y penser ^à Nastasja rougit violemment - Il y aurait, bien entendu, beaucoup à manger et surtout énormément à boire. - Sans cela rien ~~ne serait~~ ^{n'est} possible, Nastasja le savait ~~à~~ ^{sa} longue expérience de la vie lui soufflait qu'au contraire presque tout devient possible après un succulent ^{repas} souper bien arrosé de vin. - A la pensée de toutes ces ruses Nastasja rougissait de

nouveau ~~à~~ ^{Mais}, que faire? Faut-il s'abandonner? Faut-il renoncer pour toujours à la seule chose qui vous rend la vie supportable? Nastasja savait que Piers était son tout dernier amour après lui ce sera ~~D'un bond plein d'optimisme Nastasja sauta du lit. Mais juste au moment où elle mettait ses pieds par terre il y eut un mauvais pressage.~~

~~la vieillesse. Nastasja sauta brusquement du lit. En un instant ou elle mettait ses pieds par terre il y eut un mauvais pressage.~~ du parquet.

Les planches craquèrent abominablement. ~~XXXXXXXXXX~~ Et aussitôt celles du hall du corridor et de ~~XXXXXXXXXX~~ ^{gémissements} ~~XXXXXXXXXX~~ repondirent par de longs ~~XXXXXXXXXX~~ ^{gémissements} ~~XXXXXXXXXX~~ sympathiques. ~~Toute l'appartement fut soudain peuplé d'échos lugubres de plaintes de vieillottes, comme si l'âme même de l'antique maison, inopportunistement~~

Le coeur battant Nastasja se précipita vers sa table de toilette, ~~XXXX~~ ^{installée dans la salle de bain} ~~XXXXXXXXXX~~ ^{sur la corniche} sans aération directe, alluma l'électricité, s'asid devant sa coiffeuse. Le miroir lui renvoya l'image d'une femme lasse et fanée absolument étrangère à ~~celle qui tout à l'heure~~ ^{la Nastasja amoureuse de}

~~formait des projets de bonheur. Elle eut pitié de cette femme là:~~

serville se mit à protester de sa folie

Piers

et s'il ferait ^{blond} ~~blonde~~ les cheveux d'un blond ^{pas intense}, cette ^{teinte} ~~teinte~~ rhauserait la blancheur de sa peau, et le ton framboise de son maquillage. Elle organiserait un grand dîner, une soirée à la russe avec des mets exclusivement russes, très relevés, Cette soirée pourrait s'intituler. Une nuit moscovite. Comme tout ce qui est russe ^{cela} ~~cela~~ reveillerait un grand intérêt parmi une ^{certaine} ~~certaine~~ ^{groupe} ~~groupe~~ élé- tante, libre, assoifée de plaisirs. (Toinette Zimmer, la poétesse et Simone

Forest l'aideraient Nastasja à organiser cette fête ^{on s'aperçoit par exemple} ~~on s'aperçoit par exemple~~ autour de petits tables séparées, chaque couple devrait s'imaginer pour cette soirée, que'il était ^{pas les} ~~pas les~~ liens de plus grande amitié. ^{ce était absolument neutre} ~~ce était absolument neutre Elle serait naturellement avec Toinette et Peter ^{ne pouvait faire autrement que de jouer son rôle avec autant de verve que possible} ~~ne pouvait faire autrement que de jouer son rôle avec autant de verve que possible~~. Il aimait à ^{manier} ~~manier~~ sous le poids de son corps. Aussitôt qu'elle posait ses pieds par terre ^{avait une belle figure, une belle toilette, elle avait} ~~avait une belle figure, une belle toilette, elle avait~~ les planches verrouillées de son ^{chambre à coucher se mettaient à} ~~chambre à coucher se mettaient à~~ geindre, celles du corridor et du hall repondaient, ^{par de longs craquements} ~~immédiatement~~.~~

Le cœur battant, Nastasja se précipita dans sa petite chambre de toilette, ^{бешесенна} ~~бешесенна~~ battant ^{всех} ~~всех~~ alluma l'électricité, s'assit devant sa coiffeuse. Le miroir lui renvoya l'image d'une femme lasse et fanée absolument étrangère à Nastasja. ^{celle qui formait des fous projets de bonheur} ~~celle qui formait des fous projets de bonheur~~. Instantanément ^{elle eut un projet} ~~elle eut un projet~~.

"Nastasja Iégoreuna Woronwska," dit la voix basse et hésitante de la ^{la princesse d'ambassade} ~~la princesse d'ambassade~~ femme ^{dans le} ~~dans le~~ miroir, "ma pauvre Nastasja Iégoreuna!" ^{elle elle ablic fois} ~~elle elle ablic fois~~

Et en même temps la femme du miroir fit une étrange grimace, Cela ^{veux sans} ~~veux sans~~ voulait être un sourire mais en définitive cela ne l'était pas. Nastasja ^{couage pour supporter le poignant spectacle} ~~couage pour supporter le poignant spectacle~~ Nast-sja Iégoreuna ferma ^{les yeux} ~~les yeux~~.

Dans la cour un poste de T.S.F. transmettait le culte/de Saint-Pierre d'abord des cantiques, maintenant un ^{preche} ~~preche~~ solennel et rétantissant.

Nastasja ne se décidait pas à rouvrir les yeux ^{elle avait peur de se} ~~elle avait peur de se~~ elle avait ^{peur} ~~peur~~ compris ^{quelques} ~~quelques~~ mots: Homme, ^{humaine} ~~humaine~~ ^{trouver de nouveau en face de cette étrange femme du miroir} ~~trouver de nouveau en face de cette étrange femme du miroir~~ qui lui en- ^{comme cela sonnait faux en ce moment} ~~comme cela sonnait faux en ce moment~~ levait tout désir de vivre. Nastasja se leva ^{lentement} ~~lentement~~ et évitant de re-

garder dans la direction de la ^{coiffeuse} ~~coiffeuse~~, elle s'approcha de ^{la coiffeuse} ~~la coiffeuse~~ prit une grande serviette de bain et, la tête toujours tourné vers le mur elle alla ^{l'étendre} ~~l'étendre~~ sur le miroir, ^{de la coiffeuse} ~~de la coiffeuse~~. Cela fait Nastasja se sentit ^{un courage nouveau} ~~un courage nouveau~~, elle pouvait à présent se tourner vers son intérieur ^{et déviser avec la femme ardente et tendre} ~~et déviser avec la femme ardente et tendre~~ dont Peter était le sujet prin-

cipal. ^{entre, elle qui aimait et espérait} ~~entre, elle qui aimait et espérait~~ ^{qu'elle remanerait} ~~qu'elle remanerait~~

autour de petits tables séparées, chaque couple devrait s'imaginer pour cette soirée, que'il était pas les liens de plus grande amitié. ce était absolument neutre. Elle serait naturellement avec Toinette et Peter ne pouvait faire autrement que de jouer son rôle avec autant de verve que possible. Il aimait à manier sous le poids de son corps. avait une belle figure, une belle toilette, elle avait les planches verrouillées de son chambre à coucher se mettaient à geindre, celles du corridor et du hall repondaient, par de longs craquements. celle qui formait des fous projets de bonheur. Instantanément elle eut un projet. la princesse d'ambassade. dans le. elle elle ablic fois. veux sans. couage pour supporter le poignant spectacle. les yeux. preche. elle avait peur de se. elle avait compris quelques mots: Homme, humaine. trouver de nouveau en face de cette étrange femme du miroir qui lui en- comme cela sonnait faux en ce moment. lentement. coiffeuse. la coiffeuse. un courage nouveau. et déviser avec la femme ardente et tendre. entre, elle qui aimait et espérait. qu'elle remanerait.

plaisir de le voir rouler sur la neige. Alors qu'il ne pouvait pas se tenir debout, il lui disait :

" Ilich, va me seller le cheval."

C'est ainsi qu'un soir de janvier, le pauvre Ilich...

Un brusque et retentissant coup de sonnette fit traissellir Nastasja. Les cheveux dénoués sur la robe de chambre bleu pastel, elle alla ouvrir la porte.

" Bonjour, Mme- Woronesk, voici les petits pains et La Suisse."

" Merci, Mme-Favallaz " . .

Elle ^{prit le pain et le journal} poussa la porte. La concierge disait quelque chose dont Nastasja comprit seulement :

"...dame Woronesk."

Elle rouvrit la porte :

"Oui, Mme-Favallaz?"

" Je disais que vous me payeriez demain ^{Mme} Woronesk, "

" Oui, ^{bien sûr} naturellement, ~~merci~~ Mme. Favallaz. "

Nastasja ^{songeait maintenant} ~~se souvenant~~ au jour où Peter vint pour la première fois déjeuner chez elle. ~~Nastasja~~ ^{elle} en rougissait encore! Quel miserable repas! Et Peter n'avait sû même pas dissimuler sa deception...Heureusement ~~que le vin et la musique avaient fini par alléger l'atmosphère!~~

~~Maintenant il était question de savoir si Nastasja se coifferait sans regarder la glace ou si elle aurait le courage ^{d'enlever la serviette} d'affronter la pauvre malheureuse qui se trouvait là dedans le miroir." Nastasja allait peut-être faire preuve d'un grand courage et enlever la serviette russe qui le couvrait. En ce moment la sonnette du téléphone se mit à vibrer:~~

" Hallo,hallo" interrogea Nastasja toute trébuchante.

" C'est moi" disait mince et timide une voix féminine au bout du fil.

" Soledad?...Pour le déjeuner?...Non, non, je ne déjeune pas chez moi..."

Non, vraiment, ^{suis invitée chez ses amis} ~~je n'ai rien à manger ici~~....Merci ^{avant même} de toute façon...Oui, c'est cela, à demain!"

Pauvre Soledad!

elle n'avait rien de bon à manger, sans doute et avait pensé que peut-être Nastasja lui dirait de venir. Généralement Nastasja donnait congé à Soledad tous les dimanches lui disant de téléphoner pour le cas où elle aurait du monde. Nastasja réalisait maintenant que pour cette pauvre Soledad les congés dominicaux constituaient un jour de privations, de solitude.

Soledad devait ~~XXXXXXXXXXXX~~ aller en ce moment vers sa chambre sans Soleil de la Terrassière et à midi elle n'aurait à manger que deux pommes de terre et un morceau de fromage - "astaja connaissait son menu.-

La princesse éprouvait en ce moment un regret si vif qu'elle voulut rappeler Soledad. Mais elle ne savait pas où le faire - Mme Bonnar, la logeuse de Soledad Perez n'avait pas le téléphone.- Soledad téléphonait toujours d'une cabine publique. -

Pendant un bon moment Nastasja demeura immobile, les mains pendantes, le regard ^{vague} profondément troublée et malheureuse. Quelque chose lui disait qu'elle ne désirait pas voir Soledad et en même temps la réponse qu'elle venait de lui faire l'emplissait de remords. Et la crainte superstitieuse d'un possible chatiment vint augmenter son inquiétude.

"astasja était mécontente d'elle-même et profondément troublée. Elle ~~ne~~ avait oublié ce qu'elle faisait ~~songeait à rien faire quand la sonnerie du téléphone~~ quand la sonnerie du téléphone était venue la sortir de ses rêves.

La chevelure éparse sur ses épaules constituait un léger dérangement physique mais elle ne songeait pas à se coiffer, ni à préparer son thé avec ces petits pains au beurre du dimanche, ^{blancs et croquants} croquants et croquants. Au tourment de ce refus qu'elle venait d'opposer à Soledad s'ajoutait celui du projet que depuis quelque temps lui tarodait la cervelle: le renvoi définitif de l'Espagne. Ce n'était pas que celle-ci mangeât trop ou gaspillât les denrées alimentaires ou la boisson mais vu le nombre incalculable de créanciers et les rappels de plus en plus pressants de ceux-là, la princesse songeait à fermer la maison pour quelque temps. Elle irait à midi manger au restau-

rant et le soir, elle continuerait à se contenter d'un café au lait. Avec cette méthode Nastasja était sûre d'économiser beaucoup d'argent, car tous les jours ils étaient quatre ou six à table.

Masi qu'allait faire Soledad ? Ce timide appel téléphonique de tout à l'heure disait bien comment elle tenait à ce simple repas de midi. Oh, elle ne mangeait guère, Nastasja le savait, mais peut-être que pendant ces heures de compagnie elle réussissait à oublier son Miquel fusillé. Et maintenant...

Nastasja se tordait les mains / D'incertitude /. Fallait-il garder Soledad qui dépensait si peu et ne plus inviter personne ?

Malheureusement Nastasja ne pouvait ^{pas} se départir de ce projet qui sacrifiait son aide ménagère. Elle songeait à Peter et au regard brillant qu'il avait adressé à Soledad, à l'attitude distante de celle-ci - Peter, certes ne pouvait rien attendre ^{de la fière Espagnole} ~~de la fière Espagnole~~ - A cette pensée Nastasja rougissait d'une vive indignation. En même temps ~~elle~~ ^{cela} la soulageait car si par malheur Krassin s'eut mis à regarder Toinette ou Simone comme il l'avait fait avec Soledad Nastasja pouvait être sûre de voir s'initier sous ses ^{regards} yeux un de ces flirts dont on sait ^{par} comment ils commencent mais pas où ils finissent. Non, cela Nastasja ne le supporterait pas. S'agissant de Peter elle en deviendrait folle ou en mourrait.

Oui, Soledad avait rudement besoin d'amitié et d'aide... Nastasja aurait voulu l'aimer car elle savait bien que si elle l'aimait comme pour le passé, la veuve de Bayarri demeurerait près d'elle malgré les nouveaux projets économiques. Mais...voilà. Le pouvait-elle?, Sincèrement ?

Nastasja s'achemina lentement au salon - car elle était demeurée debout près du téléphone. Un pan de sa robe de chambre traînait par terre, une mèche de ses cheveux lui tombait sur le visage. Elle ne s'apercevait de rien, Les yeux aveugles, les oreilles sourdes elle s'arrêta devant d'un des angles de la pièce coupé par un rideau de velours overgine, elle en fit glisser les anneaux et une sorte d'autel apparut avec l'icône de Sainte Kathérine. La princesse fixa son regard sur la Seinte, un regard avide, implorant, D'abord

L'^{écho} musical du ~~xxxixxxx~~ cuivre ^{pendant quelque} ~~contre~~ la tringle, et l'odeur de cire brûlée flotterent un moment dans la pièce puis s'évanouirent.

Sur l'appuis de la fenêtre des pigeons roucoulaient encore, une fanfare lointaine éparpillait ses sons à travers les ~~xxxxx~~ rues. Des bouffées de parfum venues du dehors passaient dans la chambre.

"astasja respira profondément, écouta un instant la musique, regarda les ~~deux~~ oiseaux. Soudain, ^{devant le récepteur} Comme poussé par une force incontrôlable elle alla jusqu'au téléphone ^{de marquer cinq chiffres avec la pointe émaillée de son doigt} s'émerveillant une fois de plus de ce que ^{la} cette simple manoeuvre qu'elle allait ~~pratiquer~~ ^{(la mit immédiatement en contact avec} un être aimé séparé d'elle par des kilomètres. "e son index arrondi du bout dont l'ongle s'émaillait du plus soignant ~~carmin~~, elle ~~marqua cinq~~ chiffres. ^{Le son musical vibra au loin, quelqu'un le fit cesser là-bas.} _{venait de l'autre}

" Hallo ?"

" Hallo, hallo Simone?... Bonjour mon poulet. Vous allez Bien?... René parti à Paris?.... Que Dieu vous bénisse chérie, venez déjeuner avec moi... Me déranger, vous?... Oui, oui, à la fortune du pot... J'ai un cafard monstre et une folle envie de vous voir."

* * *

La logeuse tapa discrètement à la porte de Soledad.

" Une lettre pour vous Mme-Pérez."

" Merci! "

L'espace d'une seconde Soledad ^{comme il arrive souvent aux gens que retiennent peu de choses pendant} crut que cette enveloppe enfermait une

nouvelle prodigieuse. Elle n'attendait rien de spécial mais ^{espérait} que

^{cette enveloppe enfermerait ce qu'elle attendait} cette enveloppe ^{ait} enfermait ce qu'elle attendait.

^{jours elle ne savait quel chose qui transformerait sa vie, cette nouvelle qui} jours elle ne savait quel chose qui transformerait sa vie, cette nouvelle qui

^{Les mains tremblantes, elle} Les mains tremblantes, elle déchira l'enveloppe, et lis la sig-

nature: Nastasja et pensa " Encore des invités! " Elle se vit parcourant

le quartier, un filet ^{et courbé} de fruits et de légumes et des bouteilles

pleins les bras. Un peu fâchée contre l'éternelle manie de receptions de

Nastasja, Soledad commença à lire : " Chère Soledad, à mon grand regret, je

suis obligée de vous dire que pour l'instant je n'ai plus besoin de vous.

^{Je} Je ^{dois} ~~dois~~ ^{me} ~~me~~ ^{faire} ~~faire~~ ^{des} ~~des~~ ^{économies} ~~économies~~. J'irai

de temps à autre prendre un petit repas au restaurant et le reste du temps

me contenterai d'une tasse de café-au-lait et de quelques tartines. J'

espère que cela ne vous causera pas trop d'ennuis et que prochainement

je pourrai vous rappeler auprès de moi pour que nous partageons encore

^{délicieux petits repas que nous préparons si bien.} délicieux petits repas que nous préparons si bien.

^{me} me ^{travaille} ~~travaille~~. En attendant, croyez, chère Soledad, à ma profonde et

toujours fidèle amitié."

Soledad demeura étourdie comme après un grand coup, ~~sur la tête~~. Elle n'

avait pas encore mal, dans une minute cela allait être atroce. Elle chiffonna

la lettre, la jeta dans la corbeille. ~~Chaque~~ Chaque mot, chaque phrase se

gravait maintenant en son être comme si quelqu'un ^{en} ~~criait~~ ^{avait} ~~avait~~ en relief ^{le} ~~le~~

^{répète} le contenu à haute voix.

Soledad se raidit contre l'avalanche de larmes qui la menaçait. ^{Comme} Elle

^{avait} ~~avait~~ ^{flèche} ~~flèche~~ ^{une} ~~une ^{pensée} ~~pensée~~ ^{traverse} ~~traverse~~ ^{son} ~~son ^{esprit} ~~esprit~~.~~~~

^{Elle} Elle se précipita à la porte de la chambre, l'ouvrit, cria :

" Mme-Bonnard! "

Il n'y eut pas de réponse "

" Mme. Bonnard, s'il vous plaît, Mme Bonnard! "

" Madame est sortie, " dit la femme de charge apparaissant.

" Savez-vous où est La Tribune d'hier? "

" Hier? Mais c'était dimanche, madame, il n'y avait pas de Tribune " fit Mme Cerutti. Elle ajouta :

" Si c'est pour les annonces, c'est trop tard. "

Comment cette femme pouvait elle savoir que Soledad cherchait les annonces? ~~Soledad se le demandait.~~ Mais ce qu'elle ne savait pas c'est que Mme Cerutti n'avait pas besoin d'être très fine pour deviner qu'une personne qui loue une chambre à trente francs par mois et qu'un lundi matin l'air affolé demande le populaire journal genevois ce n'est pas pour y lire les articles sur la politique locale ou étrangère ni les accidents de la circulation mais les annonces. Mme Cerutti elle même, comme bien d'autres gens habitant la subtile et évasive Genève consultaient très souvent La Tribune à la recherche d'un^e offre d'emplois ou de l'annonce d'un rechaud à pétrole, une lessiveuse, un sommier d'occasion...

Soledad avait regagné sa chambre. L'enveloppe de Nastasja était sur le lit. " Elle m'a écrit un dimanche " songea Soledad, " le seul jour de la semaine où je ne vais pas faire son ménage. Elle voulait sans doute s'éviter le ~~de~~ ~~spectacle~~ ~~de~~ ~~voir~~ ma tête au moment où elle m'apprendrait mon congé. Samedi, cependant que nous mangions ~~ensemble~~ ~~nos~~ ~~deux~~ ~~notre~~ ~~repas~~ ~~de~~ ~~midi~~ dévisant et riant comme des amies inséparables Nastasja savait déjà qu'elle allait me mettre dehors. Comment a-t-elle pu me ~~regarder~~ ^{regarder}, me sourire? "

Une saveur ~~étran~~ acide ~~et~~ ~~se~~ s'étendait ^{dans} dans la bouche de Soledad un chatouillement vif lui picottait les yeux. ~~Soledad~~ ^{Elle} chiffonna l'enveloppe la jeta aussi dans le ~~corbillon~~ ^{corbillon}, puis elle^a alla au lavabo se rafraichit le visage, le poudra légèrement et se lança dans la rue.

Où allait-elle? Soledad ne savait pas. Elle fuyait la vague ~~no~~ ^{no} gissante

54

*les ventails et les
vagues*

~~Poséidon Elle se sentait
triste en temps et en espace
du désespoir. Elle pouvait disposer de tout son temps, la journée entière
le monde aussi.~~

~~lui appartenait et la ville de Genève au Salève au Léman de l'Arve au Rhône.
comme eux vagabonds aussi.
Quant on n'a rien en personne le monde est un
désert. Et, de nouveau elle se rappela~~

~~nant leurs pieds sur la route poussiéreuse du soir, la guitare à la main
et les chants de chansons plain le goria.~~

~~L'âme fidèle qui était au fond de sa nature poussait vers la
maison de Nastasja.~~

~~Etienne Dumont, descendait la place des Eaux-Vives et hésita un mo-
ment à entrer dans l'église Saint-Joseph où elle aurait pu se présenter à
Mr. le Curé, lui exposer sa situation de catholique exilée et sans ressources.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde ^{snob et purle} {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

~~Et tandis qu'elle pensait à le faire Soledad avait inconsciemment allongé
le pas. Maintenant elle se demandait pourquoi s'était-elle enfuie à la
seule idée de quitter un secours à la paroisse. Il se peut qu'on ne lui
ait rien reproché, qu'elle eut pu dire, le front haut, qu'elle était la veuve
d'un nationaliste basque fusillé par les rebelles. Jusqu'à présent, pour les
gens que Soledad avait rencontré soit dans le monde cossu et moraliste de
Geneviève Riverin soit dans le monde {purée et louffingue} de Nastasja être
républicain n'était pas une recommandation. Soledad ne désirait pas être par-
donnée de ce qu'elle considérait comme un fatalité parfaitement honorable.~~

54 B

s'il se souvenait elle ne pouvait pas ~~(le faire)~~, *encore moins maintenant que* la société bien pensante genevoise - fut elle ~~catholique ou protestante~~, *mais* surtout catholique, elle le ~~reconnaissait~~ - démontrait si peu de sympathie aux républicains espagnols...

Soledad avait atteint le ^S bords du lac Léman. L'eau, lisse et endormie mirait les nuages jaunes, floconneux et vagabonds. Des chalands nostalgiques étaient à quai. Ils fremissaient de temps à autre imperceptiblement, Des esquifs dont la course légère brisait en mille morceaux le reflet des nuages passaient d'un rythme rapide d'avirons. Des sygnes magestueux se tenaient presque figés sur l'eau, la torçade de leur cou s'ondulait vers le haut, la reproduction exacte retournée vers le bas comme des monstres bicephales.

Au loin, de l'autre côté de la jetée, la nappe lisse et chatoyante du lac s'étendait jusqu'aux coteaux verdoyants de Bellevue Bellevue et de Versoix. Accablées de quietude des voiles blanches s'y endormaient. Plus loin encore vers les limites du pays, la chaîne jurassienne d'un bleu limpide profilait sa ligne presque horizontale sur le ciel pâle du matin.

Soledad ne voyait les choses qu'à travers un nuage flottant. Rien ne semblait réel, même pas cette atroce oppression dans sa poitrine, ce sanglot contenu dans sa gorge qui attendait le moment d'éclater, même ces avalanches d'horribles pensées que cahotiquement bouillonnaient en elle.

La rumeur de la ville - des voix d'enfants venues du Jardin anglais - la cloche lointaine d'un tramway remontant la rue du Rhône, le mugissement de la sirène d'un bateau en partance, ~~devint~~ soudain perceptible, *combien le temps pouvait-il s'être écoulé?* Soledad. Elle n'avait pas de montre *qu'elle avait vendue* à un bijoutier de son quartier au poids de l'or - mais *un* l'air spécial *des choses* des gens et des choses, lui disait, que l'heure de déjeuner approchait.

Des centaines de milliers de repas étaient en train de se préparer dans la ville, dans les maisons particulières, dans les restaurants, *de la ville* Pas un seul de ces repas ne lui était destiné. Personne dans le vaste monde ne l'attendait, ne se souciait d'elle en ce moment. Si elle s'évaporait dans *si elle*

Sauve-toi, Soledad. Pauvre Miguel! ~~Tu Soledad a été~~ Épargné des dix balles

~~selon les livres de la bible~~

du peloton d'exécution, la voici ~~tranquillement~~ ^{tranquillement} assise parmi l'indifférence

~~des gens~~ ^{dans une ville chargée d'innocents} ~~milliers de dards~~ ^{de milliers de dards} ~~qui percent~~ ^{comment saurait elle pratiquer quelques sentiments} ~~subtilement~~ ^{de la chair} la chair.

~~tu Soledad le sais-tu? Ne est mort, mort,~~

Dieu merci, on ne l'a pas fusillée, Miguel. Courrais-tu le savoir? Et Soledad,

~~comment saurais-tu si Miguel est tranquille, rassuré, maintenant sur le cort~~
~~de sa femme...~~

Pauvre Miguel! Le ciel qui recommençait à seer au
supplie entouré des chemises sombres ^{barées d'un} ~~à se~~ ^{chauffix}. Son

coeur ^{trémoussait} ~~se soulevait~~ ^{en} ~~se soulevait~~ ^{en} ~~se soulevait~~ ^{en}
dit ^{disait} ~~encore~~ "Sauve-toi Soledad". ^{Soledad} ~~rembrait~~

^{en un instant} ~~la chaleur~~ ^{de son propre} ~~corps~~ ^{le sang qui} ~~circulait~~
sans ses veines ^{les palpitations de son coeur} ~~le~~ ^{Miguel} ~~face à Dieu~~ ^{son} ~~corps~~ ^{affix}

de' épargné des dix balles du peloton d'exécution quant
au reste... des milliers de dards ^{qui} ~~perçait~~ ^{sub-}
tilement la chair et l'esprit... Vivre? oui peut-être. c'était

cette la vie, avoir un organe ^{toraxique} qui se remplit ~~de~~ ^{de} ~~sa~~ ^{de} ~~sa~~ ^{de}
le sang, avoir deux organes remplis de liquide cristallin ^{parce que}
~~on voit~~ Oh, quand, quand pourrais-je l'imaginer couché sous

la terre, souillé de sang, pourri mais ~~calme~~ ^{calme} serein, heureux.

Non tant que je ne l'aurai pas vu de mes propres
yeux ~~le~~ ^{le} ~~Miguel~~ ^{Miguel} ~~je~~ ^{je} ~~ne~~ ^{ne} ~~pourrai~~ ^{pourrai} ~~croire~~ ^{croire} ~~à~~ ^à ~~sa~~ ^{sa} ~~mort~~ ^{mort}...

Pourtant...
Il marche encore, il marche toujours les bras
pendants, la figure pâle entre les chemises
~~de~~ ^{de} ~~sombr~~ ^{sombr} ~~barées~~ ^{barées} ~~d'un~~ ^{d'un} ~~cris~~ ^{cris} ~~trouant~~ ^{trouant}

C'était étrange de ce dire que pas un des ces répas ne lui était destiné. Personne ne l'attendait, personne ne se souciait d'elle. Si à l'instant même elle s'eut évaporée dans l'espace, personne ne s'en serait aperçu.

Assise sur un banc du Quai Gustave Ador, les yeux secs, les lèvres serrées, Soledad pensait à tout cela. Une manière d'accusation d'abord hésitante puis claire et nette naissait en son coeur, se dressait contre Miguel Bayarri. Soledad, comme tant d'autres étrangers - c'était une sensation atroce - se mettait aussi à lui reprocher d'être mort pour un idéal, d'avoir préféré cet idéal au bonheur de sa femme. Mais elle eut soudain honte et des larmes mouillèrent ses yeux. Elle évoqua la noble figure du mort et, du fond de son être elle lui demanda pardon. Or, cette évocation hâtive n'apportait plus la sérénité à son esprit comme les premiers temps de sa disparition lorsque Soledad n'avait qu'à l'appeler fervemment pour se sentir apaisée, protégée. Oui, quelques mois en arrière, dans les heures difficiles de doute, de désespoir, Soledad avait recours à lui, et il ne manquait jamais de venir la consoler lui disant d'espérer des jours meilleurs, l'encourageant à vivre et à lutter. Ce matin, pour la première fois depuis sa mort, Miguel Bayarri lui faisait défaut. Il semblait sourd, insensible à cet appel désespéré. De toute la force de son âme Soledad l'appela encore. Et enfin, il vint là, tout près d'elle comme d'habitude. Il répéta : Soledad, souve-toi. Ces mots, les derniers qu'il eut prononcés pour elle Soledad les écoutait toujours vibrante d'amour et de gratitude. Elle répondait aussitôt : Je suis sauvée, Miguel. Elle le voyait allant serainement au supplice entouré de miliciens aux chemises sombres dont la poitrine s'ornait d'un crucifix pendant. Ayant puisé dans cette vision et dans ces paroles la force d'affronter la solitude et les souffrances elle se disait que la guerre finirait, que les haines s'apaiseraient, qu'elle rentrerait ^{un jour} dans son pays. Parfois elle arrivait à croire que Miguel n'aurait pas été fusillé, qu'il serait au fond d'un cachot et que, bien que maigré et pâle elle le rencontrerait ~~une fois~~. Aujourd'hui ces pensées habituelles mouraient en elle avant d'avoir pris corps. Soledad, désespérément, évoquait

ce passé si proche et ne le reconnaissait plus. Non seulement elle commençait à croire que Miguel était ^{bel et bien} mort mais elle doutait de la beauté de cette mort, de la nécessité de cette mort.

Soledad regardait les couples vieux et jeunes qui passaient le long de la promenade ou suivant ^{ient} les bords du Lac. Ils semblaient heureux - Miguel et elle aussi auraient du l'être - A leurs pas plus rapides, à l'indifférence soudaine qu'ils montraient pour le paysage et pour les gens Soledad devinait qu'ils étaient pressés de rentrer qu'ils songeaient tous à leur ~~déjeuner~~ proche déjeuner. C'était l'heure où les familles et les amis se réunissent autour d'une table plus ou moins bien servie. Les parents interrogent les enfants sur leur travail, au bureau ou à l'école, Le père parle de ses ennuis de ses laborieuses victoires à l'usine ou au magasin. La mère se plaint du coût de la vie, des tracasseries ménagères. On se communique les joies ou les ~~soeurs~~ soucis, on rit, on se fâche... Ce bonheur familial semble ~~peu~~ ^{peu} important à ceux qui le possèdent quotidiennement, pour Soledad seule à Genève, seule dans le monde, un repas en famille si simple fût-il lui apparaissait comme un cadeau céleste.

Hier encore lorsque Soledad ~~se~~ ^{elle} attendait Nastasja Iégorevna avec un bon potage ~~bonne soupe aux légumes, deux cervelas et une salade de tomates,~~ ^{Soledad} ~~la joie qu'elle~~ ^{une joie intense} avait expérimentée en attendant le bruit de la ~~XXXXXXXX~~ clef de Nastasja dans la serrure, ~~la paix et la douceur de cet humble repas~~ ^{elle attendait son amie avec un bon potage aux légumes, deux cervelas et} ~~la~~ ^{était} égayé par les potins que Nastasja rapportait de la Croix Rouge, ou sur l'un ou l'autre de ~~étaient parfaits. Nastasja parlait de ses amis:~~ ^{étaient parfaits. Nastasja parlait de ses amis:} ses amis. Vladimir, qui était plus près des soixante que des cinquante-cinq, s'était enfin décidé à chercher du travail, Georges, séparé depuis plus de dix ans de ~~sa famille, commençait à se reconcilier~~ ^{ses parents songeait} ~~avec~~ ^{avec} eux, Ottavio avait acheté un magnifique costume chez P.K.Z. D'où ce garçon sortait-il l'argent? Un jour on allait apprendre quelque chose de sensationnel sur lui...

^{c'était} (L'heure du repas, oui. Soledad, d'un effort surhumain se mit sur ses jambes. Elle s'achemina lentement vers la Terrassière. La matinée s'était écoulée en stériles et sombres pensées. Elle n'avait ~~fait rien~~ de pratique. Cette après-midi il faudrait commencer à chercher quelque chose. Quoi? Et ^{après ça} ~~la~~ ? ^{me?}

D'un effort surhumain Soledad réussit à se mettre sur ses jambes, le fantôme de Miguel s'était évaporé mais celui de Geneviève, de Nastasja, et de Rosso, l'assailissaient de nouveau le long des quais et des trottoirs.

Elle s'assailissait de nouveau le long des quais et des trottoirs. Les machines s'abaissaient en de longues rampes penchées. Elle se précipitait vers la terrassière se demandant à quelle porte irait

Elle ne savait à qui elle porte aller frapper
elle irapper ~~est~~ après midi. L'idée qu'une bonne ou un employé quelconque ~~allaient~~ la recevoir d'un air soupçonneux et méprisant lui était insupportable. A ces attentes sur le palier, à ces portes qui s'entrebailent avec méfiance, à ces airs distraits et condescendants ~~avec~~ *sont* lesquels les gens bien situés vous reçoivent, Soledad ne pouvait y penser sans tressaillir.

Si elle allait de nouveau trouver Geneviève? Celle-ci en la voyant ne ~~pourrait~~ *pourrait* ~~pas~~ dissimuler ~~son~~ *caché* son embarras. Elle la ferait entrer et lui dirait de s'asseoir. D'un air pénétré elle l'écouterait puis, dans ce ton de fausse modestie qui cache un orgueil sans bornes elle lui donnerait des conseils, beaucoup de conseils. Finalement elle lui offrirait une tasse de thé et quelques tartines, une lettre de recommandation pour une de ~~ses~~ *ses* nombreuses connaissances et peut-être un ^{vieux} manteau ou une paire de gants usagés. Elle était ~~très~~ *très* charitable } Quant à leur vieille et douce amitié il n'en serait plus ~~jamais~~ *question*, jamais Geneviève Riverin ne redeviendrait Geneviève Millet. Quelque chose s'était usé ou déformé.

Soledad était de nouveau devant la porte de sa maison à la Terrassière. Elle avait faim, un faim absurde, impérieuse) ~~et...~~ *(désespérante mais)* ~~et...~~ *physiquement* ~~et...~~ *presque agréable,*

Soledad revint en arrière pour acheter quelque chose à manger. ~~La promenade au bord du lac avait excité son appétit.~~ *ait* ~~et c'est de goûtant", se disait~~ *ait* Soledad, "est la promenade ~~au bord du lac~~ *au bord du lac* ~~ne lui avait pas servi les idées~~ *ait* ~~mais avait été~~ *ait* ~~purements physiologiques.~~ *ait* ~~Son corps, massif et indépendant se refusait à~~ *ait* ~~communier avec moi.~~ *ait* ~~moi je souffrais, lui, il~~ *ait* ~~demandait à manger~~ *ait*

Soledad était maintenant dans la boulangerie, attendant son tour. Elle regardait les petites pains ronds et dorés, la boulangère propre et souriante. Soudain elle éprouva des crampes d'estomac et une sensation de nausée. Elle

Au loin, de l'autre côté de la jetée, la ~~nappe~~ ^{nappe lisse et chatoyante} ~~lac s'étendait~~ ^{jusqu'aux coteaux verdoyants de Bellevue et de Versoix, des} ~~se~~ ^{se tenaient ici et là} ~~sur la nappe acoustique lisse et~~ ^{chatoyante et se s'élevaient} ~~voiles blanches s'y détachaient~~ ^{voiles blanches s'y détachaient}

Au loin, de l'autre côté de la jetée, le lac s'étendait jusqu'aux ~~coteaux~~ ^{verdoiyants de Bellevue et de Versoix,} ~~sur la nappe acoustique,~~ ^{lisse et chatoyante} ~~des petites~~ ^{voiles blanches s'y détachaient} ~~voiles~~ ^{endormies.}

Et de nouveau tel un coup de cailloux la réalité venait frapper Soledad. L'heure du déjeuner approchait. Des centaines de milliers de repas étaient en train de cuire dans les maisons particulières, dans les restaurants. Pas un seul de ces repas ~~ne~~ ^{à Soledad} ~~était destiné.~~ ^{elle y songeait} ~~Aucune table~~ ^{substant} ~~une place vide~~ ~~n'était marquer son absence!~~ ~~Et personne~~ ~~absolument personne~~ dans le vaste monde ~~aujourd'hui~~ ^{aujourd'hui} à l'heure du repas, ne remarquerait son absence, ne la regretterait.

Assise sur ~~un~~ ^{elle} ~~banc~~ du Quai Gustave Ador, les yeux secs, ~~et~~ les lèvres serrées ~~Soledad~~ ^{voisait Miguel} Bayarri et à sa façon elle lui reprochait d'être mort, de l'avoir abandonnée. ~~Depuis~~ ^{à sa déroute} ~~bientôt~~ quinze ans c'était lui qui dans les situations difficiles prenait ~~les~~ ^{avait} ~~décisions~~ ^{espérées} que même mort, Miguel viendrait ~~à~~ ^à elle lui dicter la conduite à suivre. "Mais Miguel Bayarri, après avoir dit : "Sauve-toi, Soledad." s'était tu pour toujours. ~~Laissant~~ ^{l'écho} ~~l'écho~~ ^{aimant} ~~et~~ ^{et} ~~dramatique~~ ^{dramatique} de ces paroles ~~qui~~ ^{commençaient} ~~commençaient~~ déjà à perdre ~~son~~ ^{sens} ~~sens.~~ ~~Maintenant,~~ lorsque Soledad dans sa solitude et son ~~de~~ ^{solitude} ~~solitude~~ lui criait "Miguel, aide-moi!", lui, ~~l'air~~ ^{l'air} ~~se~~ ^{se} ~~comprendre~~ ^{comprendre} ~~quoi~~ ^{quoi} ~~que~~ ^{que} ~~ce~~ ^{ce} ~~fat~~ ^{fat} à la situation - oh, comme Soledad en étouffait presque de souffrance! - lui répétait encore "Sauve-toi, Soledad." Se sauver? ~~Non~~ ^{Bonne} ~~rien~~ ^{Miguel!} ~~oui,~~ ^{elle} ~~seul~~ ^{était} ~~corps~~ ^{en} ~~six~~ ^{état} ~~avait~~ ^{de} ~~été~~ ^{épargné} ~~épargné~~ des dix balles du peloton d'exécution, le voici tranquillement assis parmi l'indifférence des gens, mais des milliers de dards aiguisés lui perçaient ~~chaque~~ ^{subtilement} ~~parcelle~~ ^{de} ~~la~~ ^{la} ~~chair,~~ ^{chair,} ~~on~~ ^{on} ~~ne~~ ^{ne} ~~l'avait~~ ^{l'avait} ~~pas~~ ^{pas} ~~pu~~ ^{pu} ~~finir,~~ ^{finir,} Bien sûr, ~~son~~ ^{son} ~~Miguel~~ ^{Miguel} ~~pouvait~~ ^{pouvait} ~~il~~ ^{il} ~~le~~ ^{le} ~~savoir?~~ ^{savoir?} Et Soledad comment ~~saurait~~ ^{saurait} ~~elle~~ ^{elle} ~~voir~~ ^{voir} ~~Miguel~~ ^{Miguel} ~~était~~ ^{était} ~~trouvé~~ ^{trouvé} ~~maintenant~~ ^{maintenant} ~~quant~~ ^{quant} ~~à~~ ^à ~~lui~~ ^{lui} ~~se~~ ^{se} ~~re~~ ^{re} ~~trouver?~~ ^{trouver?}

ferma les yeux, s'appuya contre ~~la parois~~ ^{la parois} et entendut presque involontairement l'accent suisse-allemand de la vendeuse. Cet accent était intimement lié à la pâtisserie. Même sans l'odeur de beurre chaud et de vanille on aurait su qu'on allait acheter du pain ou des gateaux. Les nattes blondes, les joues roses, ^{les dentures} ~~l'accent~~ ostensiblement fausses et l'accent suisse-allemand vous faisaient fatalement songer à la pâtisserie comme en ^{s'approchant de} ~~voyant~~ la pâtisserie on ne ~~s'étonnait~~ ^{étonnait} guère, des nattes blondes, des joues roses, des fausses dents et ^{de} ~~de~~ l'accent suisse-allemand.

Soledad acheta un peite miche ditte de ménage, elle la paya vingt centimes. La boulangère la lui enveloppa soigneusement dans une feuille de papier de soie ~~blanc~~ ^{blanc} et crissant, puis, dans un large sourire elle accompagna Soledad à la porte :

- Merci beaucoup, je fermerai, madame.
- Je fermerai, madame

Avec un morceau de Gruyère Soledad avait presque consommé la miche de pain. Sur son rechaud à alcool elle avait préparé une tasse de café noir. A savourer son pain ~~et~~ son fromage et son café Soledad avait éprouvé un plaisir sans mélange. Mais aussitôt la dernière lapée de café finie les fantômes de la bande de la rue Etienne ^{enne} ~~enne~~ Dumont firent irruption dans sa chambre de la terrassière: fenêtres géminées, tentures personnes, divant ~~tuncc~~ bibelots disparates et balalaïka tout y était même l'odeur de cigarettes blondes! Les larges yeux de Nastasja Iégoreuna, sa peau rose, ses boucles blondes se tenaient au milieu de la pièce: Dieu vous bénisse Soledad, pourquoi faites-vous si peu à manger? ^{'elle} ~~elle~~ ^{amorosa} ~~amorosa~~ mano... recitait Ottavio s'accompagnant d'un regard calin, d'un sourire canaille. Vos cheveux sont superbes Soledad s'exclamait ~~pears~~ le regard oblique de ses yeux verts, froids et malicieux ~~fixé~~ ^{fixé} sur elle. Puis-je vous aider, Soledad? disait Wladimir montrant ses dents jaunes, ses yeux injectés, sa chevelure de filasse...

Soledad regardait avec désespoir le rectangle grisâtre de la fenêtre ^{ouvrant} ~~ouverte~~ sur une cour avec le rideau ^{de} ~~de~~ reps décolorés, la table

de nuit boileuse, au marbre crevasse, le fauteuil bas dont la tapisserie se fendait de partout. Dans un melange d'hostilité et d'attendrissement comme si elle les deconstruisait à l'instant. Soledad voulait s'attacher à ces choses laides et froides, les humaniser, mettre en elles tout ce qu'il fallait aux êtres aux êtres et aux choses qu'elle venait de perdre.

Assise dans le fauteuil de Mme Bonnard Soledad y demeurait immobile, les bras pendants, la tête penchée. Impossible de retenir plus longtemps le flot de larmes qu'elle gardait depuis le matin. Elles sortaient ^{en abondance} couraient librement, brûlant ses paupières, la peau de ses joues.

S'arrêtaient aux coins des yeux, semblaient au bord de son manteau, tombaient sur ses mains jointes abandonnées le long des deux jambes serrées. Et de nouveau au milieu de son ^{desespoir} Soledad avait vu les mendiants castillans s'éloignant ^(à travers)

la route blanche, petits points bruns ^{sur l'horizon} sur l'océan blanc des dunes. Elle se sentait ^{comme} un chemin ^{à la} croisée de plusieurs chemins, ^{elle pensait} un chemin romancé devant la feuille blanche d'un papier sur lequel ^{il y avait} une page de sa vie. Rien ni personne ^{ne} se souvenait, elle ^{se} pouvait se prostituer, se jeter aux pieds d'un prêtre et entrer dans les ordres mineurs, se suicider...

"Une seconde" dit Soledad

En ce moment on heurta à la porte et tandis que précipitamment elle essuyait ses larmes et se frottait le visage avec une lingette mouillée elle pensait dans son ^{furieux} tumulte d'espérance et de folles battements de cœur: Nestor repentante venant me demander pardon, ^{même} voulant m'embrasser tout de suite des yeux, ^{l'effrayante} incapable de se dédramatiser, incapable de supporter mon absence...

de nuit boiteuse ~~en~~ marbre crevassé, le fauteil bas dont la tapissérie se fendait de partout. Dans un mélange d'hostilité et d'attendrissement comme si elle venait de les découvrir, Soledad voulait s'attacher à ces choses laides et froides. les humaniser, mettre en elles tout ce qu'il fallait arracher aux êtres et aux choses qu'elle venait de perdre.

Assise à la fenetre de madame Bonnard, Soledad y demeurait immobile, les bras pendants, la tête penchée. impossible de retenir le flot de larmes qu'elle gardait depuis le matin. Elles sortaient sans sa permission, elles coulaient librement en désordre brûlant ses paupières, la peau de ses joues, Elles ^{ient} s'arrêtaient ^{ses} aux coins de ses lèvres, elle tremblaient au bord de son manton, tombaient sur ses mains jointes. Et, de nouveau au milieu de son desespoir, Soledad vit les mendiants ~~maxillaires~~ ^{vagabonds} s'éloignant sur une route poussiéreuse à travers les dunes du haut plateau. ^{castillan} petits points bruns sur la route blanche, Ses frères! Frères en dénuement, frères en solitude mais plus courageux qu'elle plus forts qu'elle dans leur mépris du monde, dans leur souveraine indépendance...

Soledad était libre et seule comme eux. elle marchait comme eux sur une route déserte et justement elle se trouvait à la croisée de plusieurs chemins. rien ni personne ne la retenait, rien ni personne ne lui faisait signe d'approcher. Elle pouvait se prostituer, se jeter aux pieds d'un prêtre et entrer dans les ordres mineures, se suicider...

En ce moment précis de ses pensées quelqu'un frappa à la porte:

- Un moment, répondit Soledad. Elle essuya précipitamment ses larmes, elle se mouilla rapidement le visage. Un tourbillon d'espérances avait fait place aux tristes idées de tout à l'heure. Elle ne pouvait faire autrement que de les écouter tandis que de fols battements de cœur heurtaient sa poitrine: Nastasja ça devait être Nastasja repentie de sa lettre venant lui demander pardon et la prier ^{de} de revenir. Quel bonheur! ^{peut être} [C]u Rosso, incapable de supporter son absence...

~~"Une minute."~~

~~Affolée Soledad accourut à son lavabo, se rafraichit le visage, se poudra légèrement.~~

~~C'est Mme. Cerutti, assise derrière la porte, la voix de la femme de charge de Mme. Bernard, qui avait retrouvé La Tribune, et venait l'apporter à Mme. Pérez.~~

~~Profondément dévotue Soledad ouvrit la porte, prit machinalement le journal. Ces yeux rougis par les pleurs rencontrèrent ceux si calmes de Mme.~~

~~Cerutti.~~

" Merci! "

~~Soledad allait fermer la porte mais~~ ^{Mme Cerutti} ~~la femme de charge ne bougeait pas, son regard pénétrant~~ ^{fixé sur les yeux rougis de Soledad Pérez} ~~le visage de l'espagnole. C'était une femme grisonnante, épaisse avec un visage~~ ^{tanuux} ~~et des yeux très vifs~~ ^{enfoncés} ~~profondement dans la tête.~~

" Vous avez des ennuis? "

C'était bien des gens du peuple de vous poser des questions aussi directes. Soledad haussa les épaules:

" Quelques-uns. " Mais elle sourit pour cacher sa détresse.

" Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous? "

" Je ne crois pas. " ^{fit} ~~Soledad en fit très émue. Puis, brusquement :~~

" Je cherche du travail. J'ai perdu ma place ce matin. "

Encore tout à l'heure lorsque Soledad avait souri à Mme. Cerutti elle l'avait fait dans une sensation de supériorité. Tout à coup elle se rendait compte de l'absurdité de ce sentiment. Non seulement elle était l'égale de Mme. Cerutti, mais l'inférieure. Elles faisaient toutes les deux des ménages ^{voilà la différence} ~~seulement~~ Mme Cerutti conservait sa place, Soledad l'avait perdue. Il lui fallait donc admettre que cette femme grisonnante, boulotte, ~~congestionnée~~, avec les dents ^A gâtées, les mains rouges était en mesure de la protéger. Elle venait justement d'en exprimer le vœux et elle semblait sincère.

Mme. Cerutti était toujours debout devant la porte de Soledad scrutant

le visage de l'étrangère.

" A quoi travaillez-vous?"

" Heu...des menages" balbutia Soledad non sans rougir.

" Non?..." fit l'autre incrédule, " Une femme comme vous!"

Soledad haussa les épaules, sourit tristement.

" Une femme? Je n'ai plus d'argent. Je ne sais rien ou à peine rien faire."

Je viens de vendre mon dernier bijou. ~~Je ne sais rien ou à peine rien faire.~~ ~~maintenant je ne suis bonne qu'à~~ ~~faire des menages!"~~ Et Soledad éprouvait un amer plaisir à dire cela à

Mme Cerutti.

" Si j'apprends que quelqu'un a besoin d'une gouvernante ou d'une aide, ~~je vous le ferez savoir~~ ~~de suite",~~ dit la femme de charge.

" Merci". Les yeux de Soledad ~~se~~ emplirent de larmes, " Vous venez tous les jours ici?"

" Oh, non, seulement une fois par semaine" Mme Cerutti baissa la voix;

" Mme Bonnard est très riche mais ~~très~~ regardante. ~~Je~~ Je passerai exprès pour vous voir."

Soledad prit la main de Mme Cerutti, la serra avec reconnaissance. Cette main ~~laissait~~ ~~encore humide~~ dans la paume de celle une vague odeur

Lorsque la femme de ménage fut partie Soledad alla s'essuyer ~~la~~ la peau de la paume ~~avait resté~~ ~~impregnée~~ ~~de~~ une vague odeur de savon, ~~de~~ liquide à nettoyer les métaux ou ~~de~~ quelque ~~autre~~ chose dans ce goût là. Soledad ~~alla~~ ~~s'essuyer~~ ~~de~~ cette main calleuse et humide ~~avait communiqué~~ à Soledad un courage étonnant. Elle ne se sentait plus seule.

Quand Mme Cerutti fut partie, Soledad ~~alla~~ se laver à ~~l'eau~~ dans son ~~cuve~~. ~~Et~~ ~~en~~ ~~la~~ ~~font~~ elle songait: " Je ne suis plus complètement seule. Elle n'avait plus envie de pleurer, elle ne se sentait plus seule!"

x x x

V

La nuit moscovite de Nastasja allait son ^{train} Simone Forest, la séduisante femme de René et Toinette ^{la prêtresse} ~~Zimmer~~ deux amies intimes de la princesse Woronesk avaient été enthousiasmées par ~~l'idée de~~ ^{soit} cette originale soirée dont ~~l'idée~~ ^{il} la seule ~~clément~~ originale était le titre. ~~mais~~ ^{ce} titre avait suffi à ~~exciter~~ ^{stimuler} les deux jeunes femmes. De leur génie organisateur et de leur ~~con-~~ ^{tribution sans les dépenses,} ~~tribution~~ ^{tout le monde d'ailleurs contribuait aux} ~~elles~~ ^{dépenses,} elles avaient aidé Nastasja ~~l'organisation.~~ ^{l'organisation.} C'était été Simone, avec son intelligence pratique qui, ~~la première~~ ^{la première} avait songé à demander aux invités de ~~participer~~ ^{participer} aux dépenses. Les hommes ~~apportaient~~ ^{apportaient} à boire, les femmes à manger. Nastasja offrait un plat ~~surprise~~ ^{surprise} qui devait être ~~une~~ surprise et le clou de la fête.

Vers huit heures du soir, une bouteille de Bordeaux sous chaque bras, une de vodka à la main gauche, ^{Mme.} Krassin arriva chez Nastasja. Forest lui ouvrit la porte.

"La princesse Woronesk", dit-elle de son air légèrement moqueur ^{(qui cachait toujours} ~~et in-~~ ^{quelque} ~~moment~~ ^{insu} ~~quand~~ ^{quand} ~~elle~~ ^{elle} ~~n'est~~ ^{n'est} pas encore arrivée."

Peter haussa les épaules. Il alla déposer ses bouteilles à la cuisine. Simone l'y suivit.

~~La découverte de~~ L'indifférence de Peter devant l'absence de Nastasja ~~d'emplissait~~ ^{d'implissait} d'une joie malicieuse à peine dissimulée.

"J'ai préparé la salade et les hors-d'oeuvre, c'est mon apport." dit-elle à Krassin. Et elle lui montra ^{des petits plats ovales pleins de hercules} ~~des salades~~ ^{fabriquant de légumes variés aux sauces multiples} ~~des salades~~ ^{des salades} ~~Elle attendait un compliment~~ ^{Elle attendait un compliment} ~~Mais Peter ne dit rien~~ ^{Mais Peter ne dit rien} ~~Il regarda~~ ^{Il regarda} ~~Simone~~ ^{Simone} ~~De ses yeux verts, froids et malicieux~~ ^{De ses yeux verts, froids et malicieux} ~~le regard valait un compliment,~~ ^{le regard valait un compliment,} ~~la trouva jolie, lui sourit~~ ^{la trouva jolie, lui sourit} ~~Il excitait la jeune Française.~~ ^{Il excitait la jeune Française.} Elle était extrêmement coquette et avait

~~troubler les hommes~~ ^{troubler les hommes}, Rares étaient ceux qui demeuraient maîtres d'eux mêmes quand Simone s'amusa à les ~~châtaigner~~ ^{châtaigner}. Elle avait ~~remis~~ ^{remis} ~~Krassin~~ ^{Krassin} ~~tant de ce petit nombre.~~ ^{tant de ce petit nombre.} Simone ~~avait~~ ^{avait} ~~connu~~ ^{connu} ~~Nastasja~~ ^{Nastasja} dernièrement

et bien que ~~maladroits~~ ^{maladroits} elle n'aimât pas, les jeunes gens, généralement maladroits, gorgés d'égoïsme et de pétulance, elle faisait une exception

~~un~~

pour Krassin . Elle avait rarement vu un homme aussi beau que lui. Elle se mit à minauder :

- Vous savez? Nous dinons par couples, un à chaque table.

Le regard de Pears plongea directement dans le corsage de Simone très généreusement décolleté. Elle en ressentit comme une décharge électrique. :

Vous êtes avec Nastasja (Elle espérait qu'il le regretterai) Elle leva ses yeux brillants sur lui.

Pears ne répondit rien. Il avait déposé ses deux bouteilles de vin mais tenait toujours sa bouteille de vodka :

- Voulez-vous que nous y goûtons? fit-il en la montrant du regard.

Simone eut une grimace de dégoût. Elle secua la tête pour dire "non". Alors Pears s'en servit une bonne rasade et la but d'un seul trait . De plaisir il fit claquer sa langue . Ses yeux de tigre assoupi se retrecirent vers les tempes:

- Simone, vous êtes une femme intelligente- une onde de chaleur monta dans la poitrine de la jeune femme- Comment pouvez-vous mépriser la vodka?

Elle s'excusa:

- Je ne supporte pas l'alcool . Puis s'approchant de lui elle le nveloppa de son plus séduisant regard :

- Etes-vous content d'être avec Nastasja Iégoreuna pour le dîner?

Il ne répondit que par une autre question :

- Et vous , avec qui êtes-vous à la petite table?

Simone leva dédaigneusement les épaules:

- Avec Wladimir, je crois.

- Bon fit Krassin, les yeux plus que jamais retrecis vers les tempes, je félicite votre mari. il ne risque rien . Simone éclata d'un rire nerveux. Nastasja leur avait ~~dix~~ spécialement recommandé, que pour que la fête réussisse pleinement il fallait que chaque ~~personne~~ ^{personne} se considérât amoureuse de son partenaire. Simone se demandait avec une sorte de dépit amusé comment ferait-elle pour se considérer ne fut qu'une seconde amoureuse de Wladimir.

de son côté
Wladimir, ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~, personne parmi les intimes de Nastasja ne l'ignorait avait un ancien et irréductible penchant pour Nastasja elle-même. Mais personne n'ignorait non plus que la fête avait été spécialement organisée pour Pears. Nastasja en était complètement folle, folle à commettre les plus absurdes actes de sa vie. Elle avait, naturellement placé Krassin à sa propre table avec l'espoir de le laisser éni vrer et de le séduire quand il ne saurait plus très bien ce qu'il voulait ni ce qu'il faisait. Mais Simone espérait qu'après le dîner les couples, fatalement, se mélangeraient. Elle plaquerait ce pauvre andouille de Wladimir et elle fleurterait avec Pears. C'est avec ce seul espoir qu'elle avait accepté ~~XXXXXXXXXX~~, d'organiser toute cette fête avec ^{l'oinette} Joïnette Zimmer - elle ~~XXXXXX~~ avait Ottavio Rosso comme partenaire et c'était tout à fait à son goût - et d'y assister. ~~XXXX~~ Il fallait l'incoscience et l'égoïsme de Nastasja Iégoreuna pour croire que Simone allait dépenser tant de temps et d'argent pour qu'elle couche avec Pears tandis que la bonne poire de Simone se laisserait peloter par ce vieil idiot de Neryschikine. Simone supposait que Pears ne pouvait pas hésiter entre la vieille princesse russe si décatie déjà et la pimpante et fraîche Simone... Après cela peut être bien que ce serait la brouille définitive entre les deux femmes. - Simone avait si bien dissimulé leur désir de séduire Pears! - tant pis, quelques heures de parfait bonheur valent bien une amitié! Et rien au monde, absolument rien ne valait cette sorte de bonheur. Nastasja le savait elle aussi, c'était cette communion de sentiment qui maintenant si unies les deux femmes.

Mais que Simone songeait à tout cela Pears bivaît béatiquement du vodka il paraissait avoir oublié la soirée moscovite. Soudain un rire de femme perçant comme une flèche traversa la maison vint se heurter aux rêves de ces hôtesses de la cuisine. Krassin boucha la bouteille de vodka, la mit sous son bras - il ne voulait point s'en séparer - et poussa doucement Simone vers le salon. Il ne la pinça pas, ni lui frola les cheveux de ses lèvres comme l'aurait fait n'importe lequel de ces hommes. Les trois ou quatre verres de

page 64 bis

derniers jours.

Verny apparut en ^{robe de} ~~chambre~~, échevelé, les bras pendant, les jambes en accordeon.

- Ah, c'est vous Dolorès (sa voix sonait faux) j'allais me coucher.

- Je viens seulement chercher mon invitation comme convenu, dit elle precipitamment, et le sourire avait disparu de ses lèvres.

Verny la conduisit jusqu'au studio .Sans l'inviter à s'asseoir il se couche sur le divan:

- Je n'en peux plus.

Elle demeurait debout les regardant de ses yeux profonds et tragiques. ^{S'un ton desagréé} ~~Elle comme le silence devenait par trop gênant~~ le peintre dit:

- Vous voulez ^{de} une invitation pour mon vernissage?

Elle essaye de plaisanter :

- Bien sûr! J'y tiens beaucoup.

il se leva peinement , alla fuiller des papiers sur un meuble, prit un rectangle de carton, le lui tendit:

- Vous savez, ce n'est pas absolument necessaire, vous auriez pu y entrer sans invitation.

Elle avait pris la castolonne, la garda un instant dans sa main tandis que ses ^{regard} grands yeux demeuraient sur le visage fuyant de ^{Verny} Albert. Puis, ce ^{regard s'anima} ~~avivement, elle~~ se mit à ^{parcourir} ~~lire~~ les titres des tableaux jusqu'à qu'^{elle} ~~elle~~ lut: Portrait d'une Espagnole. ^{Dolorès} releva la tête, vit l'air étrangement embarrassé de Verny. Elle se hâta de dire:

- Je me réjouis ^{beaucoup} ~~très~~ de ce vernissage.

Albert haussa les épaules, soupira:

- Oh, vous savez ^{si}. Il s'arreta sans hoser dire quelque chose qu'il semblait vouloir dire et qu'il ne pouvait pas se décider à dire. ^{La} ~~la~~ gorge de Dolorès se ^{sera} ~~sera~~ ~~se fit dans le gosier de Dolorès.~~ Elle vit Albert Verny s'avancer vers elle, lui mettre ^{ait} les deux mains familièrement sur les épaules. Ce

geste ^{familier} affectueux contrastait ~~tant~~ avec la froideur et l'embarras des ^{se-} paroles ~~du peintre~~ que Dolorès recula d'un pas. Son coeur battait à ~~tout~~ rompre. *Douloureusement.*

Ecoutez, mon petit (il avait tout de même réussi à lui placer les mains sur les épaules) je ne vous conseille pas d'aller à ce vernissage. (Ça y est, pensa Dolorès, enfin quelque chose a été dit!) Elle recula d'un autre pas, les mains d'Albert tombèrent.

- On ne voit jamais rien à un vernissage . (Comme la voix d'Albert était devenue douce et persuasive!) il y aura beaucoup de monde, on remuera, on bavardera...

- C'est justement , dit elle la voix frémissante, la gorge de plus en plus serrée, j'aimerais voir ce monde réagir devant ~~se~~ vos oeuvres, je voudrais entendre leurs commentaires... *Mais déjà elle ne pensait plus ce qu'elle disait*

Albert soupira (et de nouveau le masque de froideur s'était étendue sur son visage, ~~allez y~~

- Allez y, si vous voulez, moi, ça ne me fait ^{rien} que plaisir ~~mais...~~ ~~meur~~ ~~menteur~~ songea sauvagement Dolorès, il s'approcha d'elle de nouveau , lui prit une main :

- ...mais vous souffrirez beaucoup. (C'est maintenant que je souffre, se disait Dolorès, ne le ~~voez-vous~~ ^{voyez-vous} pas?)

Les dames s'étaient montrées splendides. Elles papillonnaient

ancholés, des petits fours au fromage, des olives farcies, de...

nod... Déjà arômes ils devoraient des tartines de fote-gras, de pâte d'ancholés

vives formaient des groupes animés. Ils buvaient du Porto, du Xeres, du Per-

dans le salon de... astasja brillamment éclairé pour l'occasion, les con-

- presque au complet, répondit celle-ci froidement.

- tous les invités sont déjà là : demanda-t-il à Simone.

vodka qu'il avait ingéré n'avaient pas altéré sa froideur.

maintenant autour des hommes. Leurs piailleries d'oselles excitées et leurs rires dominaient le borborement des voix mâles. ~~En voyant s'éparpillaient~~ sur les meubles des réticules et des gants féminins et déjà ~~des débris de~~ deux ou trois verres cassés s'annonçaient dans un coin ~~ce qui prouvait~~ l'entrain de la Nuit moscovite de la princesse Woronok.

Un mélange de différents parfums flottait dans la pièce. Le Prends-moi de Scaparelli que Toinette Zimmer dégageait dominait tous les autres. La jeune et élégante poétesse - c'est exactement la phrase du Journal de la Femme, - flirtait pour l'instant avec Georges. Celui-ci lui demandait avec insistance de lui reciter sa dernière production littéraire.

" Oh, je l'ai oubliée ", dit ~~et~~ Toinette.

" C'était assurément sur l'amour? " fit Georges.

" Sur l'amour? " Toinette rit; " Je ne chante jamais l'amour, je le fais. "

" Comme je vous comprends " dit Georges, il n'ignorait pas que

Toinette Zimmer devait, dans la soirée moscovite, être la partenaire de Rosso. Georges désirait très véhémentement qu'il avait de venir arriver l'italien. Il ~~était~~ ne sûr de ne pouvoir supporter Mlle Zimmer dix minutes de plus. Son parfum entêtant lui donnait mal au cœur et sa triomphante jeunesse l'agaçait. Que Toinette Zimmer écrivît des vers plus ou moins bons pour les journaux féminins, que Toinette Zimmer changeât d'amant tous les quinze jours, que Toinette Zimmer, dont les parents étaient fort riches, dépensât des sommes considérables pour s'habiller ce étaient là des choses qui laissaient Georges absolument froid. Il ne savait quelle excuse trouver pour abandonner Toinette et aller boire un verre avec Piers il venait d'entre sa bouteille de vodka sous le bras.

En ce moment Simone qui vaquait encore de nouveau ~~était à l'excitation du côté masculin~~ ~~la chercher~~ à la cuisine, entendit la clef grincer dans la serrure. Elle alla au devant de Nastasja:

" Ma chérie!.... "

" Mon poulet!.... "

creature
femme! - avec l'espoir de séduire Peter. Simone se pourrait A cette idée et dans le fond d'elle même Elle espérait bien qu'à un moment donné Peter en aurait assez de Nastasja et ne resterait pas indifférent à ses propres charmes. C'est avec cette *idée*, elle se l'avouait honnêtement, qu'elle avait aidée Nastasja à organiser la soirée moscovite. Mais avec ce Krassin on ne savait jamais sur quel pied danser.

" La princesse m'a demandé de lui acheter trois poulets" dit Simone regardant de nouveau Peter avec toute la charmante malice de ses beaux yeux bruns.

" Encore crus?" fit Peter.

" Bien sûr", Nastasja veut les préparer à la russe. C'est son numero, vous savez? " Simone soupira:

" Nastasja viendra à neuf heures et nous ne dînerons qu'à dix ou à onze."

Krassin ne sembla pas inquiet, Il y avait tellement à boire! Chaque un des invités avait apporté de trois à quatre bouteilles. *La cuisine en était pleine* Avait on besoin ~~de~~ d'autre chose pour attendre patiemment le dîner?

alors, boucha la bouteille,

Il ne lui pensa

pas le bras, ni lui frola les cheveux de ses ~~propres~~ livres comme
Krassin poussa doucement Simone vers le corridor. C'était sa manière à lui de mettre fin à leur tête à tête. Simone ~~se~~ promit à elle même qu'elle *aurait fait la plupart des hommes qu'elle connaissait* allait ignorer Peter pour le reste de la soirée. Elle lui apprendrait à ce *des deux ou trois verres de vodka qu'il avait bu* blanc-bec, qu'au moins l'une de ces femmes se moquait éperdument de lui. *n'avaient pas ~~pu~~ altéré sa froideur.*

~~Mais Peter ignorant ~~qu'elle~~ lui même l'offense qu'il venait d'infliger~~

? à Mme Forest, la prit tranquillement par le haut du bras,

" Les invités sont là?" dit-il

" Presque au complet" fit Simone, boudeuse.

Dans le studio de Nastasja les convives formaient des groupes animés. Ils buvaient du Porto, du Xérès, du -ernod... Déjà affamés ils dévoraient des tartines de foie gras, de pâté d'anchoies, des petits fours au fromage, des olives farcies...

Les dames s'étaient montrées vraiment splendides. Elles papillonnaient

Les deux femmes s'embrassèrent. Georges et Wladimir également accourus à la porte prirent les paquets de Nastasja.

- Ma petite Simone, roucula la princesse, prenez ces fleurs et ces bougies allez les distribuer sur les tables, s'il vous plait, chérie. Puis, s'adressant à Wladimir et à Georges :

- Ces deux aimables hommes vous aideront.

Et soudain, l'air terriblement inquiet :

- Wladiushhka, Piers est venu?

- Oui, petite mère. il est là depuis bien longtemps, faut-il l'appeler?

- Oh, no! fit la princesse. Et elle laissa échapper un profond soupir.

- Quelque chose ne va pas, Nastasjeunka? Neryschkine se penchait vers elle avec sollicitude.

- Mais si, Wladiuschka. Ai-je l'air souffrante ou malheureuse?

- Non, non, s'empressa d'affirmer Neryschkine, Allez vous habiller, petite mère, tous les invités sont arrivés depuis longtemps.

- Oh, s'écria la princesse, qu'elle heure-est-il? Le coiffeur m'a retenue si longtemps... Elle disparut dans la chambre de toilette.

Neryschkine, profondément préoccupé suivit Simone et Georges. il voulait leur parler de Nastasja Iégoreuna. il voulait leur dire combien changée était elle depuis quelque temps, comme son visage se ridait et ses yeux s'enfonçaient se voilant très souvent d'inesplicables larmes. mais Simone et Georges s'étaient déjà mêlé aux groupes. il ne put que leur lancer des regards suppliants et navrés qu'ils ne comprirent point.

Dans la petite chambre de toilette Nastasja examinait sa coiffure: un savant encorbeillement de boucles vraiment réussit. Nastasja Iégoreuna trouva la coiffure parfaite mais elle regarda avec moins d'assurance son visage fané et las. Piers était si jeune, si beau! Comment pouvait-elle espérer?

- Du courage Nastasja Iégoreuna, dit elle à la femme de la glace, du courage; ma petite (elle sentait une sorte d'attendressement souvi pour elle même

immédiatement elle se mit à étendre sur son visage une épaisse couche de crème d'Elizabeth Harden dite: MOUSSE DE PECHE, qu'elle avait fini par acheter (Dieu seul sait à quel prix!) Patiemment Nastasja se frottait les ~~rides~~ ^{soigneusement} suivant les indications du prospectus: suivre avec la pointe du doigt la direction exacte ~~de la ride~~ ^{de bas en haut}. Les yeux fatigués de la princesse ~~suivaient~~ ^{regardaient} languidement la pauvre femme de la glace, ^{vieux} guerrier incorrégible, toujours prêt à recommencer ~~les combats~~ ^{ces, de plus en plus rudes}. Peu à peu, cependant, elle ne vit plus ce visage de vieille femme, ^{de vieux visage} la rigueur luisante, le regard épeuré, mais un jeune et beau visage d'homme: Piers! Nastasja pouvait/n'importe à quel moment fermer les paupières, et elle voyait toujours en face d'elle les deux prunelles longues et vertes de Piers. ^{Est resté que maintenant sans même fermer les yeux elle le voyait!} Elle savait que rien ne pourrait arracher de sa chair le dessin et la couleur de ces yeux felins, au regard froid et moqueur.

Un brusque coup de sonnette vint jusqu'à elle et, ^{en un instant} un instant elle ^{se distraire} oubli~~a~~ (les pas précipités de Georges - elle connaissait la ~~mar~~ ^{Nastasja entendit le} Piers, écoute attentivement) la voix timide qui prononçait ^{vers} démarche de chaque un de ces amis - La porte, s'ouvrit. Une voix timide de femme - qui étais-ce, elle ~~la~~ ^{elle} connaissait très bien et ne pouvait connaître à ^{ne pouvait se rappeler à} qui elle appartenait - ~~Dans le~~ ^{un} corridor, près de la porte de la chambre de

toilette l'inconnue se présenta:

- Camille Marthy.

- Enchanté Madame, disait la voix de Georges. Il declinait son nom à ^{Camille Marthy} Madame Marthy. Nastasja recommença à penser à Piers. En attendant ^{Camille Marthy} Fabrier ~~condamnant~~ ^{condamnant} s'écriait: ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ - Des Fabrier de la Laconnerie?

- Non, disait Georges, des Fabrier de la rue Beauregard. Il examinait Camille avec attention, N'avait-elle

partout, maintenant il était dans le
 falin de Peter qu'elle voyait dans la glace, il se moquait d'elle.
~~percevait~~ ~~les~~ ~~voix~~ ~~de~~ ~~selon~~ ~~et~~ ~~son~~ ~~air~~ ~~parmi~~ ~~le~~ ~~bourbaki~~,
 Soudain Nastasja entendit un timide coup de sonnette. Elle pensa: "Per-
 sonne n'aura ~~entendu~~, personne n'ira ouvrir. Mais des pas resonèrent ~~près~~
 le long du couloir. ~~à~~ ~~ce~~ ~~prête~~ ~~s'ouvrit~~
 de sa porte et tout de suite après une jolie ~~et~~ douce voix de femme gazouil-
 la:

" La princesse Woronesk?"

qui pouvait-elle être?

Nastasja se souvenait de ~~ce~~ ^{reconnut le son} la voix ~~timide~~ mais ~~elle~~ avait
 entièrement oublié à qui elle appartenait.

Dans le corridor, l'inconnue se présenta :

" Camille Marthy. " *(Ah, se fit Nastasja, c'est cette chère Camille!)*

" Enchanté, madame, disait la voix de ~~Fabrice~~ Georges. Il avait dit
 l'inconnue à enlever son manteau. Il se présente:

Nastasja n'entendit plus rien.

~~mon nom est~~ ~~le~~ ~~nom~~ ~~de~~ ~~Camille~~
 Fabrice et ~~Camille~~ ~~dit~~ ~~son~~ ~~nom~~ ~~à~~ ~~Camille~~
~~disait~~ ~~et~~ ~~elle~~ ~~Marthy~~ ~~avançait~~ ~~en~~ ~~le~~ ~~corridor~~. Georges avait décliné

son nom devant la femme menue et gracieuse, élégamment vêtue. Au nom de

~~Fabrice~~ ~~elle~~ ~~dit~~ ~~à~~ ~~l'oreille~~ ~~de~~ ~~Camille~~ ~~Marthy~~ ~~demande~~!

" Fabrice? " *dit-elle agréablement surprise.*

" Des Fabrice de la Taconnerie?"

~~elle~~ ^{Camille} plissait ses yeux en coulisse. Une foule de souvenirs d'enfance
 s'étaient ~~comme~~ ~~réveillés~~ ~~à~~ ~~ces~~ ~~simples~~ ~~lettres~~: Fabrice: en elle.

" Non," dit Georges, " des Fabrice de la rue Beauregard." Il considérait
 Camille ^{avec} ~~attention~~. N'avait-elle pas été la camarade d'école de sa petite
 soeur Françoise?"

" Et vous," dit-il "êtes-vous des Marthy de la rue de l'Athénée?"

" Non, non, de ceux de la Cour Saint-Pierre."

Georges demanda encore :

" Connaissez-vous Françoise Fabrice?"

Camille hésita:

" Je crois bien que ce nom me rappelle quelque chose" Elle fit un effort
 de mémoire.

" Votre soeur a-t-elle fait le conservatoire?"

" Naturellement ", s'écria Georges, " et vous êtes venu chez nous faire de ^{la musique à} quatre-mains avec elle! Je vous ai assez maudites."

" C'est vous ce frère grognon qui fermait brusquement les portes pour ne pas nous entendre?"

Ils rirent amusés.

Fabrier prit Mme Marthin par le bras, l'accompagna au salon.

" Vous savez? "

" Quoi?" fit Camille inquiète.

" Je suis votre cavalier", dit-il ~~je se dit creuse un peu charotante~~.

" Quelle chance" dit ^{Camille} elle, "j'avais si peur d'être avec un inconnu."

" Mais vous ne me connaissez pas," plaisenta Georges.

" Vous êtes ^Gmevois, cela me suffit. J'ai une vraie prévention contre les étrangers", ajouta-t-elle, " Cela en est plein par ici, je ~~me~~ crains."

" ^{à toi} ~~Mais Dieu~~", fit Fabrier, " à part vous et moi, tout le monde ~~en est~~."

~~XXXXXXXXXXXX~~

Simone Forest mobilisa tout de suite Camille.

" Chère Madame, aidez-moi à fleurir et à illuminer les tables, ces hommes - elle montrait Wladimir et ~~Pierre~~ - ne sont bons à rien."

René Forest venait d'arriver. Il embrassa sa femme, serra la main de Camille qu'il avait rencontré une ou deux fois, lui demanda si elle avait déjà ^{jà} un cavalier.

" Je crois bien que le voici", répondit Camille lui montrant Georges d'un gracieux mouvement de manton.

" Est-ce que nous avons tous une dame?" demanda René à Simone.

" Oui, mon chéri. Tu es avec Miss Clifford."

" Qui est Miss Clifford?"

" Une femme adorable" fit Simone clignant de l'oeil à son mari.

Simone alla rejoindre Krassin, occupé pour l'instant à préparer des cocktails. Elle jouait avec une rose. Elle ~~se~~ arrachait les pétales avec les dents et les mâchait.

~~" Ne mangez pas cela ça "~~
" Ne mangez pas des roses " grogna Krassin.

~~" Ça "~~ vous fait quelque chose ? " fit Simone.

" Pourquoi manges des roses quand il y a des fous au fromage ? "
" Cela n'agace " dit Peter.

~~" Oh, pauvre petit ! "~~
Simone haussa les épaules ; tourna le dos à Krassin.

~~" Ce n'est pas la même chose ! " " Je vois " fit Krassin en retrouvant ses yeux, et "~~
René allait d'un groupe à l'autre en plaisantant :

" Miss Clifford, est-elle arrivé ? Savez-vous où est Miss Clifford ? "

De guerre lasse, il alla s'asseoir sur le canapé, sortit ses cigarettes, accepta un verre de Porto que Toinette Zimmer lui offrait.

" Connaissez-vous Miss Clifford, Mademoiselle ? "

" Connais pas " Toinette ~~haussa les épaules.~~ ^{fit}

" Je crois bien " dit René, " que ^{Miss Clifford n'existe pas. Miss Clifford est un fantôme} je serai obligé de dîner seul à une table. "

~~Il songeait à Nastasja. Pourquoi Nastasja ne l'avait pas choisit ? Elle~~ ^{le la}

~~trouvait intéressante et même désirable malgré son âge, il le lui avait laissé entendre~~
~~aurait du le faire après leur rendez-vous si stupidement manqué ?~~
~~Bonjour alors ? Elle n'avait pas l'habitude de dédaigner les aventures passades, et René Forest avait~~
~~une aussi bonne opinion sur lui même, il lui comptait naïvement, il devait avoir en elle~~
Soudain une grande jeune fille blonde et fraîche, vêtue d'un tailleur noir

se dressa devant René :

" Je suis ^{Olive} Miss Clifford. " Elle esquisa un bref sourire. ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

René se leva : précipitamment.

" René Forest, votre cavalier. " Et il rougit comme un gosse. Il offrit à Miss Clifford une place sur le ~~canapé.~~

" Un Porto ? "

" J'aimerais mieux un whisky. " Elle s'assid.

" Je vais voir s'il y en a ", fit René Et il commença à faire le tour de la chambre demandant à droite et à gauche s'il y avait ^{pas} du whisky chez Nastasja. On lui répondait non.

" Je regrette Miss Clifford ", dit-il d'un air navré " il n'y a pas de whisky. "

" Tant pis ", dit Olive haussant les épaules, " donnez-moi un pernod ^d sec. "

~~un peu ahuri René~~
René failli ~~exier~~ mais il n'en fit rien. Il servit à Olive ~~un verre bien tassé~~
de Pernod ~~XXXX~~

" Je trouve cela horrible " dit-il sans pouvoir reprimer une moue de dé-

(famille Martini soutient une université - son très amicale avec Georges.)

qu'il distribuait à raison de deux par table.)

On avait déjà beaucoup fumé et ~~Un~~ ^{de fumée} bruillard bleu très épais emplissait la pièce. A travers ce nuage René vit soudain Miss Clifford ^{elle} apparaître avec Simone. L'Anglaise, grande et mince entourait de son bras ^{a manche noire} enmanché de noir les épaules nues de ^{la Française} sa femme. La ^{au} poitrine de Simone avait ce soir une splendeur ~~étincelante~~ ^{Tout en marchant/} de nacre légèrement transparent. Miss Clifford ~~regardait et souriait à~~ ^{avait} Simone. ^{riait nerveusement} Simone, très rouge, ~~avait~~ au moins René le croyait un rire trop nerveux. *(avec les abîmes. Comme elle avait changé d'expression!)*

Ottavio Rosso venait ^{de} faire ~~d'arriver~~ une entrée de cheval sicilien.

Fonçant sur les groupes, criant de sa belle voix de bariton :

" Bon soir, bon soir. Comment allez-vous? Adieu ~~à Peter!~~ ^{Georges!} Adieu Wladimir? Où est Nastasja? Et ^{Peter} où a-t-il disparu?"

Soudain ^{En} découvrit Krassin presque couché sur Toinetta Zimmer: Toinette ^{"Et là"} cette femme m'appartient" ^à vais élever mes tendres saupçon, était sa partenaire, Nastasja le lui avait destiné. Presque offensé de l'attitude ^{il} ~~balança~~ la main et la poitrine. Elle ^{c'} s'était de Peter il se précipita sur le couple.

" Deux hommes morts pour moi, quel plaisir "
" Allons, allons, cette créature ravissante m'appartient. " Oust, d'ici Peter!
Krassin s'était levé pour laisser la place à Rosso
Mais Toinette tira ^{le} Krassin par la manche le ^{avait} soir de nouveau.

" Restez!" Ottavio dut alors accepter une place de l'autre côté de la poétesse. Elle semblait très heureuse flanquée de ces deux beaux garçons.

En ce moment la princesse Woronesk fit son apparition. Elle venait de revêtir une sumtueuse robe à traine de satin blanc entièrement brodée de fleurs à ^{un} relief, de perles minuscules. Magestueuse et souriante elle avançait dans un frou-frou de soie. *Une vraie princesse songèrent Wladimir et René.*

" Cher amis... bon soir mes très chers..."
Tout le monde s'était levé.

~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ Un collier de grosses émeraudes se balançait sur la gorge puissante. ^{de Nastasja} Georges poussa Ottavio du coude :

" Quel beau collier, princesse!" Et à voix très basse à Ottavio:

" Celui-ci monte au moins à vingt francs hein?"

" Trois cinquante", susurra Rosso.

René Foret offrit ^{présenta un verre} de Porto à la princesse. Elle ^{porta le toast:} leva son verre :

" A l'amour, à la joie ! "

" A la princesse Nastasja Iégèreuna ! " cria Neryschkine.

Des voix répondirent :

" A la princesse ! "

" A l'amour ! "

Tout le monde complimentait Nastasja pour sa robe ~~XXXXXXXXXXXX~~ magnifique, pour sa coiffure originale, pour sa beauté toujours triomphante.

Nastasja remerciait, le regard anxieusement fixé sur Peter. Les autres aussi regardaient Krossin. ~~celui-ci se levait et se précipitait vers elle, le front un peu plissé, les yeux rouges~~ ^{il avait, enfin compris} ~~et s'avançant d'un pas, dit de sa voix basse et~~ ^{un peu dure :} ~~ce jusqu'à n'être que deux tentes il~~ ^(est)

" Vous êtes superbe, princesse ! "

~~Il avait dit, Nastasja,~~ ^{mais} ~~elle se sentit qu'elle allait se trouver~~ ^(princesse pas) ~~Princesse ! (C'est ainsi que la malade s'entretenait avec elle.)~~ ^{elle devait se trouver mal} ~~Princesse !~~ ^{elle avait beaucoup souffert}

En ce moment Simone Forest s'approcha de Nastasja, lui dit quelque chose à l'oreille.

" Ah ! " fit Nastasja visiblement contrariée. Elle se précipita à la cuisine.

On entendit sa voix plaintive le long du corridor :

" Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie avant ? "

" On dîne ? " demanda Toinette.

" Pas encore " dit quelqu'un.

" Comment ? "

" Quoi ? "

" Que se passe-t-il ? "

" Les poulets ", dit Miss Clifford, ~~la bouche tordue de rire.~~

" Brûlés ? " s' alarma Forest.

" Oubliés ! " ^{ricanna} dit Olive ~~éclatant de rire.~~

" Que dites-vous là, oubliés, où ? " demanda encore Forest ~~très inquiet~~

" Oh, " dit Miss Clifford, ~~" le malheur n'est pas si irréparable, " Nastasja a~~

~~remplètement expliqué.~~

" Notre pauvre Nastasja avait oublié son plat russe. "

mais elle va le préparer. Cela ne sera pas long "
~~simplement oublié de cuire les poulets. Le plat spécialement russe" ajouta-~~

~~1'Anglaise écrasait le bout de sa cigarette.~~ *sortit une cigarette & René :*

"Fumons en attendant"
x " Que Dieu vous bénisse Simone", disait Nastasja presque en pleurs. Vous
" Nous n'avons que ça à faire " et le tranquar."
auriez pu me dire qu'il y avait encore ce plat à faire; "

Gerge gemit : ~~Mais Nastasja, s'écria, " Vous venez (de paraître, en ce même instant,~~
" j'ai l'estomac plein des talons."

Jé n'ai pas mis deux minutes à vous le dire. Puis-je vous aider? "
" Semez-vous le semoir au concombre " fit Vladimir, fait le reste et parti."

" Oh, non, non" gemit Nastasja, " c'est un plat russe, il faut que je le fasse.
A la cuisine gagnait une atmosphère de Sorance : x

~~moi, toute seule, comprenez-vous. Allez-vous en Simone, je vous en supplie. Allez~~
mon chérie, vous amuser avec les autres, ~~je vais faire mes poulets tranquillemen.~~ *non. Faites les*

~~mangez des hors-d'oeuvre, faites marcher la gramophone ou la radio... Oui,~~
oui, allez... allez..." Et Nastasja soupira profondément.

pour l'amour de Dieu qu'ils prennent patience.

13

13

Nastasja, tout en sueur, s'affairait maintenant dans sa cuisine. Près de la table encombrée d'ustensiles culinaires, de miettes de pain et de boîtes vides de conserves, sa robe de satin criait à la profanation. Son plat russe! Le plat pontifical du souper! Les mains grassouillettes de la princesse, étoilées de bagues, commencent à dégorger, laver, saler... Elle acceptait ^{avait} aucune aide. ^{rien en sa vie!} Son plat russe devait être fait sans collaboration étrangère. ^{qu'elle avait tant désiré pour se faire belle et séduire} Nastasja ^{oubliait déjà la crème d'Elizabeth Harden, les foyes de Gui Lamourille} se mit à hacher des oignons et du persil, à éplucher des tomates. Ses doigts potelés touchaient avec amour ces précieux éléments culinaires. Elle pratiquait tous ces ~~gestes~~ ^{rites} avec une solennité sacerdotale, ^{comme s'il s'agit d'un rite. C'étaient les mêmes} Par ces gestes d'autrefois, elle retrouvait la campagnarde Nastasja, enthousiaste de l'art culinaire, heureuse et ~~insouciant~~ ^{uniquement préoccupé de son plat}. Les trois ~~poulets~~ ^{larges} et jaunes devinrent des poulets ukrainiens. Derrière les humbles cloisons de la cuisine, rue Etienne Dumont, s'étendait toute la Russie. Nastasja ^{Yegorovna} ^{malgré la bourse qui fondait} ^{retrospicive} Woronesk respirait l'odeur suffocante de la graisse de porc réchauffée, qui, avec l'odeur des chous cuits, était l'odeur de la sainte Russie.

^{Comme} Peter était beau, ce soir! ^{Nastasja l'adorait. Sainte Catherine} Les lèvres de Nastasja se mirent à ^{aider moi à toucher son cœur; soupirent le printemps. Peter mon chéri} balbutier une étrange oraison où le nom de Sainte-Catherine et les ^{tu vois bien que tout ce que je fais est pour toi. Sauras-tu le comprendre} prières à Sainte-Catherine se confondaient avec des mots d'amour ^{un jour? Pêche pêche de moi! Non, non pas de la compassion. Je veux} profane, les plus tendres ^{les plus tendres et les plus obscures}.

^{contre chose, de l'amour, de Peter et de l'amour, quelque chose de pareil à ce que} L'oignon commençait à jaunir, il sentait bon. ^{te retiens pour moi} La chiromancienne lui avait prédit qu'elle triompherait. ^{Avait-elle mis suffisamment} de poivre ^{aux poulets? Les poulets} commençait à roussir, ce serait un plat exquis, absolument exquis! ^{Et cependant qu'elle se perfectionnait par} ^{des regards de nos mœurs, pas un clou de simple, et un demi-béton de cannelle, Nastasja réussit} A table, mes amis, s'il-vous-plait! ^{à savoir que ce plat est uniquement préparé pour Peter, que seul Peter en mangera} ^{et qui plus est, Peter seul se trouvait dans la salle à attendre Nastasja pour un tour} ^{d'amour un lit - tête à tête avec elle, entre une demi-longue table} Simone venait de placer sur chaque petite table un plat débordant de salade russe, des sardines, du saumon, du stock-fish à l'oignon, du chou au paprika.

^(tout de suite) ~~J'avais l'estomac dans les talons, dit Peter, abandonnant le bras~~ droit de Foinette Zimmer qu'il avait ^{caissi} embrassée avec profusion, tandis qu'Ottavio ^{caissait} embrassait le gauche. Il s'approcha de Nastasja, revenue des ~~ses~~ régions lointaines: ^{s'inclina gravement}

- Suis-je votre cavalier, Nastasja?

- Oui, Peter, cela vous ennuie ?

- Je vous en prie, Nastasja.

Il accepta la main qu'elle lui tendait et se laissa conduire ^{à table} ~~simplement~~. Jamais, Nastasja ne l'avait vu aussi ^{une fois avec} docile. ~~A table,~~ elle remarqua que Peter était très rouge, une mèche de cheveux

lui tombait sur le front, et sa cravate apparaissait un peu de travers. Ce désordre augmentait sa beauté. Nastasja mit sa petite main petelée sur la grande et belle main de Krassin:

- Etes-vous heureux, Peter ?

Les yeux de tigre ^{se retrouvèrent rapidement} brillèrent un moment, et disparurent.

- Je m'amuse bien!

Peter mangeait et buvait avec entrain. Nastasja avalait de petites bouchées distraites.

- Vous ne mangez rien, dit Peter. Il se versa du vin.

- Videz votre verre, Nastasja!

Elle découvrait une nouvelle beauté en Peter: Cette joie de manger et de boire, ce sourire à la fois avide et satisfait. Elle osait à peine espérer qu'il aimerait une fois, un peu, elle se contenterait de si peu! Entre l'epoir et le doute, son coeur battait à tout rompre. Et involontairement, elle mettait sa main grassouillette, constellée de pierreries, sur ses seins agités.

- Buvez donc, buvez encore, disait Krassin.

- Peut-on servir les poulets, Nastasja ?

Comme une flèche un peu empoisonnée, la voix aiguë de Simone venait blesser le bonheur de la princesse.

- Bien sûr, chérie.

point de Pourquoi Simone était-elle furieuse? ^{Nastasja ne le comprenait} ~~C'était incompréhensible.~~ Cela lui faisait de la peine.

- Voici, dit la Française, ^{laissant brusquement} plantant le fameux plat russe, que Nastasja avait ^{de nouveau} entièrement oublié, au milieu de la table.

- Merci, Simone.

Le Française jeta un rapide coup d'oeil à Peter ^{(celui-ci ne répondit pas un regard absent. Son visage congestionné exprimait que du sensualisme gâté par un jeûne qui menait à l'ivresse et qui n'avait pas le même air barbare, perché d'un coup de réalisme juvénile, Simone alla rejoindre son Vladimir. Maintenant, Nastasja devait couper ces trois poulets. Cela lui semblait au delà de ses forces. Elle se sentait les mains molles, les doigts tremblants:}

- Peter, voulez-vous couper les poulets ? ^{elle lui faisait. C'était comme le placage. Il fit le maître de la maison.} C'était un grand homme de

Peter saisit le plat devant lui. Le front plissé, les dents serrées, il se mit à démembrer ^{les volailles} ses victimes. Il le faisait avec un visible plaisir de destruction. A travers sa mèche rebelle, son regard ^{oblique} se projetait, interrogateur, sur Nastasja. "Etes-vous contente de moi?"

75
- Vous avez l'air d'un moujik, dit-elle.

Il se leva, passa le plat à Nastasja, se servit abondamment et alla le déposer sur la table voisine: celle de Toinette et d'Ottavio.

La poétesse lui cligna de l'œil. Peter comprit qu'elle aurait souhaité l'avoir à leur table. Il haussa les épaules d'un geste résigné.

muuuuuu!
~~La raison d'état disait ce geste. Toinette lui envoie un sourire consolateur. Il hausse les épaules et regarde Toinette comme s'il ne l'avait jamais connue. On ne pouvait pas Peter qu'il est~~

~~Si son cœur est en train, disait un sourire.~~
complètement oublié les baisers et tout à l'heure
x Pata vient de nouveau à sa place, se remplit un verre de Penda: *Penda*
"Strange venture" soupira la poétesse.

- A la santé de ma princesse!

"Oh vous savez entre un prolet et une femme il n'hésite jamais"
- A la santé de mon moujik, cria Nastasja. - *Une tremblait de bonheur.*

"X shovit le prolet?"

D'un seul trait, Peter vida son verre. Nastasja vida aussi le sien.
"Patis! x"

- Je crois, dit miss Clifford à René, avec ~~un~~ air légèrement goguenard, que tout marche bien pour la princesse Woronesk.

Ottavio baisa la main de Toinette:

- Suis-je ton moujik, ma choutte ?

- Tu es mon Paolo.

- Embrasse-moi, ma Francesca.

- Sur la bouche?

- Oui, oui, sur la bouche, à l'instant, devant tout le monde.

- Pourquoi pas ?

Elle le fit.

- Hé là-bas, les tourtereaux, cria Fabrier.

- Cette Toinette Zimmer tout de même, soupira Camille scandalisée.

- Vous n'aimez pas les baisers sur la bouche ? *muuuuuu Georges.*

- Pas en public.

- Cela dépend des verres qu'on a bus, fit Georges, arrêtant sur les yeux mongols, le regard trouble de ses prunelles grises.

- Quel cynisme, dit-elle.

- Nous n'avons pas assez bu, voyez-vous, dit Georges.

- Alors buvons, accepta Camille amusée.

- Vous êtes une femme intimidante, disait Wladimir à Simonè.

- Vous trouvez ? Elle dissimula un bâillement.

- Le dîner est très réussi, ajouta Wladimir, incapable de trouver, avec cette petite Française si moqueuse, un sujet de conversation.

- Très réussi, répondit Simone, la tête tournée du côté de Krassin. *Krassin*

76
Journal de la princesse:
Ce geste rappela à Neryschkine l'ordre de Nastasja: "Faire la cour à Madame Forest". Il approcha ses genoux des genoux de Simoné, les pressa légèrement.

Elle ne montra aucune surprise, ni aucun ~~peu~~ trouble

Wladimir glissa alors une main sous la table, la posa doucement sur la cuisse de Simone.

Simone remua ~~la cuisse~~, en signe de protestation. Le duc sortit sa main, la mit sur la nappe, offrit du Bourgogne à Madame Forest:

- Non merci, dit-elle.

Il vida son verre. Du diable s'il savait comment s'y prendre pour faire la cour à ~~la Française~~ ^{cette femme}. Il glissa de nouveau la main sous la table. Cette main erra un moment dans l'ombre et finit par se poser sur une zone tiède et soyeuse. Simoné ne protesta ^{plus} pas. ~~Wladimir interpréta cette manifestation négative pour de l'approbation. Il pensait être touché sur l'endroit crucial. Cela devait correspondre au commencement de la cuisse, juste sur le genou. Allait-il monter ou descendre? Simoné n'avait pas devant elle un vrai cadeau. Si la peau des seins et du ventre était aussi blanche et aussi douce que celle des épaules et des mains. Vladimir, fit un effort d'imagination pour se souvenir de l'ordre à suivre, au cas où il faudrait déshabiller Simoné. Presque inconsciemment, il baisa la main jusqu'au bord de la jupe;~~

- Vous aimez le poulet à la russe? demanda-t-il en même temps et assez fort pour être entendu des tables ~~avoisina~~tes.

Simoné remua nerveusement sur sa chaise.

- Je l'adore!

Wladimir venait de toucher à l'extrême limite du bas. Plus loin, était la peau. Effrayé de sa propre audace, il s'arrêta un moment. Mais sa main n'obéissait plus à son maître, elle reprit son vagabondage. Elle glissait, montait, reglissait, remontait.

- Vous allez trop loin, dit très bas la Française. Ses yeux jetaient des flammes. Wladimir devint écarlate.

- Connaissez-vous les cathédrales françaises? disait René à miss Clifford.

- Je connais celle de Chartres, celle d'Orléans, celle d'Amiens

- Rodin dit que toute la France est dans ses cathédrales.

77
Olive tournait constamment la tête du côté de Neryschkine et de Simone. Forest pensa que miss Clifford aimait peut-être la beauté décadente du duc. ^{Décidément,} il n'avait aucun succès auprès d'elle.

Le rythme entraînant d'une danse jaillit en ce moment du gramophone:

- Un fox-trott, dit René, nous le dansons ?

L'Anglaise se leva, se laissa entraîner. Ottavio avait pris Toinette par la taille. Ils dansaient tendrement enlacés.

~~Simone se leva brusquement:~~

~~- Spécial pour vous, dit-elle à Vladimir.~~

- Vous n'aimez pas danser peut-être, murmurait René à Olive ?

- Vous dites cela, parce que je danse mal ?

- Loin de là! Mais vous semblez de plus en plus absente.

- N'essayez pas d'être trop subtil. D'un ton confidentiel, elle ajouta:

- Je danse toujours avec des femmes et je conduis. Puis-je inviter votre femme ?

- Simone danse très bien, dit René, mais j'ai l'impression qu'elle préfère les hommes.

- Elle vient de plaquer Neryschkine.

~~- Elle ne promet rien,~~

~~- Neryschkine n'est assurément pas son type.~~

- Vous dansez à la française, dit miss Clifford, après un moment de silence, vous remuez trop les épaules.

- Ma femme danse aussi à la française, répliqua Forest.

- Elle danse maintenant avec Krassin.

- Oseriez-vous l'inviter ?

- A la prochaine, dit l'Anglaise. Et René s'étonna du ton de miss Clifford devenu brusquement agressif.

quelqu'un avait arrêté le gramophone s'arrêta. *avant de danser se retournèrent pour voir ce qui arrivait.* *avait allait jouer de la* Nastasja se ~~retourna~~ *retourna* devant eux *milieu d'un groupe d'admirateurs* ~~occupant~~ *occupant* une place sur le ~~canapé~~ *canapé*. Un groupe se forma tout autour d'elle.

Toinette et Ottavio à ses pieds, sur ^{le même} ~~deux~~ coussins, Simone et Olive aux côtés de la princesse. Forest, Neryschkine et Krassin ~~se réfugièrent~~ *semblaient se retirer*

sur le canapé directoire. ^{S seuls} Georges et Camille venaient de se réfugier ~~du reste de la compagnie~~ *ils étaient allés se réfugier* dans le coin le plus sombre de la pièce. En se levant de table, Camille

avait avoué à Georges que ^{elle avait mal au cœur.} ~~la tête lui tournait~~. Il ^{l'installa} ~~l'installa~~ sur le petit divan, des coussins sous ^{le} ~~le~~ corps.

Ils demeurèrent ainsi comme en dehors de l'assemblée.

28
78

Fabrier entourait de son bras les épaules de la jeune femme. Elle finit par appuyer la tête sur sa poitrine. User d'une telle familiarité n'était pas dans les moeurs de Camille, bien que depuis sa catastrophe conjugale ^{- car il y avait une catastrophe conjugale dans la vie de Mme Marthy} les convenances et l'opinion du monde ~~de Georges ne pouvait pas être~~ commençaient à ne plus la préoccuper. Tout lui devenait indifférent. C'était doux d'appuyer sa tête sur l'épaule de cet homme, oublier Hubert. Georges Fabrier représentait pour Camille Marthy plus qu'une simple et récente connaissance. Un Fabrier fût-il de la Tceennarie ou de la rue Beauregard constituait quelqu'un de très proche à une Marthy. ^{ye} Georges était presque un parent de Camille. Dans cette chère et vieille maison de la Cour-Saint-Pierre, dès son enfance, elle avait entendu le nom des Fabrier mêlé à toutes les histoires du vieux Genève. Sa mère et ses tantes parlaient tout le temps de la belle maison des Fabrier à Cœches. "La ruine des Fabrier lors de la retentissante faillite de la banque de Bilbao ..."
"Le mariage de Pierre Fabrier avec la petite Pierly ..."

Est-ce qu'une Fabrier n'avait pas épousé un Marthy ? Le second mari de tante Gabi s'appelait aussi Fabrier ...

L'épaule de Georges était certainement l'unique épaule parmi toutes ^{les épaules} ~~celles des~~ invitées ^{chez} la princesse Woronesk, sur laquelle Camille eût osé appuyer sa joue. ~~xx~~ La laine du costume de Georges lui grattait désagréablement l'oreille. Elle remua nerveusement la tête.

- Ça ne va pas, ^{murmure} dit aimablement Georges

Pendant le souper, ^{me} ~~Mme~~ Marthy lui avait parlé de ses ^{conjugaux} ~~domestiques~~ ennuis. Elle était très malheureuse. Son divorce constituait la ^{grande} ~~dernière~~ catastrophe de sa vie. Camille expliqua à Georges combien elle aimait son mari; comme ils avaient été heureux ensemble jusqu'au jour où une petite femme, genre Toinette Zimmer, surgit pour tourner la tête d'Hubert. Camille ne voulait pas divorcer, elle préférait être encore et toujours l'épouse malheureuse d'Hubert, la victime d'Hubert... Ses parents et ses amis la persuadèrent finalement.

Hubert vivait publiquement avec l'autre. Camille ne se consolait pas. Rien que d'en parler à Fabrier, ses yeux s'emplirent de larmes. Et ces larmes commencèrent imprudemment à couler...

Maintenant, elle ^{avait} ~~se~~ trouvait mal. ^{le} ~~Son~~ vertige et ~~des~~ nausées l'occupaient en entier. La chanson de Nastasya et les arpeges de Nastasya résonnaient douloureusement dans sa tête. ~~Les yeux fermés s'étaient cernés de mauve. Il ne restait plus de fard sur son visage, un arc mauve autour, le fond entièrement disparu de~~

ses lèvres sans,
~~ni de trace de rouge sur ses lèvres, elle gémissait doucement.~~
~~- Ah... Ah...~~

La voix aiguë de Toinette Zimmer disait avec feu:

- Encore, encore, Nastasja.

Avec ~~beaucoup de~~ peine, Camille entr'ouvrit ses yeux en coulisse. Elle vit la poétesse assise par terre, la tête insolemment levée vers la princesse, ~~et~~ la chevelure fauve flottante sur le dos. Camille s'était mise presque aussitôt à détester Toinette. Elle la considérait comme le prototype de la femme fatale, entraîneuse d'hommes, destructrice de foyers. Voyant la jeune poétesse flirter outrageusement avec l'Italien, elle ne pouvait pas s'empêcher de sentir combien de couples légitimes se trouvaient menacés par cette petite folle.

~~Par habitude de politesse mondaine,~~ Camille dit à Georges dans un scuffle:

- ~~Si je n'avais pas ri mal à la tête~~ *je crois que j'* ~~Qu'elle belle musique!~~ *aimerais cette musique.*

- Je l'ai trop entendue, dit Fabrier. Nastasja chante toujours la même chose.

- C'est la première fois que je l'entends, ~~dit~~ ^{gémit} Camille. Êtes-vous un habitué de la maison ?

- La maison de Nastasja, ~~dit~~ ^{dit} Georges, ~~est~~ ^{dans un babillement} le quartier général d'une bande de Loufoques.

- De ~~quels~~ ^{Loufoques?} La voix de Camille mettait ses dernières forces à protester.

- Oui, des gens excentriques, des bohèmes, pas du tout de votre bord, ma chère ...

- Et vous ? ... Camille ouvrait un oeil déçu sur le menton de Georges, où quelque poil se détachait à contre-jour.

- Moi aussi, je suis un bohème et un ~~sex~~ ^{sex} ... ~~pas grand chose.~~ *il bise longuement ses cheveux.*

Le concert de Nastasja languissait. Comme à l'ordinaire, la princesse s'était mise à évoquer des souvenirs de jeunesse. Elle parlait, tout en laissant errer ses doigts ^{les cordes de la} sur le ~~clavier~~ ^{clavier}. La main distraite pinçait, grattait, glissait, arrachant, ~~comme à regret~~ ^{il s'arrêta} ~~des accords et des arpegges à une douceur perfide.~~ ^{des accords qui accompagnaient} En quelque sorte, ils complétaient la grave et nostalgique voix de la princesse Woronesk.

Toinette et Ottavio, ~~insoucients et heureux,~~ naviguaient maintenant sur la grande peau d'ours blanc, à l'écart des groupes.

81
 Neryschkine, une cigarette éteinte à la bouche, sommeillait à côté de Nastasja. ~~Pier~~ buvait: après le Fendant et le Bourgogne, il ~~passait à la suite des verres et des verres de cette miraculeuse vodka capable de transformer le monde.~~ ^{plus après sa vodka. C'était presque le seul à l'aimer} ~~grâce à elle~~ ^{grâce à elle} La demeure de Nastasja était devenue un palais merveilleux; la princesse Woronesk, une tendre et mélodieuse jeune fille. Les anges mêmes n'avaient des voix plus sublimes, ni leurs orgues célestes, d'accords plus exquis! Le ciel, (c'était bien le ciel, ce lieu musical et brumeux qui s'étendait autour de lui) s'harmonisait très bien à cette sorte d'enfer intérieur qui lui brûlait les entrailles (~~assez confortablement sacrébleu!~~)

Madame Forest et miss Clifford ^{étaient} assises sur le même divan que Nastasja. Peu à peu, cependant, elles ~~élargissaient~~ ^{avaient élargi} l'espace qui les séparait de la princesse et finissaient par s'appuyer l'une sur l'autre contre les coussins du fond.

Avec beaucoup de discrétion
 (Olive embrassait de temps à autre la main ~~soyeuse~~ ^{de Simone. Alors} ~~néné~~ ^{semblait se recueillir un moment puis ils retombait} luttait désespérément contre le sommeil et l'ennui.

dans une sorte d'insensible fatigue. Il sommeillait
 - Toinette! disait Ottavio, avec passion, plus que jamais égaré avec la poétesse dans les poils de l'ours blanc. Vous venez un moment chez moi ?

- Nous verrons; si vous êtes très, très gentil, peut-être.

Nastasja chantait de nouveau. Les yeux de Camille s'emplirent de larmes.

- Je ne ~~peux~~ pas, gémissait-elle sur la cravate de Georges, je ne ~~peux~~ pas entendre cette chanson sans pleurer. Georges sortit son mouchoir, essuya les larmes de Camille.

- Hubert la chantait tout le temps, sanglota la jeune femme.

- Voyons, voyons, gronda Fabrier paternellement, calmez-vous, je vous en supplie. Il remplit le verre de Camille:

- Buvez!

Elle but, désireuse de s'abîmer définitivement dans l'oubli.

Les bougies presque consumées et les roses fanées d'un pichet voisin exhalèrent une odeur mortuaire.

- Je voudrais n'être plus, dit Camille. ~~A ce propos, les yeux de Georges se mirent à luire. Il parla presque dans les cheveux de Mme Marthin;~~

Il parlait presque dans les cheveux de M^{me} Marthin;
 - Nous le pourrions, rien n'est plus facile. ~~(et écoutait sa propre voix,~~ avec une sorte d'étonnement ravi. Il devait être ivre, ils devaient tous être déjà ivres, mais son ivresse à lui ne venait

82

^{assurément} forcément pas du vin. ^{qu'il avait vu} Un élément subtil plutôt psychique se filtrait en lui depuis le milieu du dîner. ^{à ses rendements} Avant la soirée, il avait eu la conviction qu'il boirait énormément ^{de n'y avait rien d'autre à faire} et c'était toujours ainsi dans ces sortes de ^{fites dans à ces soirées} fêtes (et ripailles). Possible qu'il finit pas ~~coucher avec la charmante Genevoise dont Nastasja chantait les louanges.~~ A mesure que la ~~fête~~ se déployait, il sut, ~~avec une certitude qui lui faisait battre le coeur à coups inégaux,~~ que les dieux allaient lui offrir des plaisirs plus rares. ¹ Camille Martha était vraiment malheureuse, ² Camille Martha pleurait. ³ Il ne pouvait plus douter de la sincérité de ses soupirs et de ses larmes.

"Je voudrais n'être plus!" ^{avait dit Camille} Elle pensait ^{donc} à mourir! ^{Prien au monde n'aurait pu l'enlever comme cette confession une} De vieux souvenirs, très troubles, se levaient du fond vaseux de sa conscience. Ils montaient à la surface comme les corps visqueux des noyés. Ils flottaient autour de lui, mêlés ~~aux tristes~~ et l'écho des chansons russes de Nastasja.

Georges étreignait Camille, sans le moindre désir charnel.

- Vous aimeriez vraiment mourir?
- Nos funérailles, ma chère.

^{Camille ne répondit rien. Georges répéta sa question. Comme elle ne se soulevait toujours pas, elle entendit sa respiration calme. Elle dorrait, simplement.}

- Il faut partir, mon petit disait Forest à sa femme, dont le corps demeurait ^{abandonné} sur miss Clifford. Simoné exhala un soupir de lassitude. Ses seins, sous la soie ^{noire} claire du corsage, se soulevèrent doucement. Et ^{le regard} les yeux d'Olive étaient dessus.
- Je pars également, dit l'Anglaise. ^{de l'Anglaise s'en écarta avec peine}

A regret, elle écarta Simoné, lui murmura:

- J'espère vous voir bientôt, ma chérie!
- « Simoné bâilla:
- Merci de tout coeur, Nastasja, ça a été très gentil.

Neryschkine se frottait les yeux, Nastasja lui dit:

- Vous devriez accompagner miss Clifford, Wladimir.
- Je ... quoi ? A oui, bien sûr. A vos ordres, miss Clifford.

Le regard d'Olive se ^{tourna vers} ~~posa sur~~ lui avec compassion;

Malheureux Neryschkine! Souff de sommeil, chassé ^(sans pitié) du ~~seuil~~ ^{par} la ~~travée~~ nuptiale de sa princesse. Et... combien ridicule, cette pauvre Nastasja chiffonnée et lasse, guettant le réveil du jeune faune. Pouah! Elle ne viendrait plus chez ces gens. ^{elle avait}

Tous loin! Ils étaient tous loin! Nastasja pouvait enfin contempler ^{a son aise} Peter Krassin endormi sur le canapé. La mère rebelle lui

83
couvrirait à moitié ~~la~~ visage. Par la bouche entre'ouverte, la respiration s'exhalait rythmiquement. Les bras s'écartaient avec abandon, comme pour y accueillir le bien et le mal, le meilleur et le pire. Un enfant sans défense!

L'odeur fade du suif fondu flottait dans la pièce. La dernière bougie mourait.

Nastas'pa mit ses mains sur les épaules de Péter:

- Venez sur l'ottomane, mon chéri.

Péter murmura quelque chose d'incompréhensible.

- Vous serez mieux, Péter. Elle l'aida à se relever, le porta presque sur le divan. Il n'avait pas ouvert les yeux. En ce moment, une sorte de gémissement se laissa entendre à l'extrémité de la pièce. Nastas'pa tressaillit. Camille Marthy chastement enlacée à Georges murmurait:

- A quatre mains!

- Nos funérailles, balbutia Georges. Ils restèrent parfaitement immobiles. ~~Le silence se rétablit.~~ *profondément endormis*

Nastas'pa souffla la bougie qui grésillait, exhalant des émanations suffocantes. Elle alluma la lampe de chevet, une clarté douce et bleuâtre s'étendit sur la face ~~beate~~ de Péter. La robe de Nastas'pa froufroutant, son collier cliqueta un instant. Elle serra la *balalaïka* guitare, Un accord dissonant résonna dans la chambre. Péter entr'ouvrit ses lourdes paupières. Nastas'pa put à peine entrevoir la lueur mourante de ses yeux verts.

Pour mieux la voir, elle se mit à
- Péter, je vais chanter pour toi! Elle se mit à fredonner une ~~généreuse~~ *généreuse* berceuse russe. *Elle fredonnait une berceuse russe*

la tête sur moi de elle de Péter, un homme.

A genoux, à côté du lit, elle disait, dans sa langue natale;

- Mon Dieu, j'entre dans mon lit, où je vais m'endormir en Toi. *de*
Je te recommande l'âme de mon père, le prince ~~Nicolas~~ *Nicolas* Nicolainovich Woronesk et celle de ma mère Tatiana Danilova ~~Poussier~~. Veille aussi sur mon pauvre frère Kolia, ainsi que sur mes soeurs Sonia et Jewodokia. *et*

Elle se pencha *encore* sur Krassin, sa bouche tout près de sa joue:

- Sur mon Péterowschka, mon Péterowschka, Péterowschka ...

Nastas'pa *baisa à plusieurs reprises* embrassa la main inerte, abandonnée sur les coussins. Puis elle se leva, dégraffa son collier, enleva toutes ses bagues, défit

De nouvelles pensées

84
ses longs cheveux. Penchée sur Krassin, elle le contemplait en extase, et la soie de sa chevelure chatouilla la joue du jeune homme.

^{ils} Peter ~~se~~ ^{re}ouvrit les yeux. Il vit une grande masse blanche à côté de lui, marée ^{crissante} ~~inondante~~ à flux et à reflux de son corps. Une de ses mains ~~est-ce~~ que quelqu'un ne l'avait pas poussée, guidée ? se reposait maintenant sur une matière tiède, glissante.

① ^{un parfum exquis entrant par ses narines, par sa bouche, et le maitrait.}
② Quelqu'un lui murmurait des mots incompréhensibles. ^{Il s'agissait} On parlait d'un certain ^{jeune} Petrowschka. Un corps chaud et palpitant se tenait

tout contre lui. Odeur et chaleur l'enveloppaient! ~~Il aurait pourtant voulu dormir~~ Une main caressa son front, ses cheveux. C'était doux! Cette main se glissa sous la nuque, revint au front, descendit lentement autour du cou, elle défit la cravate. Elle s'introduisit délicatement sous la chemise. Peter frissonna. La main monta de nouveau vers le cou, demeura immobile. Seuls les doigts flatteurs s'exerçaient sur la peau. ^{Dans un dernier et terrible effort il réussit à}

^{se soulever ses paupières.}
~~Pourquoi sa mère voulait-elle à tout prix le déshabiller?~~

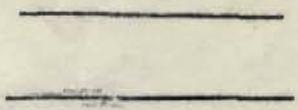
~~Elle savait pourtant qu'il fallait le laisser dormir, tout habillé sur son lit. Elle lui enlevait les souliers, les chaussettes. Elle le retournait... Il était maintenant dans la fraîcheur des draps, il allait enfin pouvoir dormir.~~

~~Quelqu'un se glissa dans son lit. Un corps nu se collait au sien. Péniblement, avec un dernier et grand effort, Krassin réussit à soulever ses paupières. On avait éteint l'électricité.~~

Alors de ses mains ^{enormes} ~~engourdis~~, il chercha à savoir. C'était une femme. Pourquoi s'était-il ^{assis} ~~fourré~~ au lit avec une femme ? Cela lui rappelait des gestes antiques. Par où fallait-il ^{commencer} ~~(commencer~~ ? Enfin, il trouva. C'était un mécanisme très simple.

se souvient

Pierswotka



V1

Mme. Cerutti était venue frapper à la porte de Soledad. Cette fois elle ne lui apportait pas une vieille Tribune avec des annonces. Elle n'avait plus son tablier ni ses brosses mais un chapeau et des gants. Elle arrivait tout endimanchée apportant à l'Espagnole une tarte aux pruneaux faite de ses propres mains.

- J'espère que vous aimerez ça, Mme Pérez.

Soledad lui assura qu'elle en raffolait. Et c'était exact. Elle préférait les tartes aux fruits à n'importe qu'elle autre espèce de pâtisseries.

Mme Cerutti s'inquiéta tout de suite de savoir si Mme Pérez avait trouvé du travail. Soledad lui répondit que non, qu'elle avait entrepris maintes démarches sans succès. ~~fourtant~~ Elle continuait de lire minutieusement tous

sous les jours la tribune de Genève. Une seule fois elle avait ^{enfin} cru trouver ce qui lui fallait. Un monsieur seul demandait une gouvernante, Soledad s'y était présentée. Elle avait été très bien reçue par un homme encore jeune, en lunettes, soigné, ^{ix} méticuleux, genre professeur de Lycée ou directeur d'école secondaire. Il l'avait faite entrer dans un salon encombrés de meubles, de tentures, de tapis d'Orient, de peintures, de porcelaines, de bibelots... La mine d'un prêtre devant les autels de sa religion, il lui avait, d'un large geste, montré ces trésors disant qu'il faudrait les traiter comme la prunelle de ses yeux, les épousseter, ^{les} brosser, ^{la} secouer et astiquer ~~tout cela~~ minutieusement sans rien abîmer. Il s'avoua un fanatique de la propreté, un maniaque de l'ordre.

Soledad avait eu en l'écoutant la sensation d'avoir pénétré dans un laboratoire de chimie plein de poudres et de liquides inflammables dont le moindre contact maladroit allait produire d'irréparables catastrophes.

Le vieux garçon - c'est lui même qui se donnait cette épithète - avait ajouté qu'il faudrait aussi aller au marché, préparer le petit et le grand déjeuner - il ne dinait jamais - Son estomac, était très délicat, il ne pouvait digérer que des mets préparés spécialement...

Il l'appelait mademoiselle. Mademoiselle par ci, mademoisella par là. Mademoiselle ne coucherait pas ~~dans~~ la maison, ~~Chez un homme seul~~ cela n'aurait pas été convenable. - Il conviendrait ~~aussi~~ que mademoiselle arrivât à six heures du matin, qu'elle lui chauffât tout de suite de l'eau pour la toilette, qu'elle allumât la cuisinière - le pain était par trop mauvais rôti sur le gaz - qu'elle bouillît le lait, enfusât le thé... Il avait l'habitude de déjeuner à sept heures exactes.

Soledad l'écoutait la tête penchée, le regard vague, les mains nerveusement serrés l'une contre l'autre. Elle craignait de ne pas avoir la force de soulever ces lourds tapis, ni le courage de se lever à cinq heures du matin - il le fallait si elle voulait arriver au travail à six heures -

Le vieux garçon avait ajouté en se levant:

- Vous m'êtes extrêmement sympathique mais je crains que vous ne puissiez pas tenir mon ménage. Il est, ~~je le reconnais~~, trop fatiguant. Et vous ma petite mademoiselle, vous avez l'air si frêle, si distingué...

Ces mots étaient restés dans la tête de Soledad, ils la ~~tourment~~aient de leur douloureuse résonance. Si frêle, si distinguée! Cela voulait dire sans doute: vous n'êtes bonne à rien dans un ménage, vous feriez mieux de chercher autre chose. Oui, autre chose entendu, mais quoi?

Soledad était partie très découragée, Pendant trois ou quatre jours elle n'avait pas même eu la force de consulter La Tribune de Genève. (Page 87)

Maintenant, et tandis qu'elle parlait, Soledad observait la bizarre expression du visage de Mme Cerutti. Elle écoutait attentivement avec un intérêt indéniable mais au lieu de compatir à ces échecs elle semblait s'y complaire. Plus le récit devenait accablant plus l'expression de Mme Cerutti paraissait satisfaite. Quand Soledad se tut, la femme de charge s'empressa de dire:

- Alors vous n'avez rien trouvé ? - Elle était au comble du bonheur - Vous désirez toujours trouver quelque chose ?

- Bien sûr !

- Parfait, fit Mme Cerutti avec un fier mouvement de tête, moi je vous ai trouvé quelque chose.

Mon Dieu, était-ce possible ? Du travail ?

- Vrai de vrai, fit Mme Cerutti. Chez un marchand des quatre saisons, importateur de fruits et de légumes d'Espagne et d'Italie. il a besoin de quelqu'un qui lui fasse la correspondance en espagnol.

Mme Cerutti refusa de s'asseoir dans le fauteuil que Soledad lui offrait.

- Non, merci, Nous n'avons pas de temps à perdre. Allons y tout de suite.

~~Mais Mme Pérez ne montrait aucun empressement, elle ne semblait même pas contente.~~

~~- C'est un homme sérieux, expliqua la femme de charge interprétant cette réserve comme de la méfiance de la part de l'Espagnole.~~

- Mais, dit Soledad, comment se fait-il que jusqu'à ce jour le ^{fruitier} marchand de légumes en question se soit passé d'un correspondant de langue espagnole et maintenant que l'Espagne est en guerre, qu'elle n'exporte plus rien votre ami s'aperçoive tout à coup qu'il lui faut un employé pour correspondre avec ^{le pays ?} l'Espagne ?

- Ne vous occupez pas de cela, dit Mme Cerutti sans se troubler, il veut vous employer, c'est le principal.

Soledad n'était pas très convaincue. Ce serait encore une course pour rien. mais comment le faire comprendre à sa nouvelle protectrice ?

- Vous ne voulez pas prendre une tasse de café avec moi avant d'y aller?

Mme Cerutti perdait patience :

- Non, non, un autre jour. Maintenant, allons, On ne sait jamais avec ces hommes, il pourrait changer d'avis.

Certes, réfléchissait Soledad, Dieu sait sous quelles suggestions et pressions charitables de cette brave femme, le ^{fruitier} ~~XXXX~~ nous recevoir. ~~XXXXXXXXXX~~ consent à ~~XXXXXXXXXX~~

- Bien, dit elle, docilement, je mets mon chapeau et nous partons.

Pour ne pas blesser la brave femme Soledad se recoiffa en hâte, se poudra, et, bien qu'elle desestât porter chapeau, croyant que Mme Cerutti serait froissée si elle l'accompagnait nue tête, elle ^{en} mit un qui avait appartenu à Geneviève Riverin.

Tandis qu'elle se préparait Soledad pensait ~~embarrassément~~ ^{l'empêcher} à ce fruitier de la Servette ami de Mme Cerutti. ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ Elle ~~ne pouvait pas~~ ^{parvenait} malgré son désir ~~enlever le~~ ^{se souvenir alors de} mauvaise impression ~~qu'elle~~ ^{ce serait assurément} causée par son entrevue avec le pseudo professeur, et maintenant elle craignait une répétition de ~~ces atroces minutes.~~ ^{la même}

- Nous pourrions faire le chemin à pied, proposa ~~Mme~~ ^{+ elle} Pérez à Mme Cerutti.

- C'est très loin, observa celle-ci, il nous faudra ^{marcher} plus d'une demie heure

~~XXXXXXXXXXXX~~

- Craignez-vous la marche ?

- Qui, moi? Seigneur! Je ne suis jamais venue en tramway.

Soledad rit :

- C'est parfait. Moi je ne prends jamais ~~des~~ tramways non plus. J'aime la marche. Il fait si beau. Cela nous fera une promenade exquise.

C'est étrange, se disait Mme Cerutti, on dirait que ~~Mme~~ Pérez n'a la moindre envie de trouver du travail. ^{De toute évidence} Elle ~~cherche~~ ^{cherchait} des pretextes pour retarder notre entrevue avec le fruitier.

mais Mme Cerutti ne demeurait pas moins décidée à y aller. L'Espagnole était sa chose aujourd'hui, elle ne lui permettrait pas d'échapper à sa

malheureuse protection. Elle l'aiderait malgré elle s'il le fallait. Car cette pauvre ~~Espagnole~~ ^{l'Espagnole} appartenait ~~à ce fier et faible milieu social dont elle se savait à jamais exclue.~~ ^{à un autre milieu social, dont elle se savait à jamais exclue.} ~~qui abandonne les siens aussitôt que ceux-ci s'écartent d'un demi-pouce de la ligne qu'ils ont tracée.~~ ^(par leurs conventions) Mme Cerutti acceptait leur lâcheté comme venant de soi sans songer à tirer le moindre orgueil de sa propre vaillance. ~~Elle connaissait l'orgueil, la suffisance et l'impuissance de ces classes puissantes dont Soledad n'avait rien à attendre.~~ ^{Mme Cerutti} C'est pour cela que dans un mélange de ~~fierté~~ ^{fierté} et de sympathie ~~elle voulait l'aider même en luttant contre ses propres faiblesses.~~ ^{elle voulait l'aider même en luttant contre ses propres faiblesses.} Mme Cerutti acceptait cette lâcheté comme venant de soi sans songer à tirer la moindre fierté de sa propre vaillance.

Espagnole appartenait à un autre milieu social qu'elle et Mme Cerutti se faisait un devoir de démontrer que malgré le mépris que ce milieu pratiquait contre ~~le sien~~ ^{le sien} elle n'était pas rancunière. Mme Cerutti n'ignorait pas les faiblesses et l'orgueil de ce milieu qui aurait dû aider Mme Pérez mais qui ne le faisait pas. Marta Cerutti avait une fois pour toutes accepté leur suffisance et leur lâcheté comme venant de soi, ~~XXXXXX~~ sans songer à tirer la moindre fierté de sa propre vaillance et de celle des gens qui comme elle vivaient dans la plus stricte modestie trouvaient encore le moyen de s'entraider. Cette confiance, ces hésitations de Mme Pérez Mme Cerutti les interprétait comme découlant de la nature même de ces classes sociales vouées à la paresse et à la vanité.

Chemin faisant Soledad demanda à Mme Cerutti ^{comment était le fruitier} quelques renseignements sur son futur patron.

- Andrea Savone? Un brave type, pour sur. Un peu braillard et fanfaron.

Il est italien vous savez, ajouta ~~Mme~~ ^{elle} Cerutti avec une certaine condescendance.

- J'aime ce nom, dit Soledad, songeant à Rosso avec un peu de mélancolie.

C'est le nom d'un ~~un~~ ^{un} artiste ou de révolutionnaire. Elle répéta:

- Andrea Savone... On ne peut pas s'empêcher de lui attribuer une vie héroïque ^{hautement passionnante}.

Mme Cerutti était revenue frapper à la porte de Soledad. Cette fois elle ne lui apportait pas une vieille tribune avec des annonces. Elle n'avait plus de tablier ni de broches mais un chapeau et des gants. Elle arrivait tout endimanchée apportant à l'Espagnole une tarte aux pruneaux faite de ses propres mains.

- J'espère que vous aimerez ça, Mme Pérez.

Soledad lui assura qu'elle en raffolait. Et c'était exact. Elle préférait les tartes aux fruits à n'importe quelle ^{autre} espèce de pâtisseries.

~~Mme~~ Cerutti s'inquiéta tout de suite pour savoir si ~~Soledad~~ ^{Mme Pérez} avait trouvé du travail. Soledad lui répondit que non, qu'elle avait ^{entrepris} ~~essaye~~ maintes ~~choses~~ ^{démarches sans succès.} ~~Mme Cerutti~~ ^{Pour tout} écoutait attentivement

~~l'énumération de tous ces échecs~~, et, chose bizarre, au lieu de ~~se~~ ^{s'} compatir/elle semblait ~~se~~ ^{s'} complaire.

~~Soledad~~ continuait à expliquer ^{qu'elle lisait tous les jours} ~~comment elle avait travaillé~~ minutieusement les annonces de La Tribune de Genève. Une fois elle avait trouver ce que lui fallait ~~un~~ ^{un} monsieur seul demandait une gouvernante. Soledad s'y était présentée.

Se meprenant sur le mot passion Mme Cerutti fit:

- Oh, comme passionné, il l'est assez, pour sur. Et elle avait un air si fier que Soledad crut deviner que Savone était ou avait été le bon ami de Mme Cerutti.

Mais Mme Cerutti n'avait eu qu'un seul et grand amour dans sa vie et ce l'objet de ~~sa~~ passion n'était certes pas, Andrea Savone/mais Mario Biasca, le père de ~~sa~~ ^{fille} ~~deux~~ ~~en-~~ ~~ferme~~ ~~à~~ ~~Sausanne~~ ~~maintenant~~ ~~ferme~~. Andrea Savone n'était qu'une vieille connaissance de quartier.

Songeant qu'à ce moment il serait déjà très occupé avec ses clients dans sa populaire boutique de la Servette ^{Casser l'entrevue pour ~~la~~ ~~visite~~ et en attendant} Mme Cerutti décida de ~~reconter~~ ~~son~~ ^{propres} histoire à sa nouvelle amie.

^{Lea} Marte Cerutti et Mario Biasca étaient nés au ^{Paradiso} ~~Paradiso~~ près de Lugano dans le canton du Tessin et, dès l'enfance ils s'étaient épris l'un de l'autre. Mario était fils et petit-fils de boulanger, et boulanger lui même. Il avait une très belle voix de ténor et aurait voulu devenir chanteur d'opéra. Or, ~~le~~ ^{même} père Biasca ne voulait pas en entendre parler, ^{il allait jusqu'à} ~~plus encore,~~ ~~il~~ ~~defendait~~ ~~à~~ ~~son~~ ~~fils~~ de chanter dans la boulangerie. C'était les dimanches ^{au} ^{Lea} près de ~~Marta~~ en admiration que le jeune homme s'exerçait ^{assis} sur les ^{galits} ~~plages~~ ~~de~~ ~~Chiasso~~ ~~et~~ ~~de~~ ~~Morcote~~, ~~mais~~ ~~les~~ ~~vertes~~ ~~pentés~~ ~~du~~ ~~Monte~~ ~~San~~ ~~Salvato-~~ ~~re~~ ~~la~~ ~~main~~ ~~dans~~ ~~la~~ ~~main~~ ~~de~~ ~~sa~~ ~~bien~~ ~~aimée~~.

Marte croyait aveuglement ^{au talent de Mario} en lui - ~~la~~ ~~seule~~ ~~du~~ ~~reste~~ ~~à~~ ~~vraiment~~ ~~y~~ ~~croire~~. Elle espérait ~~comme~~ ~~son~~ ~~beau~~ ~~aimé~~ ~~lui~~ ~~même~~, qu'un jour l'artista monterait sur les ^{planches, fascinerait les foules} ~~plus~~ ~~importantes~~ ~~scènes~~ ~~du~~ ~~monde~~, comme un Caruso, comme un Chaliapine pour recevoir les applaudissements de la foule. Elle travaillait comme ~~aide~~ ~~sommelière~~ dans un petit café de Lugano où elle se faisait quelques pourboires. Tous ~~ses~~ pourboires passaient en leçons de chant. Car Mario ~~avait~~ ~~en~~ ~~cache~~ ~~te~~ ~~de~~ ~~son~~ ~~père~~ ~~il~~ ~~avait~~ ~~voulu~~ ~~apprendre~~ ~~le~~ ~~bel~~ ~~canto~~ ~~avec~~ ~~de~~ ~~professore~~. ^{Il avait (Silvio Silvano assez dont la renommée)} ~~de~~ ~~renommée~~ ~~dans~~ ~~le~~ ~~pays~~ ~~qui~~ ~~repondait~~ ~~au~~ ~~nom~~ ~~de~~ ~~SILVANO~~ ~~Silvano~~ ~~Silvano~~ ^{mais} ~~un~~ ~~mois~~ ~~entier~~ ~~de~~ ~~pourboires~~ ~~honnêtement~~ ~~et~~ ~~scrupuleusement~~ ~~mises~~ ~~de~~ ~~côté~~, ne suffisaient ^{qu'à régler (du célèbre Silvio Silvano le célèbre me)} ~~pas~~ ~~à~~ ~~payer~~ ~~une~~ ~~leçon~~ ~~del~~ ~~professore~~. Heureusement celui ~~il~~ ~~avait~~ ~~un~~ ~~vrai~~ ~~coeur~~ ~~d'artiste~~, il acceptait d'être payé quand ~~on~~ ~~pouvait~~ ~~en~~ ~~croire~~ ~~et~~ ~~le~~ ~~quel~~ ~~par~~ ~~la~~ ~~suite~~ ~~s'avera~~ ~~un~~ ~~imposteur~~ ^{les jurements prouvent}

homme malheureux
ce qu'ils pouvaient lui donner. Il était lui même un artiste ~~XXXXXXXXXX~~

avait
~~voir rêvé et songé à l'adversité acruant x m e x e r u t i * x malchanceux~~ ayant
par une grave ~~maladie~~ *maladie* brusquement ~~arrêté sa carrière~~
par son malheur échoué dans ce beau mais minuscule pays séparé de la Suisse
~~de chanteur~~ *sa* par des chaînes de farouches montagnes et de l'Italie par les conventions
politiques.

Mario faisait des progrès mais la situation ne changeait guère
Les années passaient. Le père Biasca ne s'amadouait pas, ~~XXXXXXXXXXXX~~
Il nourrissait et habillait splendidement son fils puis un lui don-
~~XXXXXXXXXX~~ *Mario* continuait à faire des pains, Marta à travailler - comme
naît que peu d'argent, mais - dont les yeux Biasca ne voulaient entendre
~~souffrir~~ maintenant - *comme* dans une pâtisserie de ~~Morcote~~ *Morcote*. Leur amour n'avait
parler à cause de son métier qu'ils considéraient ~~pas changé~~ *depuis* leur patiente et leur résistance s'usait. Finalement
l'annon des deux jeunes gens n'avait ~~ils décidèrent de s'enfuir~~ *à* tous les deux à Genève. ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~
ensemble

~~XXXXXXXXXXXX~~ où Marta espérait trouver une bonne place qui leur
permettrait de vivre tous les deux. Mario, lui se ferait entendre dans quel-
ques maisons bourgeoises. - des connaissances venues de là-bas avaient chanté
monts et merveilles de cette ville grande et vivante, un vrai petit Paris
où les gens de la bonne société aimaient l'art et protégeaient les artis-
tes - Lorsqu'on aurait entendu sa belle voix *de Mario* (des protecteurs se présente-
raient qui lui payeraient des études au conservatoire qui lui trouveraient

des deux amoureux
des contrats. ~~ils~~ *ils* passèrent quelques mois à se priver de tout même des leçons
même des promenades artistico-sentimentales dans les forêts du monte San
de chant du maestro Silvano. Le voyage de Lugano à Genève est très cher et il leur
Salvatore, sur les plages de ~~et de~~ *et de* Morcote. Les voyage de Lugano
fallait quelque argent pour passer les premiers temps avant d'avoir trouvé
à Genève *très cher* ~~coutait~~ et il leur fallait quelque argent pour passer
une place pour Marta. *en* ~~les premiers temps~~ *entre*
pendant qu'ils cherchaient une place pour Marta.

au commencement de leur séjour à Genève Marta et Mario
~~ils~~ avaient eu beaucoup de chance. Presque aussitôt arrivés à Genève
~~ils~~ *avait* Marta trouva une bonne place. ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ dans le
salon de thé d'une *grande du quartier du Mont Blanc* ~~pâtisserie~~ où elle n'était pas très bien payée mais se
~~fit~~ *avait* tout de suite beaucoup de pourboires. La clientèle composée de
vieilles dames, de vieux messieurs gourmands et maniaques désirant se faire
reserver une table, craignant un courant d'air, préférant une certaine
sorte de gâteaux, aimant le thé trop fort ou trop léger... ~~adobta~~ *avait* tout de
suite ~~Marta~~ *la jeune* Elle était *jeune* ~~XXXXXXXXXXXX~~ gracieuse ~~et~~ *et* patiente. ~~leste~~ *leste*...

Marta et Mario Biasca avaient loué une petite chambre à vingt-cinq francs

Bis

touristique

des touristes ou elle n'était pas très bien payée mais se faisait beaucoup de pourboires. La clientèle composée de vieilles dames et vieux messieurs ^{gourmands} et ^{capricieux} maniaques désirant se faire réserver une certaine table, craignant un courant d'air, préférant une certaine sorte de gâteaux, aimant le thé trop fort ou trop léger, avaient adopté tout de suite la jeune Tessinoise. Elle était diligente, patiente, gracieuse...

oh heures longues payaient à raison

Marta et Mario avaient loué une petite chambre ^{avec gaz et électricité} à vent-cinq francs par mois à la "ervette" - ^{elle} était demeuré fidèle à ce quartier - ^{ils} se faisaient à manger sur un rechaud à alcool.

Pendant quelques mois, malgré la malédiction du père Biasca qu'un facteur indifférent leur avait innocemment mis dans les mains, ils y vecurent parfaitement heureux, légers et confiants ^{tels} comme deux tourteraux ne pensant qu'au chant et à l'amour ^{et à la musique}.

celle forme de lettre recommandée

Mario avait ^{brusquement} cessé d'être le petit boulanger du Paradiso pour devenir soudainement un artiste. Il s'était laissé pousser les cheveux, il avait abandonné sur la jetée le petit ^{chapeau} gousseur noisette, promenant sa belle tête nue et bouclée légèrement penchée en arrière comme les gens qui se désintéressent des choses de ce monde pour ^{rencontrer les rêves} scruter dans le ^{au-delà} au-delà.

^{visions célestes de l'art} les rêves merveilleux de l'art. Il avait mis de côté les belles cravattes cadeau de ^{maman} la mère Biasca et adopté la chemise ouverte au col deboutonné. ^{et les écharpes aux couleurs vives}

^{qu'il pensait de faire à Marta} Il s'était lié avec une bande de bohèmes: artistes peintres, journalistes, chanteur et diseurs de café concert, ^{lesquels} ~~ils~~ l'avaient adopté tout de suite, dans leurs ^{salons} cercles.

^{ils} l'écoutaient volontiers, l'applaudissant avec enthousiasme, lui disant avec des cris éperdus accompagnés de chaleureuses étreintes de main et fortes tapes sur ~~les~~ ^{ses} dos qu'il était le premier chanteur de l'actualité qu'il ^(jusqu'à nos jours) gratterait toutes les célébrités connues ~~aux~~ ^{en}.

^{de} demandait, qu'à ^{les} ~~se~~ ^{laisser} convaincre. C'était extrêmement ^{agréable} et si facile! Rien qu'en ouvrant la bouche, ^{rien} qu'en laissant échapper ce jet formidable de voix, ^{il} ~~les~~ ^{gus} en fermant les yeux, rejettant la ^{reveillait leur enthousiasme} tête en arrière ~~il~~ recoltait déjà des succès rétantissants.

lequel on le sert plus tard 91 -
de grande amertume ayant fait perdre son temps - mais -
ne faisait que se moquer de Mario tout en
pouvaient.
empêchant les pauvres sus de marcher

Quelques années passèrent ainsi. Biasca père ne s'amadouait ^{point et} pas Mario
faisait quelques progrès mais n'osait ^{même pas} se faire entendre en public de peur
de provoquer ^{son} le courroux de son père. Celui-ci continuait à le nourrir et
à l'habiller splendidement mais ne lui donnait que un peu d'argent de poche
~~Marta~~ - dont les vieux Biasca ne voulaient entendre parler à cause de son
métier qu'ils ^{croyaient} considéraient hautement deshonorant - était toujours dans
ce même café de Lugano, ^{si j'avais voulu} elle aurait pu ~~vixixixix~~ épouser le fils du patron,
devenir maîtresse, ~~vixixixix~~ s'épaissir et vieillir entre les mêmes quatre
murs ayant devant ses yeux indifférents un de plus beaux paysages du monde.
~~son~~ ^{son} amour de ~~Marta~~ ^{pour Mario} et ~~de Mario~~ ^{pour elle} n'avait ni ~~diminué~~ ^{allé de} ni pali mais
leur patience et leur résistance s'usait. Ne trouvant pas d'issue à leur
situation ils décidèrent un jour de s'enfuir à Genève. ^{on} ~~Marta~~ ^{Papa} espérait trou-
ver une bonne place ^{et} ~~là-bas~~ ^à Mario, ~~lui se faisait~~ entendre dans quelques maisons
^{de la haute} ~~bourgeoises~~ - Des connaissances venues de ce canton avaient chanté mont et
merveilles de ^{Genève} ~~cette~~ ville grande et cultivée, un vrai petit Paris où les gens
vivaient librement, avaient le culte des arts et des lettres, ~~aimaient~~ ^{aimaient}
aider les artistes. Lorsqu'ils auraient entendu la belle voix de Mario
des mécènes ^{se} présenteraient qui lui payeraient des études, au Conservatoire
qui lui trouveraient un empresario.

^{Mario et les} Les deux amoureux passèrent quelques mois à se priver ^{des deux billets} de tout pour éco-
nomiser l'argent du voyage - il était cher ^{une petite fortune que le prix des deux billets et double} (de Lugano à Genève et dans ce
~~dans ce cas~~ -
cas doublement cher puisque ils étaient deux à voyager. - En plus il leur
fallait passer ^{se loger et se nourrir pendant} (les premiers temps ^{là-bas} à Genève avant que ^{elle} Marta eut trouvé du
travail. - ^{ils} Marta et Mario ne s'accordèrent plus la moindre sortie. Finies
les flâneries dominicales aux plages de Mélide et de Morcote, finies les
romantiques promenades dans les sous-bois du Monte Sant Salvatore!

ils partirent enfin ^{pour Genève}.

D'abord tout sembla leur sourire. ^{elle} Marta n'avait pas été longue à se trouver
une place dans un salon de thé du quartier touristique, près de la gare.

~~ça aurait été par trop bête de se tracasser à étudier, de, de se faire du mauvais sang~~. Quelques familles de la bourgeoisie genevoise l'avaient invité à aller dans leurs salons où accompagné au piano par la maîtresse de maison ou par une de ses amies il chantait devant une assistance distinguée ~~bien~~ que exigeante et difficile. Quelques discrets applaudissements s'élevaient à la fin du concert et généralement, soit le propre anphytrion, soit un ^{invités} des assistants, critique de musique ou musicien lui même, lui conseillaient de continuer à travailler non seulement la voix mais le solfège, ses bases musicales, disaient-ils, étant insuffisantes.

Maria se lassa vite de ce public. Il alla de moins en moins dans ces maisons où ^{intelligents et affectés} régnait une atmosphère rigide et froide, où les gens se montraient ^{à maints endroits} ~~lentement~~ avec des gestes étudiés, parlaient bas avec ^{et s'embourbaient une phrase} affectation glaciale. ^{Cherchait leur mots et s'en servait et surtout se montrait à d'élire pour l'excellence} Mario se plongeait de plus en plus ^{plaisant} en ce monde bohème qui l'accueillait avec enthousiasme, qui tout en proclamant hautement son génie accablait d'épithètes dénigrantes la bourgeoisie genevoise la disant ignorante, mesquine, hypocrite, constipée. Mario écoutait volontiers ces clameurs qui flattaient sa vanité, qui stimulaient sa paresse. Il s'y laissait aller négligeant ses études, les considérait inutiles et ennuyeuses, Comme il était naturellement tendre et beau garçon il faisait des conquêtes parmi les quelques femmes qui fréquentaient ce monde bizarre. Les premières scènes de jalousie éclatèrent entre ^{elle} Marta Cerutti et ^{lui} Mario Biasca. Car celle-là ^{Marta s'en} avait remarqué que son amant commençait à avoir honte d'elle. Les jours de congé ^{approché} Marta ^{serait} ayant enlevés son tablier et son bonnet blancs, ^{mettait des} ayant mis gants et chapeau ^{un} se priait ^{et} (de l'amener avec lui dans ces endroits si droles où se réunissait la bohème. Mario répondait par des vagues excuses ^{accompagnés} et de regards ^{regards} et des sourires contraits. Il acceptait ^{volontiers} d'aller se promener avec elle la conduisant au café ou au ~~cinéma~~ spectacle mais jamais dans les lieux où ^{tenait sa bande} la bande se réunissait. ^{l'accuse} Marta s'était alors mise à le suspecter d'avoir une autre maîtresse. Il lui jurait que non, ^{qu'elle} qu'elle continuait d'être son seul amour mais ^{qu'il} qu'il fallait, pour sa carrière, ^{lui} lui qu'elle se

sacrificât, qu'elle renoncât à fréquenter ce monde bizarre qui était devenu le sien :

- Voyons, petite ^{Lea} Marta, disait Mario, calin, tu es tout, tu seras toujours tout pour moi, mais tant que je ne me serai pas imposé au public, tant que je n'aurai pas acquise la renommée à laquelle j'aspire il faut nous ~~XXXXXXXX~~ résigner à vivre ainsi. Je ne peux pas te présenter ni comme fiancée ni comme épouse.

- Présente-moi comme maîtresse, ^{s'écriait Lea} disait Marta,

- Es-tu folle? Veus-tu me faire un tort irréparable parmi ^{protecteurs du} mes amis ^{avant monde}

- Alors marion-nous, et tu n'aures plus besoin de ma ~~coche~~

② - Mais pourquoi? Pourquoi? pleurait Marta désespérée.

① - ~~répondre~~ ^{s'écriait Mario}, mes amis se moqueraient de nous.

③ Alors il se mettait à genoux devant elle, il lui assuyait les larmes

avec son propre mouchoir, il l'embrassait avec passion. ^(Elle en avait) Ainsi elle continuait

^{cu,} ~~donc~~ ^{est} ~~tr,~~ ^{tr,} ~~uniquement~~ ^{tr,} ~~que j'aime~~, ~~de~~ ~~un~~ ~~peu~~ ~~de~~ ~~probante.~~

^{elle} ^{croquissant} à travailler, à payer toutes les dépenses et à vivre cachée comme une coupable. ^{Madeleine} ^{criait} Mais elle avait toujours la même foi en lui, elle espérait qu'à force

de sacrifices elle arriverait à le faire monter jusqu'au sommet de cette gloire si ^{raide} dure, si elusive, si fuyante. ^{de} ^à ^{l'instinct}

Entretant ^{Lea} Marta était devenue en ceinte. ^{En l'apprenant} (ils ^{avaient} pleuré ensemble

~~leur~~ ~~de~~ ~~voine~~. Pour ne pas perdre sa place à la crémérie elle se serrait la taille de manière à cacher son ~~état~~ état, faisait des efforts désespérés pour se rétenir de vomir, pour dissimuler ses sueurs froides, ses angoisses, pour continuer à courrir d'une table à l'autre, de l'office au salon, les lourds plateaux chargés de ~~tasses~~, ^{de} ~~théières~~ au bout des bras.

^{ou à dix} A neuf heures du soir quand elle rentrait ^{à la servette} (c'était pour se coucher) toute

habillée ~~sur le lit~~, la tête dans les mains, gemissant, sanglottant...

Leur vie en commun ^{rien change} n'avait plus rien de bien gaie. Insensiblement Mario, s'écartait de ^{Lea} Marta. Il ne rentrait plus pour diner sous prétexte que'elle ~~ren~~ vivait trop fatiguée du la cremerie pour préparer quoi que ce fût. Il se contentait d'un sandwich et d'un demi de bière dégustés dans un bistrot ~~de~~ des Pâquis où se réunissaient ^{son amelle} ceux de son groupe.

Finalement ^{Finalement Lea} Marta ne put plus cacher son état, elle en fit part à ses

^{Jusqu'à ce que}

patrons s'attendant aux pires catastrophes. Elle y allait cependant bien décidée à défendre leur pais, et la corrière artistique de Mario.

A sa grande surprise ~~et ravissement~~ elle n'eut pas besoin de ^{ce} discours si minutieusement ^{préparé} étudié, les patrons ne lui firent le moindre reproche, ils la gardaient avec le même ^{salaire} paye. ~~seulement~~ elle ne ^{servirait plus le thé au salon} pourrait continuer à servir ~~au salon de thé~~ elle prendrait du service à la cuisine où elle pourrait même ^{elle pourrait se rendre utile: elle,} assise (essuyer la vesselle, couper des tranches de pain, de cake et de citron, préparer les plateaux. Mais les pourboires s'envolaient. Avec sa seule paye ^{parvenait à faire face aux frais du ménage.} Marta ne gagnait que pour se nourrir à peine elle même. Heureusement les patrons, ^{que Dieu les bénisse} dont la bonté était encore après vingt anys de le coeur de Marta Cerutti, faisaient souper ^{Lea} Marta avant son départ. Ils lui offraient un immense bol à chokolat, des tartines beurrées, et des gateaux - Tous ceux qui risquaient de se gâter le lendemain, étaient distribués entre les filles de salle - En outre ils lui emplissaient un grand profond cornet avec des brioches et des petits pains un peu racis mais très apétissants ^{encore} que Mario affamé devorait le lendemain.

Les deux amants ne se rencontraient que pour le repas de midi, ~~car~~ Mario, avait pris l'habitude de rentrer au petit matin en se lever entre midi et traize heures, lorsque ^{Lea} Marta l'appelait pour se mettre à table. C'était pour les deux un moment ^{que} très peinible. Ils auraient voulu l'éviter, mais ne savaient pas comment. Mario sentait ^{facilement} dans une vaguété douloureuse et dans une impuissance cruelle combien peu digne était pour lui d'accepter les ^{les nourri} sacrifices de cette ^{ou rageuse} pauvre femme qui trainait ^{marie} lourdement sa maternité sans ~~cesser~~ son travail. Quant à ^{Lea} Marta, elle souffrait de le sentir ^{morose incapable} mal à l'aise et malheureux; de se savoir elle même déformée, enlaidie, peu apétissante ^{de lui plaire comme} ils abrégèrent autant que possible ces minutes de compagnie. se sentant également soulagés de se séparer. Mario pretextait un rendez-vous avec un copain ou un collègue, ~~Marta~~ et s'il traînait un peu dans la maison s'était ^{Lea} Marta qui partait avant l'heure pour la cremierie sous pretexte que son ^{à la remue} travail était trop deficiant ^{à cause de son lumbago} qu'il fallait supleer à cette deficiance par

qu'il - 7)

un plus grand nombre d'heures.

Maintenant Mario n'avais pas à rechercher le negligé. Comme la santé de Marta ne ^{peuvait} ~~li~~ permettait plus de s'occuper régulièrement de lui, il se promenait avec ~~des chemises sales et effilochées~~ ^{effrangées}, les joues hirsutes, les cheveux longs et ~~sales~~ ^{immixtes}, les mouchoirs jaunés et maculés. Ses compains lui disaient - car rien ne peut rester caché dans une petite ville comme Genève -

~~Qu'est-ce~~ ^{qu'est-ce} la gacelle qui s'occupait si bien de ta personne?

Mario aurait préféré mourir que de dire la vérité.

- Il n'y a ~~pas de gacelle~~ ^{jamais eu de gacelle}, je vous prie de croire.

- ~~Tata~~ ^{Tata}. ~~Menteur!~~ ^{Menteur!} ~~Menteur!~~ ^(s'écriaient) Les bohèmes.

- Que n'as tu fait espèce de chenapan? ^{tu} ~~tu~~ l'as sequestrée, assassinée?

^{Les} Mario souffrait mil morts, il ne pouvait tout de même pas arriver à fondre ~~Marta~~ ^{Marta} ~~était~~ ^{était} ~~un obstacle~~ ^{un obstacle} en son chemin. ~~Il n'avait le projet ni de l'épouser ni de fixer ses deux vies~~ ^{en} une seule. ~~Comment~~ ^{Comment} séparer Marta, la mère de son fils, la compagne de jeunesse, d'espérances? ^{Comment - l'aurait-il osé? La mère}

Il commençait à se demander si un artiste comme lui n'avait ~~pas~~ ^{fait} fait de rester seul, ~~plaignant~~ ^{plaignant} ~~son~~ ^{son} ~~plaisir~~ ^{plaisir} ~~par~~ ^{par} ~~ce~~ ^{ce} ~~qu'il~~ ^{qu'il} ~~ne~~ ^{ne} ~~s'engageait~~ ^{s'engageait} la grosse gaffe en s'unissant à une fille de salle douce mais ignorante. ^{Mais il était trop tard maintenant. Quelle bêtise!}

Il venait à se ~~demander~~ ^{demander} comment cette gourde de Marta avait pu se laisser mettre enceinte. Pas une seule de ces jeunes femmes qu'il fréquentait ne l'aurait ~~pas~~ fait. Elle savaient vivre elles, elles savaient se débrouiller, maintenir leur fraîcheur, leur gaité et charme, ^{non pas comme cette} ~~non pas comme cette~~ sottise de petite 'essinoise' qui sans savoir comment se trouvait mère perdait ses forces, sa grace, sa joie... Il venait de moins en moins à la maison, il demeurait deux ou trois jours absent et lorsqu'il apparaissait, avant de se laisser gronder par Marta il commençait déjà à pester, soupirer, gemir et se plaindre de la malchance qui semblait s'acharner sur lui - il ne disait plus nous - il n'était plus question de devenir chanteur d'Opéra. Marta ne savait ^{pourquoi} ~~pourquoi~~ l'avait convaincu de ~~changer~~ ^{changer} sa chance dans un cabaret ~~des~~ ^{des} Pâquis où se produisaient des débutants. Sans rien dire à sa femme il avait appris quelques chansons de ce repertoire léger qu'ils ^{meprisaient tout} ~~avaient~~ tant meprisé tous les deux auparavant. Et un beau jour il vint lui dire fièrement qu'il débutait.

le dévouement

un plus grand ~~négligé~~ nombre d'heures.

Maintenant Mario n'avait ^{plus} à rechercher le négligé. ^{comme} Léa ne pouvait ^{pas} plus s'occuper régulièrement de lui, il se promenait les joues hirsutes, les cheveux longs et emmelés, le mouchoir jaune et maculé, la chemise éfrangée et sale. Ses copains lui disaient :

- Qu'as-tu fait de ta tourterelle?
- Qu'elle ^{est} tourterelle?
- Celle qui s'occupait si bien de ta personne, voyons!
- Il n'y a ^{jamais eu} pas de tourterelle, je vous prie de croire.
- Allons, allons, s'écriaient les bohèmes, tu nous prends pour des gourdes?

Cela se voyait bien sur ta personne que tu avais une petite poule à toi.

- Je n'ai jamais eu de poule à moi.

- menteur, menteur, Que n'as-tu fait?

- L'as tu assassinée et coupée en morceaux? Tu sais la police est très fine à Genève elle ne sera pas longue à le découvrir et tu iras en prison.

- *on ouïrera dans les rues: E.N. l'on spéciale de la Tribune de Genève*

- Et alors, adieu ta voix, adieu succès!

à assommer de la serviette et de déconvent
- Taisez-vous, gemissait Mario, je suis ~~seul~~ entièrement seul et libre.

C'est exactement ce qu'il aurait voulu en cet instant. Quelle bébue que ce départ du Tessin avec ~~MARIA~~ Léa! Cette pauvre fille si douce si brave mais...si différente de ces nouvelles ^{insouciantes et légères et si dégourdis!} femmes qu'il venait de découvrir. Elles ne se seraient jamais laissées mettre en ceinte elles! Elles savaient se débrouiller tandis que la petite Tessinoise... ^{insouciantes et légères.} ~~Un artiste, commençait à se dire Mario, ne doit jamais se lier à qui que ce soit. Il faut qu'il garde sa liberté.~~

Il allait de moins en moins à la maison de la Servette, là où les premiers temps ils avaient été si profondément si complètement heureux, Il demeurait parfois deux ~~ou~~ trois jours absent et lorsqu'il ^{le} apparaissait il se mettait à soupirer à grender, à pester ^{même} avant que Léa eut pu l'entreprendre, ^{se} ~~se~~ ^{se mettait à pester à se} ~~pleurer~~ de la dureté de la vie d'un artiste, de l'incompréhension de la société ^{d'un ~~non~~ artiste} ~~du~~ calvaire de ces leçons froides et ennuyeuses de musique!

Naturellement quand Mario comparait sa Léa fatiguée, déformée, négligée et pâle à ces autres femmes pimpantes, fardées, minces et gaies - au moins en apparence - ce n'était pas ~~en~~ en faveur de Léa au contraire!

Mario ne parlait déjà plus d'être chanteur d'Opéra et encore moins chanteur classique. Léa ne savait ^{rien ou presque rien de sa vie} ~~qui ni comment on l'avait convaincu de~~ ^{Quand elle lui demandait où en était-il de sa vie il répondait par des phrases} ~~chanter dans les cabarets.~~ ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ Sans rien dire à Léa ⁽²⁾ il s'était déjà produit dans un café concert des Pâquis ou l'on acceptait les débutants à condition de ne pas les payer. Toujours sans rien dire à sa maîtresse ⁽¹⁾ Mario avait appris quelques chansonnettes du répertoire léger, et maintenant il s'enfonçait de plus en plus loin dans ce genre nouveau ^{(3) ~~de~~ ~~la~~ ~~belle~~ ~~musique,~~ ~~l'Opéra,~~ ~~les~~ ~~foules~~ ~~empresées~~ ~~et~~ ~~extasiées,~~ ~~les~~ ~~cachets~~ ~~fabuleux,~~ ~~s'estompant~~ ~~de~~ ~~plus~~ ~~en~~ ~~plus~~ ~~dans~~ ~~un~~ ~~passé~~ ~~si~~ ~~proche~~ ~~en~~ ~~réalité~~ ~~et~~ ~~déjà~~ ~~si~~ ~~lointain!~~} ~~elle~~ ~~on~~ ~~ne~~ ~~parlait~~ ~~plus.~~

Un jour il arriva à la maison avec un air ^{mi} triomphant ^{mi} douloureux ^{disant} il dit à Léa qu'il ^{avait trouvé un contrat} ~~debutait~~ ~~demain~~ ~~dans~~ ~~un~~ ~~café~~ ~~concert.~~

- Quoi? s'écria Léa ouvrant des yeux comme des oranges. ~~Quoi?~~
- Je débute - via Mario, mais son expression était dramatique
- il répéta d'un ton de défi:
- Ou? fit Léa plus morte que vive.
- Je débute demain dans un café-concert, siffla Mario et se prit un étrange air de défi.

Léa était debout au milieu de la pièce sa figure pâle comme celle d'une morte les yeux revulsés, les mains crispés sur son énorme ventre. Elle tenait sa bouche ouverte ^{comme si} comme si elle ne pouvait plus respirer, Elle allait ~~cert~~ certainement étouffer. Et son corps déformé se balançait lourdement sur ses jambes écartées, et branlantes.

- Léa, Léa, pour l'amour du Ciel qu'as-tu?

Elle ne disait rien Elle songeait; Chanteur de café-concert! chanteur de café-concert! Adieu rêves de gloire, adieu rêves d'art, adieu rêves de luxe de voyages, de bien-être! Adieu amour, adieu tout!

- Léa, Léa qu'as-tu?

Ce qu'elle avait? Rien, Elle ne voulait tout simplement vivre une heure de plus. Elle avait assez enduré, assez travaillé, assez espéré et souffert

~~ne pas accepter~~ ^{elle honte} ~~ce~~, Elle ne l'accepterait pas! Mario, son mari pour apprendre maintenant soudainement et brutalement qu'il ne serait ~~le grand artiste, le sublime chanteur~~ ^{un} Mario Bria ~~qu'un triste chanteur de cabaret, de boîte de nuit un raté.~~

Mourir, oui, mourir tout de suite. Quel immense soulagement qu'el immense repos de savoir ~~que tout~~ ^(sa vie de travail et de salitude) allait finir. C'était exactement comme ~~si il était soudain mort ou comme si il eut été soudainement deshonore,~~ ^{qui semblait presque aussi doux, presque aussi émouvant, le repos de la mort}
Mourir que l'art et le gloire de Mario.

- Léa ! Léa!!

Il était debout près d'elle sans oser la toucher comme saisit d'une crainte superstitieuse.

- C'est n'est pas de ma faute, trouva-il moyen de dire enfin, il parait que nous nous sommes tous trompés, que ma voix n'est pas une belle voix, que je n'ai pas de talent musical, que je n'ai pas de dons du tout pour ce genre de musique... ~~Les professeurs m'ont même me l'on dit.~~ ^{Pastor} On me l'a dit dans tous les tons. Léa c'est n'est pas de ma faute!

Il pleurait le visage caché dans ses mains ~~il pleurait sur lui-même.~~
~~Ayant oublié les souffrances de sa maitresse,~~ ^{de Mario} mais elle ne le voyait même pas. C'était vraiment comme s'il était mort, ou disparu. Elle ne voyait que la catastrophe. Ce qu'il lui ~~disait~~ ^{avait dit ce qu'il pouvait lui dire,} n'ajoutait ni enlevait rien au drame à la tragédie. Et l'idée de la mort ~~se filtrait de plus en plus en elle.~~ ^{était emparée} d'elle. Oui, mourir c'était la seule solution le seul moyen d'échapper à cette horrible trou noir ouvert brusquement devant elle. Mourir!

Mais elle ^{Léa} était toujours debout au milieu de la chambre chancelant sur ses jambes sans se décider ~~à tomber~~ ^{à faire un pas, ni} ni à parler.

Mario leva la tête effrayé de ce silence.

- Léa, qu'allons nous faire ?

Faire? Ah, c'était ~~bien~~ ^{ouvrir le robinet du gaz} simple mourir. Léa, fixa son regard dement sur Mario accablé, elle lui ~~montra d'un geste le robinet du gaz, elle fit le mouvement de le tourner.~~ ^{fit comprendre son dessein}

- Voila, ^{dit} elle d'un voix étrangement lointaine mais ferme. Voila ce sera vite fait.

Mais Mario ne voulait pas mourir :

- Tu es folle ! s'écria Mario épouventé, il

Ah le lâche, le poltron, le misérable . Alors non seulement il n'était pas un ^{grand} artiste, ni un ^{vrai} ~~grand~~ ^{mais} ~~grand~~ ^{pas même} un homme !

Elle fit un geste de mépris :

- Tu n'as pas besoin de mourir toi, reste, je m'en iré seule.

- Léa, mais pourquoi ?

- Pourquoi ? Puis que tu n'est ^{ne seras gran} pas un ^{grand} artiste, ce n'est pas la peine de vivre. Je ne veux pas vivre.

Ces simples mots touchèrent Mario jusqu'au fond de l'âme ils lui rappelèrent leur ⁽³⁾ amour tendre ⁽⁴⁾ et passionné, leur ⁽²⁾ sacrifices ⁽¹⁾, leurs espérances, leurs tendres caresses... D'un élan ^{nouveau} ~~ancien~~ comme un Mario retrouvé il s'écria :

- Eh bien , oui, mourons ensemble !

- Ah, fit elle le coeur comblé d'un soudain bonheur. Et elle commença tout de suite les préparatifs. Elle n'était plus lourde ni lente comme ces derniers temps elle ne paraissait même pas apporter ce ^{lourd} fardeau de sa maternité.

Elle allait d'une ^{la} porte à ^{le fenêtre} l'autre de la fenêtre au fourneau, fermant tout, tirant ^{s'assurant que tout fonctionne} les rideaux veillant à ce qu'aucune fente ne permett ^{à l'air de rentrer pour} que le gaz fasse bien son oeuvre. Et tandis qu'elle veillait à tous ces détails elle voyait imprimé en caractères gras sur la Tribune de Genève : Double

Les drames de la ^{passion} misère. Double suicide à la Servette: Deux amoureux....

Mario rempli d'épouvante ⁽¹⁾ se cachait le visage dans les mains ⁽²⁾ recroquillé sur lui même. Léa sentait sa peur. Elle craignait maintenant qu'au dernier moment il ^{ne} se refusât à mourir. Mais elle le désirait entièrement, elle voulait mourir ^{trépané} ayant la conviction que Mario n'était pas un être quelconque mais vraiment un grand homme, il lui fallait ⁽³⁾ croire jusqu'à sa dernière minute jusqu'à son dernier souffle, que Mario était un ~~grand~~ être différent de tout le monde, Elle le serrerait étroitement dans ses bras pour mourir, elle lui

prodiguérait les caresses qu'il aimait, elle l'endormirait dans la volupté. En attendant, le gaz faisait son oeuvre.

Soudain Léa sentit dans ses entrailles une violente secousse, suivie de deux ou trois autres. Elle s'arrêta au beau milieu de la pièce, demeura immobile comme pétrifiée.

Cessant d'entendre le calquement nerveux de souliers Mario leva la tête. vit une Léa transfiguré. Elle était là changée en statue, la main sur le ventre, les yeux grand ouverts et sur les lèvres une sorte de fremissement convulsif, quelque chose comme un sourire, comme un ~~pleur~~ pleur qui se forme.

- Léa qu'as-tu?

Il s'était mis sur ses jambes et sans oser la toucher il la regardait de près saisi d'une épouvante sacrée.

- Léa, Léa.

Elle n'entendait même pas cette voix suppliante et désespérée. elle ~~ne~~ n'avait que des sens pour cet ~~autre~~ autre appel qui lui venait de l'intérieur. Cette chose étrange miraculeuse: une vie humaine en elle, Rien au monde ne lui avait laissé pressentir ce qu'elle éprouvait en ce moment. La surprise, le ravissement, la crainte superstitieuse de l'inconnu.

- Léa, Léa!

Elle entendait cette voix lointaine, insistante. Pourquoi répétait-elle son nom? Lourdemment elle déplaça son regard ~~vers elle~~, elle le ramena des régions éthérées jusqu'à dans cette pièce inconnue et elle vit un homme droit devant elle, un pauvre homme dont le visage défait, ~~le~~ regard d'épouvante se penchaient ^{de son côté} penchaient vers elle. ^{lui}, semblait vouloir quelque chose, ~~à elle~~ une aumône une main où s'accrocher...

~~Elle~~ Léa saisit la main de ce malheureux ^{un} sourire céleste jouait en ses lèvres. ^{la} que lui tendait, ~~à elle~~ elle avait pitié de lui - tout le monde qui ne sent pas ce miracle dans ses entrailles est digne de pitié - et doucement, précautionneusement elle posa la main virile sur son ventre.

Elle semblait croire qu'il n'y avait pas de mal qui ne put être ~~xxxxxxxx~~ guéri ou soulagé ~~xxxxxxxxxxxx~~ au contact de ce miracle.

Mario fremit d'une terreur sainte. Quelque chose remuait sous sa main dans le ventre de Léa, quelque chose de vivant!

Il prit la jeune femme par les épaules, l'attira à lui, De ses mains tremblantes il poussa la tête féminine contre le creux de son épaule, contre son cœur qui battait très fort.

- Notre fils!

Léa avait oublié leur projet de suicide, Mario ne demandait qu'à l'oublier aussi .

Elle s'était mise à vivre uniquement pour son petit. Pas une seule de ses pensées ne se déviait de lui. Parfois, Comme une fleche vénimeuse, un souvenir poignant traversait ces pensées: Mario chantait dans un café-concert. D'un geste vif elle arrachait la fleche, la rejetait au loin.

Léa s'était mise à se nourrir et à se reposer suffisamment ne s'occupant plus de Mario qui devait se débrouiller de son côté. Léa n'accomplissait le moindre geste le moindre mouvement qui ne fut pas strictement voué à son petit. elle faisait ou évitait ce qui était favorable ou nuisible à l'enfant. Une sérénité et un calme parfait présidaient maintenant à sa vie. En attendant la naissance du petit elle continuait d'aller à la crèmerie où elle était encore utile.

Elle voyait de temps en temps - ne sachant exactement si c'était tous les jours ou une ou deux fois par semaine - un Mario pâle et fatigué qui traînait ses pieds qui la regardait avec des yeux ^{mourants} ternes. Mais cela n'avait plus aucune importance. Tous ce que Léa éprouvait pour cet homme était une sorte de piété maprisante. Mais elle ne voulait pas même ~~xxxxxxxxxxxx~~ s'attarder à ces pensées . Quand l'enfant serait venu elle verrait en attendant elle ne vivait que dans l'attente de ce jour.

L'enfant naquit enfin. C'était une fillette robuste. Léa la trouvait magnifique. ~~Elle~~ Elle éprouva un ~~si~~ bonheur si complet si parfait qu'elle s'étonna d'avoir voulu mourir. Avec l'accord de Mario, elle nomma sa petite fille Maria en souvenir du grand artiste qu'il avait fallu être, du grand artiste qui avait si intensément vécu dans leurs imagination lequel reposait maintenant dans les profondeurs de la mort mais pas de l'oubli. Maintenant Mario était un être nouveau, tendre et doux toujours autour du lit de la jeune mère, lui embrassant les mains, lui murmurant: Ma femme, mon petit, pleurant des vraies larmes. C'était un gentil garçon rêveur et fêlant, songeait Léa, vaguement ressemblant par les traits à un certain Mario qu'elle avait passionnément aimé. Plus elle le regardait plus elle sentait la différence entre le Mario de ses rêves et cet autre réel et pitoyable. Mais le bonheur de la maternité absorbait tous ses sentiments, tous ses soucis et préoccupations. elle ne parvenait pas à s'intéresser à cet être traînant et silencieux que faisait des fréquentes apparitions, qui disparaissait aussi pendant des heures - toujours nocturnes - qui revenait las et triste les membres degingandés, les yeux regard terne, la bouche tombante.

Léa pensait que Mario devait chanter dans ce café-concert des Pâquis mais elle n'eut jamais le courage de lui demander s'il avait du succès, s'il gagnait de l'argent. Où et comment il se nourrissait. Les voisines s'occupaient d'elle pour l'instant et tout le souci de la mère consistait à se nourrir elle même pour nourrir la petite, constater les progrès qu'elle faisait. comment elle fermait les poigns pour dormir. comment elle respirait et prenait le sein, Est-ce que ses yeux voyaient? Est-ce quelle allait bientôt sourire? Cet ~~épais~~ épais duvet noir qui s'étendait sur sa tête et sur ses joues commençait à tomber. De sourcils il n'y avait ni l'ombre de sourcils et ses petits yeux demeuraient presque tout le temps fermés. Fourvu qu'elle ne fut pas sourde ou aveugle?... La sage femme la tranquillisait et Léa passait des heures entières à l'observer se demandant comment un tel miracle pouvait être: cet être vivant nait d'elle, sortit d'elle !

fait par Mario et elle. A quel moment? Impossible de se souvenir un seul instant d'avoir désiré un fils. Elle était trop absorbée par l'avenir de Mario par l'amour de Mario. Quelle inconscience. Maintenant elle regardait sa fille avec une intensité passionnée et du fond de son coeur lui demandait pardon de l'avoir conçu^e inconsciemment, de l'avoir attendue sans enthousiasme. Des larmes de repentance et de tendresse coulaient sur ses joues cependant que seule avec la petite elle la serrait contre son sein pas trop brusquement craignant toujours de ~~l'abimer~~ la meurtrir. Elle n'avait qu'une pensée maintenant se refaire aussitôt que possible et retourner à la crémèrie, gagner de l'argent, nourrir et habiller sa petite, Elle faisait des plans extraordinaires pour l'avenir et voyait souvent sa petite fille grandir, s'embellir, s'instruire et même se marier avec un homme (oh, pas riche, elle ne songeait jamais à cela mais travailleur, simple, un homme du commun comme elle en voyait dans son entourage dans ce quartier ouvrier.

Mario était silencieux et humble à la maison, mais il ne parlait de sa vie artistique. Il n'éprouvait lui aucun plaisir à être père il lui semblait qu'il n'y était pour rien. Un pur hasard! Après les premiers jours d'émois quand il avait cru Léa en danger de mort et puis s'était entendu dire par les voisines^{en} qu'il était un père heureux, qu'il devait être fier et s'en rejouir il avait cru, lui aussi qu'il allait sentir sa vie plus pleine, mais il s'était une fois de plus trompé. La paternité n'était pas savourée par lui, sa vraie vie, la seule énivrante était celle des nuits. Quand dans la lumière artificielle des cafés il écoutait sa voix et voyait les yeux des femmes fixes et brillants, suspendus à ses lèvres. La fumée des bistrot, le bruit de ces salles le grisait. Il n'avait à peine besoin de vin ou de bière pour s'énivrer, la nuit suffisait avec toutes ses possibilités, tous ses espoirs, tous ses rêves ~~imprécis~~ troubles et imprécis...

De son passé espérant, de sa vie d'amour et d'illusions artistiques n'en restait rien, absolument rien seul l'amertume et la mélancolie inguérissables, comme une vague profonde de douleur ~~XXXXX~~ grisante aussi d'une ivresse étrange

amère qui justifiait sa lacheté, son abandon, ses écarts...

Léa avait regagné le salon de thé où les dames et les messieurs trop enchantés de son retour l'accueillirent avec des sourires et des paroles aimables. Léa avait décidé de se faire indispensable à la crémèrie. Elle n'économisa aucun effort, aucune ruse. Elle avait commencé à se farder discretèment à s'habiller avec plus de recherche, à dépenser ses graces et ses sourires à tout bout de champ. Elle disait toujours amèn, elle redoublait d'effrots et de patience avec les cliènts. Ce resultat ne se fit pas attendre quand ~~xxxx~~ ces pourboires pleuvaient et quand elle demanda à être augmantée les patrons accedèrent tout de suite immediatement.

13

pendant quelque temps de cette atmosphère bohème si différente de celle de leur milieu, ils signaient des traites et quand il n'y avait plus moyen de les payer ils quittaient ce bistrot pour un autre. Mario, lui, avait commencé à chanter pour qu'on lui paye à boire. Il n'avait pas de contrat du tout mais comme il était encore beau garçon lorsqu'il chantait dans une de ces boîtes de nuit une des femmes de la banda passaient de table en table pour un chapeau à la main pour recueillir quelques sous qu'elle donnait à Mario. Celui-ci payait alors à boire à ces copains à ceux qui souvent avaient payé sa bière et son vin. Ils en faisaient une consommation copieuse et toujours lorsqu'il s'agissait de payer on n'avait suffisamment d'argent.

Peu à peu ~~et~~ ^{la} mesure que la petite grandissait Marta et Mario se voyaient de moins en moins. ~~Marta~~ ^{Bela} emmenait sa petite tous les après-midis dans une pouponnière, le matin et le soir elle s'en occupait tendrement. ~~Mario ne venait à la maison que pour manger et dormir et il en repartait tout de suite. Un étrange malaise se glissait entre eux au point qu'ils finirent par se sentir bien mieux séparés qu'en semble.~~ Mario venait maintenant tous les deux ou trois jours juste pour se raser pour se changer ~~en~~ ^{de} chemise. Il choisissait de préférence les ~~jours~~ ^{moments} où il savait que ~~sa~~ ^{sa} femme était absente. Celle-ci ne lui demandait jamais de ~~sortir~~ ^{sortir} avec elle, les jours de congé elle endimanchait la petite, la mettait dans son ~~poussette~~ ^{porte} et partait fièrement, orgueilleuse à entendre les femmes qui passaient crier avec admiration :

- Quel bel enfant!

- Quelle belle petite!

Les jours signalés: Noël, le ~~jour~~ ^à des Epaves, Mario ~~revenait~~ ^à à la maison ~~par~~ ^{par} on ne savait quelle reminiscence de superstitions familiales. ~~Parfois~~ ^à il apportait à ~~la~~ ^{sa} petite un humble cadeau qui faisait venir les larmes aux yeux de ~~Marta~~ ^{sa femme}. Ils préparaient ensemble un repas de fête avec un peu de la joie des anciens temps, ~~la~~ ^{sa} femme lavait et repassait la meilleure chemise de Mario, reprisait et blanchissait sa cravatte, cirait ses souliers. Ils allaient

au théâtre ou ~~au cinéma~~ ^{dans un} café - toujours un des grands cafés de Genève avec beaucoup de glaces et beaucoup de lumières. mais ces petites fêtes de famille s'espacèrent de plus en plus. ~~Elle~~ ^{même} finit par disparaître complètement de la vie de ~~Luca~~. Les derniers temps ^{qu'il demeura avec Léa} il ne se présentait qu'aux petit matin, il se couchait et à midi ou à une heure quand ~~Luca~~ ^{Léa} l'appelait pour le déjeuner il ne bougeait pas de son lit il refusait ^{obstinement} de se lever. et c'était seulement quand ~~Luca~~ était partie pour la crèmerie vers les deux heures de l'après-midi qu'il se levait. Alors loin du regard tranquille et condescendant de ~~Luca~~, regard qui seul réussissait à remuer les derniers bas fonds de sa dignité d'homme, il mangeait ^{les restes du repas} tout ce qu'il y avait dans les armoires ^{Puis}, il prenait des boîtes ^{de} conserves ^{et des bouteilles de vin} des réserves de sa femme ^{pour aller vers quatre} dans l'attendrissement de quatre heures du matin, après une nuitée de chant et de vin, heures du matin aller les manger en compagnie ^{de} ses copains dans une man-sarde de bohèmes. ^{de d'encouragement de sa femme et de petites fêtes de vin il participait}

Peu à peu ~~Luca~~ ^{Luca} enferma toutes ses provisions à clef ^{et} n'acheta ^{une} que la bouteille de vin à la fois ~~car~~ ^{Mario} avait aussi pris l'habitude de lui soustraire les bouteilles de vin qu'il distribuait à ses amis de bohème.

Peu à peu ~~Luca~~ ^{Marta} se sépara complètement de lui. n'étant fait faire une nouvelle ^{de la} maison demeura fermée pour Mario. Tout sentiment de amour ou de adresse ^mme d'affection ou d'amitié avait disparu du cœur de ~~Luca~~ et elle avait ainsi atteint une sorte de bonheur tranquille fait de travail et d'amour mater-nel.

Un fait singulièrement dramatique s'était cependant produit entr'eux vers les derniers temps de leur vie commune. Mario avait enfin obtenu un contrat régulier dans un café concert des Pâquis et voulut à tout prix que Marta assista au moins une fois au spectacle, Marta y alla le cœur serré de douloureux presentiments. Quand elle vit paraître son Mario sur scène, elle sentit son cœur se mettre à battre follement et sa vue se troubla dans les larmes irrefrenables, Oh, la voix de Mario! Elle eut de la peine à la recon-naitre, comme elle tait changée! Enrouée, hésitante, fausse! Est-ce qu'elle était devenue plus difficile dans la ville? Non, Marta ne le croyait pas car à peine

si de temps à autre elle avait entendu quelques chansonniers pas toujours excellents. Mais la voix de Mario était en dessous de tout. Marta ne put supporter jusqu'à la fin du programme. Elle s'enfuit faisant un terrible effort pour retenir ses larmes sans penser qu'elle blessait mortellement Mario, que s'il lui restait encore une bribe d'illusion après la fuite de Marta rien ne subsisterait.

Quand il s'aperçut de son absence il sentit que tout était fini ^{espérance} pour lui. Puis que Marta s'était enfuie c'est qu'il n'était pas un artiste mais un pauvre misérable chanteur. Il songea même un moment à abandonner le chant pour toujours mais ses camarades de bohème protestèrent énergiquement. Eux ils aimaient la voix de Mario, ils croyaient en l'avenir de Mario. Rampis si sa gourde de femme n'y croyait pas, c'est qu'elle n'était pas une artiste. Il n'avait qu'à la plaquer pour toujours car rien au monde n'est plus horrible que de vivre auprès de quelqu'un qui ne vous comprends pas. On ne peut On peu vivre sans manger, sans se chauffer, sans aimer mais non pas sans foi, L'artiste - mais était il vraiment un artiste voici la question - doit respirer une atmosphère d'encouragement constant, de griserie quotidienne. Sans illusion la vie n'est pas vivable. C'est pour quoi Marta avait songé à se tuer avec lui lorsqu'avec sa mentalité prosaïque elle avait découvert que Mario ne serait jamais chanteur d'Opéra ou de concert classique.

Mario cedait peu à peu aux suggestions des ses copains et surtout d'une certaine de ses copines amoureuse folle de lui, c'était une petite suisse-allemande sensuelle et pratique pas plus artiste que Marta elle même mais de quelques années plus jeune et suffisamment rusée pour ne pas se laisser faire des enfants. Elle avait une petite chambre avec cuisinette et gagnait sa vie aussi comme Marta, mais elle n'avait pas d'enfant à nourrir, elle prit Mario chez elle l'entortilla de volupté basse volupté. On oublia bientôt Marta et la petite Maria - La jeune femme cependant ne songeait qu'à son enfant, les hommes, une fois pour toutes avaient été mis de côté dans sa vie un seul et

= VII =

La première bise d'automne s'était mise à souffler, sur Genève. Elle clamait: "L'été est fini. Vive l'hiver!" ^{Elle disait aux} - Les pauvres diables, éternels ^{amateurs} colonisateurs des parcs publics ^{qui} ouvraient des yeux ^{d'} épouvantés. "La ville est à moi. Houst! Fichez-moi ^{maintenant} vite le camp." Allez vous tapir au diable". La bise fit vite besogne. En un jour, elle effaça les derniers sourires ^{de} l'été. ^{(Les amoureux et les vagabonds furent} ~~les terrasses des cafés, tout fut rapidement et proprement balayés, ^{rapidement} ~~des parcs publics, des bords du Rhône~~ ^{les parcs, les bords du Rhône} ~~des terrasses des cafés.~~ ^{On retire les tables et les chaises} ~~des terrasses des cafés.~~ Le lac verdit et se couvrit de dentelles mouvantes. Les vapeurs blancs, l'air idiot, dansaient à l'amarre, près du quai. ^{petits} Les derniers touristes partirent.~~

Entre neuf et dix heures du soir, Soledad de retour d'une leçon d'espagnol. ~~sur~~ ^{par} des Granges, descendait la Grand'Rue.

La bise continuait à hurler. Les battants des portes et ~~les~~ ^{volets} des fenêtres claquaient. Des milliers de feuilles mortes, des journaux entiers roulaient, dansaient, allaient s'aplatir contre les murs des maisons. Les lampes électriques, haut suspendues, sur la rue, se balançaient, ^{vivement} dessinant de longues ombres mouvantes sur la chaussée.

De temps en temps, la silhouette d'un passant, le dos et la tête courbés, rasait les murs, disparaissait vite.

Derrière les vitres ^{embuées} ~~couvées~~ des cafés, on distinguait des grappes humaines baignées de fumée et de lumière jaune. ~~Deux refuge~~ ^{que ces cafés par une nuit pareille!}

Soledad serrait contre son corps les pans de son manteau que la bise ~~semblait~~ ^{semblait} vouloir lui arracher. Elle clignait des yeux pour les préserver de la poussière. Elle avançait ^{Essoufflée et aveugle,} écoutant, parmi les hurlements de la bise, le bruit de ses talons sur le trottoir.

- Soledad! Soledad! criait quelqu'un.

Elle reconnut la voix de Fabrier.

- Il y a des siècles qu'on ne vous voit plus!

- A qui la faute?

Elle voulut passer son chemin. Fabrier l'en empêcha.

- Krassin et Rosso sont à la Brosse. Venez-y boire un verre avec nous.

Elle ne les avait plus revus depuis le mois d'août, ^{mais} leurs ^{sentiments} ~~étaient~~ toujours les mêmes, mais elle était offensée de ce que par une seule d'entre eux fait un

- Non merci, Georges.

- Allons, allons, insista Fabrier. Il fait trop mauvais pour ^{bavarder} nous ~~entretenir~~ sur le trottoir.

Il ouvrit la porte d'un café, y poussa Soledad. Elle esquissa un mouvement de recul, mais n'osa pas se faire remarquer. Le bruit et la fumée emplissaient la petite salle. Fabrier annonça familièrement à la compagnie:

- La comtesse d'Olivarès.

Les voix se turent un instant. Des têtes curieuses se retournèrent. Tous les regards se fixèrent sur la femme, au type exotique, pâle et vêtue de noir que Georges montrait avec un air de propriétaire.

Un homme ivre, debout près de la porte, enleva son chapeau, s'inclina jusqu'à terre devant Soledad:

- C'est un Velasquez! coassa-t-il.

Georges emmena Soledad à la table de Krassin et de Rosso. Ils étaient accompagnés de deux ou trois individus.

- Tiens, ^{la} comtesse! fit Krassin, en guise de salutation. Ottavio trop occupé à convaincre un de ces types, à la mine rébarbative,

n'eut pour Soledad qu'un vague geste de la main. ^{Pour Soledad il était} ~~qui aurait reconnu~~ en cet homme distrait et indifférent l'être enthousiaste et lyrique ^{qui avait toujours} ~~dit y adhérait de main, et homme acharné et rapide, exultant de~~ ^{quelques mois auparavant, celui-là même qui récitait Pétrarque et Leopardi, qui jouait des drames romantiques avec une fougue} incomparable. Soledad en aurait pleuré.

Assise entre Georges et l'un de ces inconnus que personne ne songea à lui présenter, Soledad sentit ses joues devenir brûlantes. Elle laissa tomber sur ses épaules l'écharpe qui enveloppait sa tête.

- Que devenez-vous, dit Fabrier à Soledad, depuis que vous avez déserté la maison de Nastasja?

- Déserté? fit Soledad amère. Vous ignorez qu'elle m'a écrit un mot me priant de ne plus aller faire son ménage, parce que, disait-elle,

Et sans, la poursuivre pas pour lui

toujours celui qui jouait Soliman avec un enthousiasme arabe, celui qui récitait de l'opéra en cet homme distrait et indifférent l'être enthousiaste et lyrique

l'heure des grandes économie^s ~~était~~ avait arrivée?

- Quelle audace, s'exclama Georges, vous entendez ça les copains?

Mais Rosso et Krassin ~~étaient~~ trop occupés à vouloir convaincre l'homme au visage rébarbatif, ne s'aperçurent même pas que Fabrier leur adressait la parole.

- Nastasja n'a pas de coeur dit Georges. Il passa familièrement son bras autour de la chaise de l'Espagnole. Sa main, petite et belle, de moine ou de tailleur touchait l'épaule de Soledad. Elle inclina le buste de manière à échapper à ce contact.

- Que voulez-vous boire, Soledad?

- Un café-crème, s'il vous plaît.

George appela
mais il fallait attendre que le cafétier vînt.

- Qu'est de votre vie Soledad? demanda Fabrier avec beaucoup d'intérêt.

- J'ai une ou deux leçons d'espagnol, je fais la correspondance pour une maison importatrice de fruits et de légumes.

- Ah, très bien, fit Georges poliment, êtes-vous bien payée?

l'arrière

Bien payée... Soledad évoqua ~~la~~ boutique de Savone, elle sentit immédiatement l'odeur d'oignon, de seléri, d'humidité et d'urine. Elle entendit la rumeur des acheteuses et la voix basse et brusque du patron dans le magasin, elle vit ~~un~~ ^{un} ~~feuillet~~ ^{un} feuillet blanc un peu jauni et sa propre main sous la clarté jaunâtre de ~~la~~ ^{la} lampe électrique ~~travaillant~~ ^{la} machine à écrire était détachée ~~des~~ ^à ~~ses~~ ^{de} ~~l'écriture~~ ^{la} ~~de~~ ^{de} mouche de son écriture sous l'entête ^{en-tête}: Au Soleil d'Italie, Primeurs, Propriétaire: Andrea Savone.

Bien payée... Soledad évoqua l'arrière-boutique de Savone. Elle sentit immédiatement l'odeur de seléri, d'oignon, d'humidité et d'urine; elle entendit la rumeur des acheteuses et la voix forte du patron dans le magasin; elle vit un feuillet blanc un peu jauni et sa propre main ^{écrivait à la clarté} sous la clarté jaunâtre de la lampe électrique, ~~travaillant~~ ^{la} machine à écrire était détachée ^{des factures et des commandes} ~~des~~ ^{de} ~~l'écriture~~ ^{de} mouche de son écriture en italien ou en français, jamais en espagnol, ^{et} sous l'en-tête: AU SOLEIL D'ITALIE. Primeurs, Propriétaire-

re: Andrea Savone. Andrea Savone criait: - il ne pouvait pas parler -

"Non, non pas cent kilos mais cinquante!" ^{ou} montrant de son gros doigt toujours maculé de terre, ^{le mot} que Soledad venait d'écrire. ^(criait!) "Je crois qu'échalote s'écris avec deux tés. Consultez le dictionnaire:"

Bien payée... Léa ~~Garnixi~~ - Soledad ne l'appelait plus que par son prénom car elles étaient devenues très amie, presque intimes - croyait que cette place ^{était une aubaine pour} avait sauvé la vie à Soledad - elle aussi n'appelait ~~me~~ Pérez que par son prénom - mais l'Espagnole ^{avait ses motifs pour} ne croyait pas qu'elle pourrait indéfiniment ~~rester chez Savone aux mêmes conditions.~~ ^{Elle détestait ce travail et l'intimité d'Andrea Savone.}

- Etes vous suffisamment payée ? demanda Georges qui n'avait reçu aucune réponse à sa première question.

Soledad le regarda avec des yeux absents: Elle se mit à rire: ^{c'était l'un de ses nouveaux!}

- On m'a employée comme correspondant de langue espagnole, ^{mais mon patron} ~~et mon patron~~ ^{n'a} par suite de la guerre d'Espagne, la moindre rapport commercial avec ^{l'Espagne} ce pays. ^{Je} Je fais la correspondance en français et en italien, Je touche la quantité de vingt francs par semaine.

- C'est du vol, s'écria Georges.

Soledad haussa légèrement les épaules:

- Non, dit elle, pas du vol j'ai accepté ~~des~~ conditions.

- ~~Disons~~ un abus, si vous préférez.

- Non, ~~pas même~~, dit Soledad, Le Soleil d'Italie, est une petite boutique de faubourg assez bien achalandée mais pas importante. ^{Je} Je ne travaille que les matins et encore peu, et Andrea Savone - elle songea avec un frisson d'horreur que Savone lui faisait un brig de cour à sa manière - me donne tous les jours une poignée de fruits et de légumes qui m'économisent d'en acheter.

- Est-il gentille votre ~~S.~~ Sénone?

- Savone, ^{ce n'est pas} ~~dit~~ Soleda. Oui. Il dit Moroue et laitoue et parfois choufleuro,

oui, il est gentil il me donne tous les jours une poignée de fruits et de légumes, Pas ~~les~~ ^{les} meilleurs naturellement mais suffisamment bons ^{pour me} ~~pour~~ nourrir. Et elle songea avec un petit frisson d'horreur que ces derniers temps ~~Savone s'était mis à lui faire un brig de cour, si cela continuait elle ne~~ ^{pour quel je les emploie}

Soledad détournait la tête comme si ^{elle le thème fut ignoré} la conversation était finie. Elle examinait la salle, maintenant. Ce n'était pas la première fois qu'elle allait dans un café mais l'atmosphère de celui-là la surprenait, jamais encore elle n'avait vu les gens se laisser aller à un tel abandon. Personne ici ne semblait vouloir dissimuler le moindre ^{de} ses penchants, ^{ses défauts} ou opinions. Les clients demeuraient serrés les uns aux autres autour des tables dans des positions ~~étouffées~~ tout à fait intimes: ~~bras~~ les hommes entourant de leur bras le cou ou la taille d'une femme, les femmes laissant tomber la tête ou ^{se} frotant la bouche ~~sur~~ cou ou de la joue de son copain. Les nouveaux venus avaient de la peine à se frayer un passage parmi ses têtes renversées, ses bras enlacés, ses épaules et ses jambes entremêlées. Des verres s'entassaient sur les tables pleins de bière et du vin rouge, à côté des cendriers débordants de mégots fumants. Pour échanger le moindre propos il fallait hausser la voix, pousser des clameurs, et les yeux et la bouche se remplissaient de fumée ~~exaspérée~~

- Quest-ce que c'est au juste que ce café, Georges, ^Mhurra Soledad.

S'inclinant vers son oreille jusqu'à presque la froter de ses lèvres, Fabrier répondit:

- un bistrot de bohèmes, ma chère, des gens un peu... comme dirait ^{je...} un peu specieux.

- Mais qui sont-ils, que font-ils, demanda encore Soledad.

- Des marchands de tableaux, des étudiants, des acteurs sans contrat, des artistes, ^{peintres} des vieilles drolesses...

- Et, dites-moi, continua Soledad avec des cris qui lui fatiguaient la gorge. pourquoi venez-vous ?

Georges ne répondit pas tout de suite. Soledad contemplait son profil: un nez droit un peu court, une oreille très petite, la lèvre supérieure rentrée, l'inférieure légèrement pendante. Tout cela dans une teinte de photo passée. *L'image même de la décadence, orgue bleue*

- Pourquoi? fit Georges, cela serait très long à expliquer et très difficile

- La Brosse, dit Georges.

- La Brosse, répéta Soledad. Georges pourquoi venez vous à la Brosse?

Et elle contemplait comme si soudain elle le découvrait le profil de
abrier. ~~un nez droit~~, un peu ^{court} ~~rentré~~, une oreille très petite, la levre
supérieure ^{rentrée} raccourcie, l'inférieure pendante, un teint de photo passée...

- Pourquoi? Cela serait très long à expliquer et trop difficile.

~~Comment vous faire comprendre?~~ - Il cherchait ses idées - J'aime cette
atmosphère un peu troublante en même temps que libre et familière. Tout y
est admis, tout y est permis, la vieille morale bourgeoise n'a que faire
dans ce bistrot où des hommes et des femmes déclassées se réunissent pour
oublier leurs tristesses et leurs ~~annuis~~.

- Vous êtes ~~anarchiste~~ d'origine bourgeoise, vous même, pourquoi ^{désertez} en vouloir
^{à la bourgeoisie} qui est en ~~comme~~ ^{de} votre? ~~vrai milieu?~~

- Mon milieu? siffla Georges, grands dieux non. Dès ma plus tendre jeunesse
je peste contre les autocraties familiales, contre l'épargne qui les préside
contre la religion et la morale qui essaient de masquer des tares et des
vices constitutionnels.

Soledad rit :

- Je ne vous connaissait pas ^{le} côté anarchique, de votre caractère.

- ~~Non~~ ^{Non} bien vous ne connaissiez rien. C'est par pur esprit de re-
volte que je viens dans ce café où ni mon père ni mes ~~oncles~~ ni aucun
de mes cousins ne mettraient jamais les pieds de peur de se compromettre.

Soledad promena son regard autour de la salle.

-ils n'ont peut-être pas tort.

- Il se peut, qu'à leur point de vue et...au votre, ils aient raison mais
dans le fond ils ont profondément tort. Ils font tous des choses cent
fois pires que de passer leurs soirées à boire et à parler innocemment
avec des gens de tout poil.

- Vous ne pouvez pas nier, fit Soledad calmement, que les gens qui fréquen-
tent ces endroits ne sont pas la fleur de la moralité.

~~pourrait pas continuer à poser ses questions sans l'amour torturé~~
~~de Soledad et d'Henri.~~

Fabrier répondait distraitement:

~~Soledad et Henri la tête comme si la conversation était~~

- Bon, hoh, vous gagnez tout de même votre vie... A peine avait il dit ces

~~mots qu'il se rendit compte de leur ~~fausseté~~ fausseté. Ce n'était pas qu'il~~
~~pour la première fois qu'il était, sans un air, mais~~
~~jamais encore l'atmosphère de cela. Ce la surprenait. Jamais~~
~~mais il comprenait instinctivement que ces lettres et ces factures, et sur-~~
~~tout l'atmosphère du fruitier italien n'était pas, ne pouvait pas être~~
~~un emploi agréable pour l'Espagnole. Fabrier voulait lui dire quelque~~
~~chose de gentil, d'encourageant mais elle ne le regardait même pas, elle~~
~~semblait avoir oublié sa présence. De ses yeux étonnés elle examinait la sal-~~
~~le moindre de ses penchants et ses opinions, les clients demeurant~~
~~seuls les uns sur autres autour des tables. Les nouveaux venus avaient et la~~
~~semblait avoir oublié sa présence. De ses yeux étonnés elle examinait la sal-~~
~~maintenant: les clients étaient entassés autour des tables où l'on~~
~~les des hommes, des femmes buvaient du vin rouge et de la bière. Les hommes~~
~~gardaient généralement leur chapeau. Les coudes sur la table ou le bras~~
~~les hommes~~

autour d'un cou ou d'une taille féminine ils avaient l'air abrouiti. Décoif-
fées et braillardes, ~~elles~~ les femmes buvaient et fumaient, évidemment.

~~peine à se payer un passage parmi ses têtes, ses bras, ses épaules et~~
Leur expression goulue et pénétrée semblait dire qu'elles désiraient se
la médiocrité de leurs vies ~~elles~~ dans la fumée et la boisson. ~~elles~~ s'entassaient sur le marbre des tables pleines de bière et de vin rouge,

- Qu'est ce que c'est au juste ce café Georges?

- Un bistrot de bohèmes, ma chère, ~~il y a~~ des gens un peu... comment dire
un peu spéciaux.

- mais qui sont-ils, demanda Soledad intriguée:

- Qui ? Des étudiants, des marchands de tableaux, des peintres et des écrivains
écrivains des journalistes, des vieilles drolesses...

Soledad ne comprenait pas et elle l'aurait pourtant voulu, car que c'était
dans le privé la vie de ces hommes et surtout de ces femmes qui se laissaient
aller comme un nageur dans l'onde à cette triste volupté alcoolique et
fumeuse.

- Georges... Elle avait toujours cru que Fabrier était un homme du monde, un
blasé, un peu verti mais enfin quelqu'un de supérieur à ces gens qui l'entou-
raient - Cette pauvre Soledad avait encore les préjugés de son ancien rang
social - Georges je voudrai savoir pourquoi venez-vous à... à... Quel est le
nom de ce bistrot?

- mais qu'y trouvez-vous de choquant ? s'écria Georges.

Deux ou trois personnes tournerent la tête de leur côté . Soledad rougit

- Rien ,repondit elle à voix très basse, ^{la tête penchée vers celle de Soledad, rien} mais tout ici respire l'équivoque.

- L'équivoque? ^{hurle} s'écria de nouveau Fabrier, ^{Et Hôte} Au contraire, rien ici n'est équivoque. Tout y ~~xxxxxxxxxxxx~~ est franc et transparent !

- Oui, soupira Soledad, peut-être. N'empêche qu'on y respire la fainéantise, le vice...

- Vous parlez comme le ^{fai} ferait ma mère, dit Georges tristement, ~~Quel~~ ^{autres} aveuglement, qu'elle sourdité ancestrale ou atavique vous empêche, vous ^{autres} ~~êtres~~ sensibles et intelligents de voir et de comprendre cette vaste humanité point méprisable, croyez-^{en} ~~en~~ mais seulement différente, ni assez cossue pour se payer le luxe des vices secrets, ni assez ~~de~~ moutonnement pour plier l'échine, travailler, ~~xxxxxxxx~~ et souffrir ^{se cachant aux yeux du monde} sans dire un mot. ^{peut-être} Ces ~~gens~~ que vous voyez là ce sont ~~des~~ grandes courtisanes, des grandes bourgeoises, des grandes mystiques ratées manquées, et les hommes également... Ils on la base ^{pères de l'glise} ~~des~~ grands aventuriers, des grands financiers, des grands seigneurs, ~~seulement~~ quelque chose cloche, la réaction chimique ne se fait pas. Il manque quelque élément dispers, quelque affiage nécessaire. Un rien et vous les verriez ^{admirés} ~~admirés~~, intronisés, vénéérés, craints, adorés et admirés...

- et vous, interrompit Soledad, vous vous considérez l'un de ces hommes?

- Desquels? ^{Groupes nait:} Des premiers ou des seconds, des grands ou des obscurs.

- De ceux qui ayant pu être des grads hommes sont ici pour se consoler de leur chute.

- oui, je pense que je suis un des leurs puis que je m'y plais. Je me sents bien plus de leur bord que du bord de...mon père par exemple.

il poursuivit:

^{un type comme moi n'est que le fruit logique de}
- J'ai honte de ma famille, comprenez-vous? une honte profonde de leur rang social, de leur milieu. Douze générations des Fabriers bigots, économes, moralistes et abstinents. ~~devait~~ ^{se} fatalement aboutir à un mécréant, à un dis-

tant de mordité et d'esperance

sipateur, à un vicieux et à un ivrogne. C'est la vengeance de la nature. Ils ont trop plâstronné avec leurs vertus, ils se sont trop enflés d'orgueil. Voici la punition: moi. Il faut, croyez-m'en, un scélérat de temps en temps dans ces nobles familles. C'est hygienique, et est salubre. Cela leur apprend à devenir humbles... Ou peut-être pas. Peut-être qu'au contraire cela leur donne une plus grande sensation de satisfaction personnelle. plus d'auto admiration individuelle. et ~~peut-être~~ ^{d'eux mêmes} certains qu'ils ne soient incorrigibles.

- Il a-t-il beaucoup de revoltés comme vous parmi les familles du pays? fit Soledad

- ~~Quelques uns~~ ^{Quelques uns} mal, dit Georges. J'avais un ami qui ~~voulait me convertir au catholicisme, mais pas par conviction bien entendu~~ ^{c'est rien que} seulement pour embêter sa famille. C'était ~~une manière de protestation~~ ^{à lui de se revolter. Si les parents avaient} ~~été catholiques il se serait fait protestant.~~ ^{Beaucoup changent de religion à} ~~mais moi je n'ai pas marché dans la convenue, moi,~~ ^{manière de protestation. Si ils étaient} ~~vous savez je me fiche autant du catholicisme~~ ^{autres se marient avec la bonne & prennent} ~~comme du protestantisme.~~ ^{une maîtresse.}

- ~~Quelle bêtise!~~ ^{Quelle bêtise!} dit Soledad. ~~sortes de gens s'emparent dans la religion - qu'elle soit d'une sorte ou de~~ ^{Oh, c'est facile à dire - répliqua Georges. Et us joués se colorent} ~~Oh, c'est facile à dire - répliqua Georges. Et us joués se colorent~~ ^{l'autre pour se faire une sorte de cuirasse derrière laquelle} ~~l'autre pour se faire une sorte de cuirasse derrière laquelle~~ ^{pour peu} ~~sublimement, c'est trop facile. On ne s'en rend pas compte, si l'on sait~~ ^{qu'on sache} ~~bien évoluer, manier on se gagne la considération des puissants et on s'ouvre~~ ^{vive dès l'enfance dans une atmosphère d'hypocrisie, de sévérité,} ~~vive dès l'enfance dans une atmosphère d'hypocrisie, de sévérité,~~ ^{chemin vers les hautes sphères.} ~~chemin vers les hautes sphères.~~

- Vos parents, dit Soledad, ne doivent pas être très contents de vous.
- ~~Le plein vos parents~~ ^{Le plein vos parents} - dit Soledad
- Mes parents? Ma pauvre amie, il y a longtemps qu'ils m'on feutu ^{mais} à la

porte, de leur maison, je ne les salue même pas dans la rue.

Soledad avait écouté avec peine le discours de Fabrier. Elle aurait voulu ^{encore} lui répondre mais l'infériorité bruha-ha de la salle la décourageait. Il avait ^{fallait} ~~faire un trop grand effort.~~ ^{Le caféier avait servi le café} ~~presque parlé à cris et les gens qui étaient à la même table qu'eux~~ ^{étaient} ~~étaient~~

Rosso, Grassin, deux ~~individus~~ ^{individus} inconnus qui ne parlaient ni n'écoutaient complètement abrutis sur leurs bords de bière, et l'individu au visage rebarbatif que fronçait les sourcils et pinçait la bouche tout en remuant la tête de temps en temps pour toute réponse au discours véhéments d'Ottavio. Mais personne ne semblait prendre garde à ce que Georges disait.

~~XXXXXXXXXX~~ - Bovez votre ^{le tout & suit} café, ma chère, il refroidit, dit Georges à Soledad. ^{Je} ~~Je~~ ^{sans tarder} ~~repost~~

mais Soledad ne buvait pas parce qu'à la première gorgée elle avait senti une sorte de crampe à l'estomac, accompagnée d'une sorte d'écœurement. Elle avait oublié que depuis une heure de l'après midi - et c'étaient presque ^{deux} heures - elle n'avait rien mangé. Elle aurait voulu commander un sandwich et boire le café après l'avoir mangé, mais elle hésitait de peur que Georges pense qu'elle voulait se faire inviter, par lui. Un sandwich lui aurait fait grand air. Georges avait peut-être de l'argent et se ferait un plaisir de lui offrir.

Elle allait lui dire franchement qu'elle avait faim, qu'elle allait commander quelque chose et qu'elle le payerait elle-même quand une fille fraîche et fade s'avança vers Georges et sans même dire bon soir ni s'approcha de leur table. Elle ne presta la moindre attention à Soledad elle lui dit :

- Salut mon vieux, écoute, ^{mon Dieu il faut que tu me} donne-moi quelques sous, veux-tu ? ^{pour boire.}

- Des sous, hurla Fabrier, tu es folle!

- J'ai soif, dit la ^{jeune femme humblement} belle-fille (et d'un mouvement de manton elle signala un groupe d'hommes assis à une des tables :

- Ces salauds ne veulent pas ^{me} payer à boire.

- La maison fait crédit, fit Georges.

- Point de crédit pour moi, mon choux, je dois déjà dix litres de vin et vingt demies de bière. Prete-moi un franc, dis?

- Tu emmerdes fit Georges, puis se tournant vers Soledad: Pardon! Il se frotta longuement:

- Voici, dit-il, toute ma fortune. Il lui donna quelques pièces de nickel.

Elle prit l'argent et sans remercier s'en alla rejoindre ces hommes qui lui avaient refusé à boire. Ils l'accueillirent joyeusement.

Soledad buvait son café. Après le passage de cette ^{femme} fille elle ne ^{songe} pensait plus à commander le sandwich.

- Qui est cette... demoiselle, Georges?

- L'Ernestine? Une pauvre gosse sommelière de son métier et modèle à ses heures.

- Je ne la trouve pas jolie, dit lentement Soledad.

- Eh bien, vous savez, nue elle n'est pas mal.

- Mais pourquoi, fit Mme Pérez, ces individus qui son avec elle ne veulent pas lui payer à boire?

- Ils lui ont déjà payé des ^{Tomates} cubes entières de vin et de bière. Ils en ont mare vous savez? Ce qu'elle peut arriver à boire la maudite!

- Mais s'il s'amuse avec elle, ^{bien} pourquoi pas l'inviter?

- Elle s'amuse aussi, ne vous déplaise, regardez-la!

Soledad tourna la tête et vit la jeune femme ^{entourant de son bras} ~~étroitement enlacée à l'~~ ^{cou d'} un de ces hommes, le bras autour du cou, la joue contre la joue, Sa bouche ^{se gonflait} éclatait de bonheur et ses yeux bovins ^{se fermaient} abrutis de volupté ^{Soledad} laissant sur la joue jouer l'ombre des cils. Deux ans auparavant ^{Mme Pérez} n'eut pu regarder cette fille sans fremir de dégoût. Maintenant elle l'enviait presque. Elle se tenait pour une femme ^{Miguel Bayan} fidèle au souvenir du fusille, ^{elle demeurait} elle demeurait ^{elle vivait comme} chaste, austère, presque une none dans un monde ouvert mais en ^{non clautée} moment voyant l'expression d'extase de la jeune femme Soledad eut un instant de doute. Elle aurait ^{peut-être} donné ses virtus et sa satisfaction morale pour un de ces simples moments de bonheur animal.

- Georges ^{qui sont} qu'est ce que sait que toutes ces femmes? ^{Soledad regardait le fille} ~~De quoi s'agit-il?~~

- Quelles femmes fit ^{qui} Georges ne comprenait pas la question.

- Est-ce qu'elles sont... vraiment des... grues?

- Quimfit Soledad, quelle sorte de femmes, dites!

- Eh bien, ma chère que voulez vous que je vous dise. Des grues? Non pas ^{spécialement} ~~absolument~~. Des vampires? Non plus. Des ^{triste heurt} ~~pauvres filles, des solitaires...~~ Elles aiment boire

Elles boivent du pinard et de la bière, elles fument ^{aiment} et rigolent avec les hommes. Elles couchent avec eux, ^{bien entendu} ~~naturellement~~, elles le font ^{simplemment} sans façons comme les animaux dans la jungle. ^{sans chercher des drames} ~~pas du tout pour de l'argent, n'en croyez rien.~~

- Pour de l'argent? ^{non pas} ~~Désintéressées et~~ ^{non pas} parfois très bonnes camarades. Capables de rendre un service à n'importe lequel de nous, ^{inté} ~~sans~~ ^{maîtres} sans arrière pensées, sans calculs... Elles sont en somme (bien meilleures que ma mère... et... même que vous (pardonnez moi la

franchise) ma mère, vous et toute les femmes qui forment la société dite honorable, vous exigez de l'homme qui vous désire et auquel vous vous donnez

en mariage, l'engagement de toute une vie ^{sous leur couvert} ^{d'argent.} et des sommes considérables. Elles...

- Georges! cria Soledad scandalisée.

Eh bien quoi! Ai-je dit des monstruosités? *Il*

Georges ~~fabrier~~ *ix* regarda Soledad, elle avait les yeux pleins de larmes. Il lui prit une main, la lui baisa avec douceur.

- Pardon Soledad je ~~na~~ suis qu'une brute.

Elle s'écarta de lui, regarda de nouveau la salle. Que faisait elle ici, parmi ce monde qui lui était aussi opposé ~~que~~ ^{que} celui de Genève Riverin, ^{que celui de Nastasja de Rome} ou que celui de Léa Verutti et d'Andrea Savone. Sa tragédie était plus ~~intense~~ ^{intense} que Georges ne ~~osait~~ ^{osait} le croire. Son propre caractère plus encore que sa naissance ou les circonstances ^{obstacles} ~~abstrusaient~~ ses rapports avec ~~tout~~ ^{ces} ~~différents milieux~~ ^{différents milieux} du monde. Elle avait aimé Geneviève et Nastasja mais jamais, elle le savait, avec une certitude terrifiante, elle ne pourrait ni suivre leur exemple ni ^{comprendre} ~~approuver~~ le moralisme de l'une et l'amoralité de l'autre. Maintenant que la solitude emplissait sa vie, elle aurait voulu comme ses femmes qui l'entouraient ~~mettre~~ ^{mettre} ~~(son bras autour du cou d'un homme, son corps près de l'~~ ^{qu'il s'implément et elle de se rapprocher d'un} autre corps chaud et caressant. Pour un ^{instant} ~~moment~~ cela ^{serait} ~~aurait été~~ consolant et doux. mais la seule idée d'un contact avec un homme qu'elle n'aimait pas d'amour... Andrea Savone par exemple, ^{qui commençait à le fixer d'un regard trop long et} elle eut un brusque mouvement d'horreur. ^{Embarras...}

- Qu'avez-vous? ^{demande} dit fabrier. mais aussitôt il se retourna du côté de Krassin et de Rosse ^{absorbé lui aussi et difficile} ~~(trop intéressé par la~~ ^{difficile} affaire qu'ils voulaient mener à bien. ^{mettre en train}

Soledad ^{directement} ~~fut forcée~~ ^{de} suivre le regard de Georges et elle vit ^{s'aperçut de} l'expression violente ^{de} ~~du~~ visage de Rosse: rouge, congestionné, la figure creusée de rides, ^{fillette par} et un tic nerveux que Soledad n'avait jamais remarqué. ^{lui commençait par} ~~il~~ ^{Other} serrait ses lèvres et les poussait en avant deux ou trois fois de suite. Dans une sorte de rage immissante il s'écria :

- Alors?

L'individu au visage rébarbatif ne répondit que par un mouvement roulant de la tête.

- Répondez oui ou non, per bacco! ^{Dites} rougit Ottavio.

- Eh bien, non, dit enfin l'individu, et il regarda Rosso et puis Krassin avec une expression presque d'épouvante.

- Quel, lâche, ^{l'arme} écuma Rosso. *Il écumait*

- Laisse ça, dit froidement Krassin. *Puis*

Georges intervint *aussi, il s'adressait à l'homme rebarbotté.*

- Alors? Vous n'osez pas?

- trop dangereux, dit l'homme se ^{autre} ~~mettant~~ ^{avant} sur ses jambes. ~~immédiatement~~

les deux autres hommes, silencieux pendant toute la soirée se ^{avaient} mirent aussi debout. Celui qui semblait le chef ~~appela~~ ^{Rosso et Krassin n'arrivèrent pas} le cafetier, paya avec un indifférence parfaite les consommations de tous ~~même~~ ^{à l'envie} celle de Soledad. Et sans

enlever son chapeau qu'il avait remis ~~à l'homme rebarbotté~~ ^{partit} avec un "Bonsoir" lugubre. ~~personne~~ ^{personne} ne lui répondit. Soledad ~~avait vio-~~ ^{llement} rougi voyant que l'inconnu payait son café, elle voulut protester

auprès de Georges qui l'avait invitée mais ils ne l'écoutaient pas. Les

trois têtes ^{s'étaient mariées} ~~resemblées~~ ^{au-dessus de} sur la table pleine de verres vides et de cendriers

deboitants de cendre et de mégots fumants, ~~ils~~ ^{les trois compères} chuchotaient. Les traits de

Pieris étaient crispés, et ses lèvres ~~dessinaient~~ ^{une} ~~une~~ ^{goutte} de sueur. ~~Ottavio était~~ ^{et soudain} et soudain Georges ~~se~~ ^(se) retourna vers Soledad: ^{l'air}

~~nous~~ ^{paste de rage, Georges essayait de le calmer. D'écouter} nous avons, lui dit-il une affaire en train, ~~elle~~ ^{elle} vient de rater, ~~mais~~

~~si elle avait réussi nous aurions pu~~ ^{si elle avait réussi nous aurions pu} ma chère vous offrir un logement.

~~gratuit.~~ ^{Quelle d'homme pour vous!} Elle n'osait pas dire combien peu elle se souciait d'accepter

quoique ce fût ~~d'eux.~~ ^{de la bande} Elle regardait Ottavio qui ne la voyait même pas, ~~elle~~ ^{elle} avait de la peine à reconnaître le lyrique chanteur de Petrarca.

Son nouveau tic ^{nerveux} revenait souvent sur ses lèvres minces obsédant Soledad

qui s'obstinait à compter combien de fois il ~~reviendrait~~ ^{d'acquiescerait} sur le visage de

~~l'italien.~~ ^{qu'elle eut le courage de se lever et de partir.} Elle ne comprenait pas ce que ces trois hommes se disaient. Soudain

~~quelques incompréhensions, quelque surprise et lui, elle s'était trompée~~ Rosso et Krassin se levèrent pour partir. Soledad demeura étonnée de voir

qu'ils ne ~~faisaient~~ ^{faisaient} même pas le geste de lui dire bonsoir. Georges cria

- Nous vous attendons ici!

- Nous? *fit Soledad, je m'en vais.*

- Jamais de la vie, *fit sérieusement* Georges, ce soir vous m'apartenez. *th. s'impressionne-t. il d'ajouter pour une fois...*

Cela voulait dire qu'il avait bien compris par toutes
rapport ~~appetit~~ ~~ou~~ ~~in~~ ~~le~~ ~~lecteur~~, ~~était~~ ~~impossible~~ ~~en~~ ~~lui~~ ~~out~~
~~insouciant de la rue Etienne Bonnet ?~~

Elle dit à Georges:

- Pourquoi Rosso s'acharne-t-il à convaincre cet horrible personnage ?
- Nous avons une affaire en train, expliqua Fabrier. Si nous la réussissons, nous pourrons vous offrir un logement gratuit.

Mais soudain j'envisage, démontant tout ce que Soledad
Soledad rougit. Elle n'eut pas même le courage de remercier.

- J'aimerais tant faire quelque chose pour vous, continua Georges.
La Woronesk a été dégoûtante.

- Comment s'expliquer l'attitude de Nastasja, soupira Soledad. Elle m'avait souvent répété qu'elle m'aimait tendrement, que je pouvais toujours compter sur elle...

- Elle tenait à vous éloigner de la maison, à cause de la fameuse "Nuit moscovite", Peter ayant eu le malheur de dire qu'il vous trouvait belle. Elle était jalouse de vous, voilà tout.

- Non, fit Soledad incrédule, quelle stupidité!

Georges lui prit une main, *la baise* l'embrassa sur le poignet et plusieurs fois de suite sur la paume.

- Vous ne vous rendez pas compte de votre immense supériorité sur Nastasja.

Soledad le regarda avec étonnement. Une lueur démoniaque était dans l'oeil de Georges.

Elle retira lentement la main.

- Nastasja a réussi avec Peter ?
- Non, cela a très mal fini. Elle a couché une fois avec lui par surprise. On peut dire que Peter a été violé.
- Taisez-vous, supplia Soledad.

- Scandalisée ? rit Georges. Vous êtes bonne!

- Me priver de nourriture *soupire Soledad,* rien que pour cette honteuse *le plaisir d'une* soirée, *stupidité* dit l'Espagnole, comme pour elle-même.

- Vous priver de nourriture, dites-vous? Certes, non seulement de nourriture, mais de l'air que vous respirez s'il le lui fallait pour ses conquêtes. Elle ne pense qu'à l'amour. Et puis, elle est folle de Peter.

Soledad, d'un geste de découragement, laissa tomber ses deux bras le long de son corps. Georges dit doucement:

- Pauvre Soledad! Et dans le ton de cette voix, il y avait de nouveau un mélange de sensuelle **sympathie** et de plaisir sadique.

Soledad le regarda attentivement puis elle prit une attitude fière et distante.

Georges alors s'abandonna à sa propre détresse. Ses yeux devinrent fixes et sa lèvre inférieure se mit à pendre.

Des rires et des chants enroués s'élevèrent du côté du comptoir. Un homme, complètement ivre battait la table de son poign. Il agitait sa belle tête de musicien, hurlait:

- Je vous dis qu'il a le nez en caoutchouc et les entrailles en fil de fer...

- La ferme, Hoffer, cria une voix de femme.

-...il s'appelle Merdier continua l'ivrogne, vous entendez? Mer-di-er!

- Ta gueule! vociféra un homme.

- il prétend avoir du sang bleu et sa mère...

Un grand éclat de rire exélosa étouffant la fin de la phrase.

- il est toujours soûl, dit Georges.

Soudain un chœur éclata. Hoffer le dirigeait, debout sur une chaise.

Georges se boucha les oreilles.

- Allons-nous-en, dit-il à Soledad. ce bistrot me court sur le poil.

En cet instant Piers et Ottavio reparurent. Fabrier les interrogea du regard .

- Rien , dit Krassin.

Rosse se laissa choir sur une chaise :

- J'attends Willy jusqu'à minuit.

- Bon, dit Fabrier.

- Il te glissera entre les doigts, ~~ajouta~~ dit Krassin. Il ajouta s'adressant à Georges et à Soledad. ~~Quelqu'un~~ venait de se lever, triste et lasse. Georges se leva aussi. fit Piers
- Je sors avec vous. ~~ajouta Krassin~~

- Aurevoir, Soledad, fit ~~xxxx~~ Rosso comme s'il venait ^{de la} décourrir à l'inst-
tant.

Dehors la bise continuait de souffler. Fabrier prit familièrement le bras
de soledad, Krassin marchait à côté d'elle, préoccupé.

- Allons -nous chez Bamby?

Georges repondit en baillant:

- Si tu veux...

Et d'un ton absolument découragé:

- Quand réussirons-nous à gagner un peu de galette, Krassin?
Piers haussa les épaules.

- Oh, pardon, siffla Georges, j'avais oublié que vous étiez un jeune homme
de bonne famille.

- Ne fais pas l'imbecille, grogna Krassin. Puis il demanda à Soledad:

- vous venez avec nous? ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~

- mais naturellement, trancha Georeges.

Soledad s'arretait devant les vitrines des antiquaires encore éclairées

Elle y découvrait de jolis bijoux anciens. Fabrier la tirait par la manche.

- Allons ma chère, ce n'e t pas pour nous.

soledad décida qu'elle n'irait pas chez Bamby, ~~xxxx~~ croyait ^{avec qu'elle et} ~~que Bamby~~ ^{un monsieur}
avec Fabrier et Krassin

~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ louches, Elle se rapprochait d'avoir accepté ^{leur} ~~sa~~ compagnie.
ils l'effrayaient et l'attiraient en même temps. Elle ~~se~~ ^{venait} ~~parait~~ avec une
~~xxxxxxxxxxxx~~

sorte de comp^{li}sance malsaine l'atmosphère qui se degageait de ces hommes.

ce n'était pas avec la même ingénue curiosité des temps de Anastja Mégoreu

na mais avec une ^{acute} ~~apreté~~ nouvelle, douloureuse et empoisonnante. Soledad

savait en ce moment qu'il fallait ^{les} ~~ces hommes~~ et eviter de les ren-

contrer dans l'avenir. Au bas de La Cité elle s'arreta brusquement:

- Je vous quitte.

- Comment? protesta Piers.

- Jamais de la vie, cria Georges. Il la saisit fortement par le bras. ~~et~~

La bise soufflait fort en cet endroit. Soledad n'osa pas s'arrêter

~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~
en pleine rue. Elle se laissa emmener. D'ailleurs cela n'avait pas, ne pou-

vait pas avoir une grande importance, elle était décidée à ne ^{plus} ~~se~~ ^{se} joindre

jamis ~~plus à eux dans l'avenir.~~ ~~se joindre a~~

~~a eux.~~

Ils traversèrent l'île, sur le Rhône. Des rafales froides et violentes passaient le long du fleuve. Soledad frissonna. Elle se sentait comme deshabillée par le souffle froid qui venait du lac. Le bruit du vent et de l'eau couvraient les paroles de George et de Krassin. Ils échangeaient des phrases sur sa tête sur sa tête. Soledad crut comprendre :

- Il y sera, assurément.

Ils entrèrent dans une ruelle parallèle au cours du Rhône. Soledad ne la connaissait pas :

- Où sommes-nous? hurla-t-elle se retournant du côté de l'abrier.

- Dans la rue des Etuves, hurla Georges.

Krassin se pencha sur elle, lui souffla à l'oreille :

- Paradis des plaisirs à bon marché.

Ils entrèrent dans un café. Soledad ne vit d'abord que de rares clients des deux sexes dans des attitudes d'ennui. Elle choisit une table près de la porte, refusant d'aller plus loin. Les deux hommes se résignèrent.

La fumée emplissait la pièce. Des odeurs bizarres de fromage fondu et de sciure de bois mouillée se mélangeaient.

D'une ocellada ~~XXXXXXXXXX~~ d'adonnés éventuels les hommes considéraient Soledad. Les femmes, surprises, oubliaient un moment leur cigarette et leur verre le regard fixé avec attention et curiosité sur cette ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ nouvelle ~~conch~~rente. Pouvait elle avoir du succès parmi les rares amateurs de la salle, avec son manteau noir de drap et cette drôle de mantille sur les cheveux?

Mais l'ennui les reprit bientôt. Hommes et femmes oublièrent déjà la femme étrangère et ses moroses accompagnants. Ils retournaient à leur rêve ~~XX~~mi confortable ^{à leur} ~~XX~~abrutissement consolant. Malgré l'heure tardive, malgré l'invincible fatigue qui leur fermait les yeux et leur penchait la tête personne ne pensait à partir, ils demeurèrent nuit derrière nuit fidèles à l'attente tenace de quelque maigre gain dubitatif, de quelque pauvre espoir de brèves et fuyantes jouissances.

121 B

74
-157

Ils entrèrent dans un café. Soledad ne vit d'abord que de rares clients des deux sexes dans des attitudes d'ennui. Elle choisit une table près de la porte et refusa d'aller plus loin.

La fumée emplissait la pièce ^{où} des odeurs bizarres flottaient. *(de fromage frotté et de sucre de bon sucre)*

D'un œil d'~~acquiescement~~ ^{aveugle} acquiescent, les hommes considéraient Soledad, tandis que les femmes surprises, oubliaient un moment leur verre et leur cigarette, le regard de la curiosité ^{et de la jalousie} fixé ~~sur~~ ^{elles pensant} sans aménité sur l'étrangère. "Vraiment étonnante, la ~~gouzesse~~ ^{gouzesse} avec son manteau noir et cette drôle de mantille sur les cheveux!"

Mais l'ennui les reprit bientôt. ^{Homme et femme} Ils oubliaient déjà ~~des~~ ^{inconnus} nouveaux ~~visages~~. Ils demeurèrent ~~de nouveau~~ silencieux ^{et} indifférents. Malgré l'heure tardive, personne ne songeait à partir, fidèles à l'attente, tenaces de ~~je ne sais~~ ^{quel} quels maigres gains et ~~quand~~ ^{fidèles à l'espoir} brèves et fuyantes jouissances.

Une femme se leva lentement. Pâle, mince, l'air maladif, le visage crispé d'une sourde ~~ou vaste~~ ^{ou vaste} rancune contre ^{tout ce qui l'entourait} l'humanité ~~tout entière~~. Elle traversa le café ^{d'une démarche traînante,} alla rejoindre un individu solitaire, accoudé devant un demi de Fendant. Debout à côté de la table, elle commença à lui parler à voix basse. ~~Et~~ L'homme haussait les épaules. De l'angle opposé de la pièce, une femme brune surveillait la scène, prête, on le sentait, à intervenir au moindre geste.

Fabrier demanda un litre de rouge. Et Krassin de rouspéter parce que, disait-il, cette mixture vous détraque l'estomac.

La femme pâle quitta la table où le buveur n'avait pas daigné lever la tête. Elle pleurait maintenant, rongéant son mouchoir sale. La brune poussa brusquement sa chaise, se jeta sur la blonde, lui entoura les épaules tendrement:

- Pleure pas, mon petit!

Le regard menaçant sur le ^{marlon} ~~marlon~~, qui n'avait toujours pas levé ^{les} la tête, elle dit d'un ton de défi:

- Tas de salauds, pourriture...

La femme pâle éclata en sanglots. La brune l'emmena au dehors. ⁺
Fabrier et Krassin riaient.

Soledad ne comprenait pas qu'on puisse s'amuser de ces misères.

- Depuis quand n'avez-vous pas revu Nastasja, dit soudain Peter, s'adressant à ^{l'espagnol} la comtesse.

Soledad réfléchit.

en milieu

- Depuis le commencement du mois d'août.
- Vous vous êtes brouillées ?
- Non, dit Soledad. Elle m'a écrit qu'elle me préviendrait quand elle pourrait me revoir.
- Elle a dû l'oublier et attend votre visite. Pourquoi n'y allez-vous pas ?

Presque en larmes, Soledad dit:

- Je ne peux pourtant pas y aller sans qu'elle m'appelle ? *(Elle voudrait que je vais lui demander quelque chose)*
- Pourquoi pas ? dit Georges à son tour. *(C'était une solution pour vous.)*

Soledad n'aimait plus Nastasja. Sa désillusion avait été trop profonde. Si elle allait vers elle maintenant, ce serait uniquement par intérêt. Elle en était incapable. Un désir immense de paix et de sécurité montait tout d'un coup en elle; ~~se~~ manger tous les jours aux heures fixes; se coucher dans un bon lit; avoir un ami, un seul et vrai ami, homme ou femme... *(Elle avait si peu de cordes à son arc, un peu de religion, un peu de français, des notions de musique, des ouvrages pour dames... Elle ne pouvait pas espérer qu'elle trouverait une place quelconque.)*

Soledad but machinalement une gorgée de vin rouge. Elle avait faim, une faim impérative. Elle songea à un certain morceau de fromage de Gruyère destiné au dîner de demain. Elle ne résisterait pas à l'envie de le manger en rentrant.

En ce moment, une voix de femme dit d'un ton suraigu:

- C'est vous, le mouchard, on le sait!

C'était de nouveau la péronnelle brune. Plantée au milieu de la salle, elle s'adressait à un homme qui mangeait tranquillement une salade de pommes de terre au cervelas. *(Il portait une chemise blanche et une cravate.)*

La tête dans l'assiette, il répondit:

- Tu mens.
- Moi, je mens ? s'égosilla la brune, espèce de charogne- *(Il picait sa viande.)* Vous devriez avoir honte de dénoncer cette petite qui gagnait honnêtement son pain.

- Tais-toi, cria l'homme aux pommes de terre. *(levant son regard vers elle.)*

- Allons-nous-en, supplia Soledad. Krassin et Fabrier ne l'écoutaient pas. Ils s'intéressaient vivement à la dispute. La lèvre de Georges s'était mise de nouveau à pendre et Krassin avait un sourire

mauvais.

- Lâche, mouchard! clama encore la brune.

La patronne s'avança d'un port majestueux:

- Allez vider vos pots au dehors! Elle avait une poitrine opulante, des cheveux teints d'un blond platiné et des bijoux.

- la Mamby se fâche, dit Krassin.

Soledad comprit alors que Mamby était cette horrible virago ~~fauchée~~ teinte ~~et~~ retouchée comme un masque.

- Mario Biasca n'est pas un mouchard, dit un autre homme d'un table plus éloignée.

Soledad fremit:

- Qu'est-ce que cet homme ha dit, demandait elle anxieusement s'inclinant vers Georges.

- Sais pas, bougonna Mabrier.

- Fiers, connaissez-vous cet homme ?

- Je le connais de vue.

- On a dit qu'il s'appelait Mario Biasca?

- Que est-ce que cela ^{vous} peut faire? dit Krassin.

- Biasca, répéta Georges, Biasca? ~~en~~ bien oui, je crois que 'il sa'pelle comme ça. Il chante chez René Mercier. il a une voix enrouée et aigre.

on ne lui jette pas des tomates parce que les tomates sont trop chères en ce moment.

Soledad regardait ~~avec une intensité~~ l'individu aux pommes de terre avec un intensité profonde douloureuse. Mario Biasca, le jeune amoureux de Léa Verutti, ce beau boulanger tessinois aux cheveux noir ondulés à la voix d'or. Un instant Soledad vit Léa Verutti se promenant au bord du lago de Lugano la main dans la main de cet homme, triste et blafard épeuré maintenant ne sangeant à autre chose qu'à finir ces salada et à filer du café pour se delivrer de l'accusation de la peronelle:

- Sale mouchard, va!

il n'avait plus le courage de protester et ses yeux enfoncés se fixaient un instant sur ceux de Soledad si noirs si expressifs ~~ça~~ Mario ne compré- nait pas pour quoi cette belle dame le regardait mais ce regard le conso- lait lui donnait le courage de ne pas repondre à la femme qui visiblement voulait le provoquer.

- Mauvre diable, soupira Soledad! Allons nous en de ce bistrot, je vous en supplie.

Dans la rue Georges prit de nouveau le bras de Soledad. Ils allaient en silence sentant tous trois que la soirée était finie qu'il n'y avait plus rien à attendre d'elle et que le silence et la solitude des rues était presque effrayante. La bise semblait s'être un peu calmée.

- Lâche! Mouchard! clama encore la brune.

La patronne s'avança, majestueuse.

- Allez vider vos pots au dehors! Elle avait une poitrine opulente, des cheveux teints, d'un blond platiné et des bijoux.

- La Bambi se fâche! dit Krassin.

Soledad comprit ^{alors} que Bombi était cette horrible virago fardée, teintée et retouchée comme un masque. ~~Décidée à partir, elle se leva.~~

Mais Brassia n'est pas un mouchard - dit Krassin.

- Nous allons? dit fery, le pauvre Diable.

- *Mais Brassia demande l'habit d'une vic p'fants.*
Les deux hommes la suivirent.

Un le connaissez - fit fery amuse
Dans la rue, Georges prit à nouveau le bras de Soledad.

- y' a entendu parler de lui - dit Soledad d'un ton hérité.
- Il n'est pas venu, dit Krassin, de mauvaise humeur.

- Le pauvre diable, répète fery - il chante chez Devier - un
- Tant pis, dit Georges.

me jette pas les tomates parce que t'elles content trop chère
Soledad repassait intérieurement l'histoire qu'elle finissait sa
ils allèrent en silence jusqu'à la Terrassière, bouches closes pour éviter le souffle glacé de la bise. Devant la porte de Soledad, Fabrier dit:

- On monte un moment chez vous?

ouïe, il s'arrête le bouche avec un mouchoir très sale, et il partit
- Impossible, dit Soledad. Ma logeuse est très chatouilleuse en matière de morale. Deux hommes dans ma chambre à deux heures du matin la scandaliseraient.

- Dommage! On aurait pu parler un peu...

- Parler, fit Peter, tu t'y prends un peu tard?

Georges ^{baisa} ~~embrassa~~ longuement les doigts de Soledad. Peter se contenta d'êtreindre sa main.

- Où allons-nous, dit Fabrier à Krassin, une fois Soledad disparue.

- Où veux-tu aller? C'est presque deux heures, dit Peter dans un bâillement.

- Je n'ai ni sou, ni maille, gémit Georges.

- Moi non plus, ricana Krassin.

- C'est ridicule, bougonna Georges, avec ton corps d'Adonis.

- Qu'est-ce que tu veux que je fasse avec mon corps?

- Les femmes, dit Fabrier.

- Les femmes, elles me dégoûtent, dit Krassin.

- Tu en es déjà là?

- Elles m'ont toujours plus ou moins dégoûté, mais, depuis l'aventure de Nastasja... Poush! (il cracha par terre) j'aimerais les

brutaliser toutes.

- Tu n'as qu'à le faire. Tu es assez beau pour te le permettre.
- Crois-tu? Elles se méfient de moi, vois Soledad, combien elle me méprise. Pourtant, elle appartient au seul genre de femme que j'apprécie ~~misseraimer~~: fière et hautaine, froide et distante.
- Drôle de coco, dit Georges.
- Je voudrais coucher une fois avec elle, continua Krassin, mais cette idiote d'Espagnole désire^{rait} qu'on lui fasse la cour, qu'on lui dise qu'on l'aime.
- C'est normal, ~~elle n'est pas de notre époque mais~~ dit Georges. ~~Elle appartient à l'époque romantique.~~
- ~~En bien, non, je ne peux pas faire cela; c'est plus fort que moi:~~ ~~parler d'amour, dire des âneries pareilles!~~ Vois-tu, j'aimerais maintenant, par exemple, monter chez elle, la surprendre pâle et lasse, les cheveux dénoués, me jeter sur elle sans paroles, et puis partir, ne plus la revoir. Et si je la croisais un jour dans la rue, faire semblant de ne pas la reconnaître.
- Essaie, proposa Fabrier.
- Tu sais bien qu'elle me foutra^k à la porte, même si elle a une folle envie de ~~faire l'amour~~ moi.

Georges dit:

- Elle n'a couché qu'avec son vieux comte d'Oliverès. *Miguel Bayans*
- Quelle bécasse, s'exclama ~~Piero~~.

Ils marchèrent en silence jusqu'à la place des Eaux-Vives.

Krassin s'arrêta:

- Je te quitte, Georges, *Cyril soulevait d'une sorte de crainte.*
- Pas encore, supplia Fabrier

~~Piero~~ demeurait immobile sur le trottoir, les yeux tournés du côté de la rue Adrien Lachenal. ~~Et Georges gonit~~

- Qu'est-ce que je vais devenir *maintenant si tu me quittes?*
- A deux heures du matin, on va faire dodo, mon ~~chéri~~.

La voix ~~changée~~ *tremblante*, lamentable, Georges ~~supplia~~ *dit*:

- ~~Ne me quitte pas!~~ - Pas encore ~~Pier!~~ *Pier!*

Krassin éclata de rire. Georges s'accrochait à son ~~bras~~ *épaule*.

- Tu peux rire, toi, tu es une jeune brute saine et normale... moi ...
- ⁽²⁾ Mais qu'est-ce que tu prend maintenant?
- Balivernes, dit Peter. Va te coucher.
- ⁽¹⁾ Tu sais bien - *pleurniche* Fabrier, - *parce même je pense toujours à la même chose*
- Si j'allais me jeter dans le Rhône ?
- Krassin parlait piteusement.
- Pourquoi pas, dans le lac? Il est plus près.

- Cela t'amuse, hein ? fit Georges haïeux.
- Pas du tout. s'en va Puis.
- C'est comme cela que je finirai un jour.

Et Peter excédé :

- Pas dans le Rhône, c'est trop propre pour toi... ^{Kressin} ~~Il~~ tira brusquement sur sa manche, se dégagea de Georges :
- Tu finiras dans le purin.

De ce chapitre on pourrait en faire deux, ~~sa~~ dans le second l'état des lieux mais Biata dans un groupe de la rue du Centre, Elle vient en crepavant d'aller se creper l'oeil troisième robot celui de la rue des Chèvres. Elle serait comme fascinée par l'épave de Marie Biata essayant de reconnaître le jeune amoureux de Léo.

VI

126
Mais George et Piéris étaient inséparables. Ils ne s'aimaient pas, ils ne se comprenaient point ni n'avaient de la joie. Ils ne s'étaient jamais demandé pourquoi ils se plaisaient ensemble.

Ils traînaient ^{les deux} toute route d'affaires. Les affaires du consortium Krassin-Fabrier, depuis la mystérieuse retraite de Rosso, ^{les affaires} marchaient au plus mal. Ni le trafic de timbres-poste, éternelle ressource de Peter, ni la croissante fertilité d'expédients dont Georges faisait preuve ne suffisaient plus à leur procurer de l'argent de poche. La névrose de Fabrier augmentait et la mauvaise humeur de Peter. Ils pestaient sans cesse ^(pour se soulager, ils le faisaient) contre l'organisation de la société qui oblige l'homme à s'abrutir dans le travail pour se payer une fille ou une bouteille, ils le faisaient particulièrement contre leurs parents qu'ils accusaient d'hypocrisie, de mesquins, égoïstes de

Le ciel était gris, les trottoirs humides et glissants. Peter marchait, les mâchoires serrées, le front barré d'un pli profond. Pourquoi diable, les autocraties familiales, formées de vieux moralistes grognons, empêchent-elles la jeunesse de s'épanouir ? Georges avait raison, il fallait en finir avec la dépendance et la misère.

Piéris pressa le pas. Une minute après, il regardait d'un oeil colérique une petite jeune femme, aux jambes fluettes, qui ^{le dépassait} marchait à petits bonds de moineau. Cette espèce d'andouille voulait aller encore plus vite que lui, sans doute une ^{celle} amoureuse. Rien d'aussi absurde qu'une femme amoureuse ! Elle ne se dépêcherait pas ainsi si elle était ^{pressée} la fiancée de Piéris.

Deux jeunes étudiants étaient en train de bavarder et de rire, arrêtés au milieu du trottoir. Peter ^{dut descendre de} les considéra d'un oeil ^{majestueux} colérique. Ils se montraient par trop satisfaits de la vie. Peter aurait voulu les voir à sa place, allant au devant de Mme Krassin-de Ventatour. (C'est ainsi qu'il appelait sa mère depuis le mois de septembre). Quelques jours avant la réouverture de l'Ecole d'Architecture, Peter lui avait déclaré qu'il ne continuerait pas ses études. Ce n'était pas la peine d'assister jour après jour aux leçons, s'y ennuyer, y dépenser son temps et son argent ! Il ne serait jamais architecte, ^{lui avait alors dit} sa mère voulait alors qu'il ^{fallait} choisît immédiatement une autre profession. Peter s'y refusa. Il ne voulait rien étudier. Les livres le rendaient fou. Quant aux travaux manuels, rien que d'y penser, il en avait des démangeaisons homicides. Un jour peut-être, il se mettrait à peindre ou à faire du théâtre. Mais Mme Krassin considérait la peinture et le théâtre comme des passe-temps.

128

- Madame est dans son boudoir, dit la femme de chambre française.

Pour la première fois de sa vie, Peter songea à la signification du mot "boudoir". Il semblait fait expres pour sa mère.

Krassin alla frapper à la porte du petit salon d'Elsa de Ventatour. Elle était en train d'écrire. *faire ses comptes.*

D'un formidable effort et parce que Georges le lui avait spécialement recommandé, Peter dit: *le dévôt a dit:*

- Bonjour maman.

Ce "maman" alluma dans l'oeil froid de Mme Krassin une lueur ironique.

- Bonjour *Piero!*

Elle continua d'écrire. *à travers des chiffres*

- Je ne vous dérange pas ? fit Peter, la voix légèrement *impatiente* frémissante.

- Une seconde s'il vous plaît. Asseyez-vous donc!

C'était énervant d'entendre la plume égratigner le papier. Peter s'approcha de la fenêtre, il commença à se ronger les ongles.

Il n'y avait que des écoliers dans la rue grise et silencieuse. Ils passaient en petits groupes, leurs énormes cartables sous le bras, *leurs* *semi-circulaires* *fabriqués de liège, et de cahiers. Piero sourit avec mépris:* Pauvres moutons résignés à suivre la trace de leurs pères, sans savoir exactement pourquoi: "Continuez, poursuivez, mes agneaux, bourrez-vous le crâne d'histoire, de grammaire et d'arithmétique..."

- Je vous écoute, dit la voix de Mme Krassin.

Piero se retourna. Son regard rencontra celui de sa mère. Il essaya de sourire. Il ne réussit qu'à esquisser une vague grimace. Le silence *expectatif et* *gêné* de Mme Krassin lui coupait ses moyens. Debout, les mains un peu tremblantes, cachées dans les poches du pantalon, il commença à parler. Il dégoisait vite et fort, sans plus oser regarder le visage de sa mère. Ce regard ne pouvait s'élever au dessus de la broche de rubis, cadeau du Prince Paul, reluisant sur la poitrine d'Elsa, près de l'épaule.

Peu à peu, *Piero* prenait de l'assurance, il réussit à expliquer à sa mère tous les projets de Georges, sans le mentionner une seule fois.

D'un *air* *stérile* impénétrable, Mme Krassin écoutait le long discours de Peter. Elle ~~ne donnait le moindre signe de vie, ni de désapprobation.~~ Elle paraissait muée en statue.

Piero parlait de plus en plus vite et, à mesure qu'il parlait,

la couleur revenait à son visage. Il se tut soudain; Ses yeux ardents ~~essaient~~ ^{fixes} ~~enfin~~ ^{fixement} regarder sa mère. Un moment, il crut qu'Elsa allait consentir à tout, tant ^{son} l'expression d'Elsa paraissait soudain encourageante.

- Vous êtes bien jeune pour vous lancer dans les affaires. *fit elle en souriant*
- J'aurais un associé, dit Krassin précipitamment.
- Un associé, dit-elle. Qui serait-ce ?
- Georges Fabrier. Il venait de ~~jeter~~ ^{lancer} le nom comme une balle ~~de revolver~~. L'expression du visage maternel se glaça, ^{l'air} Peter perdit soudain tout espoir.
- Il y a des douzaines de Fabrier, à Genève, dit Elsa de Ventadour. *Mar* elle savait très bien de qui ~~il s'agissait~~ ^{parlait} Peter.
D'un ton négligent, ~~Elsa~~ ajouta: *parlait Peter*
- Est-il riche, votre Fabrier ?
- Riche ? Non, ~~malheureusement~~; *en revanche* il a ~~par contre~~, une grande expérience des affaires.

Elsa dit:

- Avez-vous compté uniquement sur mon argent ?
 - Oui, ~~lâcha~~ ^{l'air} Peter, dans un élan de sincérité. Georges ~~ne peut compter sur celui~~ ^{ne peut compter sur celui} ~~de ses~~ parents, ils sont ~~bravillés~~ ^{bravillés} depuis des siècles, ~~ruinés dans de spéculations malheureuses.~~ *ruinés dans de spéculations malheureuses.*
- Mme Krassin leva les sourcils. Son regard s'anima. Une sorte d'ironie amusée y mettait des lueurs provocantes.
- ~~J'y~~ ^{ah-} suis, dit-elle, avec une joie mal dissimulée, ce Fabrier est celui que vous ~~connaissez~~ ^{avez connu} chez la fameuse princesse Woronesk ?

Peter sentit une flamme lui monter au visage:

- Exactement.
- Une fameuse intrigante que votre princesse, mon fils!
- Je ne la vois plus, fit Peter *rougissant*

Et Mme Krassin, ironique:

- Elle téléphone au moins une fois par semaine pour mendier de vos nouvelles.
- Ne lui répondez pas, ^{conseille Peter.} ~~fit Peter.~~
- Votre Fabrier a une réputation détestable, continua Elsa. *changeant de*
- Qu'entendez-vous par réputation détestable ? *de voir de Peter* ^{monde de tous} ~~l'air~~
- Ne vous énervez pas, ^{fit Elsa.} par réputation détestable, j'entends celle qu'il s'est acquise auprès des gens respectables de Genève par sa

manière toute particulière de vivre.

- Il vit comme tout homme libre et seul.

- La liberté et la solitude n'ont aucune ^{rapport} ~~relation~~ avec les dettes, les expédients, le vice et la débauche. Avec un tel associé, comment voulez-vous mener une ~~bonne~~ ^{bonne} entreprise, à ~~bout~~ ^{bout}, vous - ajouta-t-elle lentement et avec rancune - vous qui considérez le travail comme un stigmaté.

- Ah! dit Peter, sentant l'affaire glisser à l'eau et perdant la tête, vous parlez toujours de ~~de~~ travail. Savez-vous ce que c'est que le travail, Madame ?

- Mais naturellement que je le sais, ^{s'écria Elsa} dit ~~Mme~~ Krassin.

- Théoriquement, peut-être. C'est facile de parler de ce qu'on n'a jamais pratiqué. Avez-vous déjà travaillé, vous ? Croyez-vous que signer des chèques, détacher des coupons et commander votre valetaille soit vraiment du travail ?

Mme Krassin rougit jusqu'au blanc des yeux. Et soudain, elle devint livide. Les lèvres pincées, les yeux ardents, elle se leva ^{lentement} traversa la chambre et sortit sans regarder son fils.

Peter, désespéré, se laissa choir sur une chaise. Tout est perdu! Avait-il été assez sot ?

A ce moment, il entendit dans le corridor la voix froide et tranquille de sa mère:

- Annette, vous pouvez servir.

D'un bond, il se leva, serra ~~les poings~~ ^{les poings}, regarda autour de lui cherchant un objet quelconque bon à ~~frapper~~ ^{frapper}. Il étouffait de rage.

Il voulait ^{frapper cette femme} l'étrangler. Sans savoir ce qu'il faisait, il quitta le boudoir d'Elsa. Voyant la porte de l'appartement ^{ouverte} (ouverte, il se précipita dans l'escalier, dehors, poussa violemment la serrure à pièces

^{qui s'écrit: tout & même, devant l'escalier quatre à quatre.}
Le froid vif de la rue le calma. Il lui semblait qu'il revenait ^{d'un endroit terrible et dangereux où on vous poussait à faire des crimes.} de très loin. Il se réveillait d'un ~~ouchement~~ ^{ouchement}. Avait-il vraiment

voulu frapper sa mère ? Elle l'aurait ~~perdue~~ ^{perdue}. Oh comme il ~~le~~ ^{le} ~~désespérait~~ ^{désespérait}!

Il se mit à marcher à grandes enjambées, et à regarder les gens,

~~sans rancune comme des polichinelles. On ne peut être en plissement~~

^{comme} L'humanité lui paraissait soudain misérable. Au diable Georges ^{avec elle plus bon et}

et sa boutique, au diable Elsa Krassin de Ventatour!

^{Le cœur jeune}
Qu'il faisait bon marcher dans l'humidité de la rue, il respirait

avec plaisir l'odeur fade du brouillard! ~~Il avait faim.~~

Il avait faim.

Il s'arrêta au milieu du trottoir, fouilla ses poches l'une après l'autre: "Trois francs cinquante!" *(il vit tout bas sous sa main les papiers)* "Que peut-on s'offrir à manger pour trois francs cinquante?"

Elle avait les tiroirs pleins d'argent. Il y avait 40 et 50

Il se mit à rire à haute voix. ~~Mme Krassin était~~, assise à table, seule en face de la place vide de son fils; Elle ne l'attendait pas, bien entendu, mais au fond de son orgueil incommensurable, elle se dit ~~qu'il allait~~ *qu'il allait* revenir, poussé par la faim. "Grave erreur, Madame, votre fils ne reviendra pas" A deux heures passées, elle ~~dirait~~ *dit* à sa femme de chambre:)

* Annette, enlevez le couvert de Monsieur Peter *ici*,

Et le soir, elle recommencera jusqu'au jour où, lasse d'attendre, celui qui ne revient pas, elle ~~dirait~~ *dirait* de sa voix froide et hautaine:

"Annette, ne remettez plus le couvert de Monsieur Peter *ici*."

Tout serait fini entre eux.

D'aussi loin qu'il vit Georges ce même soir dans la Grand'Rue. il lui cria:

- Tout a échoué.

D'un air lugubre, ~~Georges~~ *Fabrice* le poussa vers "la Brosse". Une fois assis à leur table habituelle:

- Tu n'as pas su manier ta mère, ~~dit~~ *bonne* Georges.

Après le premier verre de Pernod, il soupira:

- Qu'allons-nous faire, *Piero?*

- Eh bien toi, je suppose, tu continueras à te débrouiller comme à l'ordinaire. Quant à moi, j'ai quitté la maison maternelle, pour ne pas y retourner.

Et Georges incrédule:

- No, ?.

- Comme je te le dis, c'est sérieux

- Qu'est-ce que tu vas faire ? s'exclama Georges égayé par cette catastrophe ?

Piero
inémessile
Peter haussa les épaules. Georges fut pris d'un accès d'hilarité. La situation de Krassin lui paraissait des plus comiques. Lui, le

prince de l'abondance, lui, le beau Peter^{luis}, fier et élégant...planant^(toujours) un peu au dessus des misères des autres. Et soudain dans la débîne, comme lui, comme Wladimir, comme Soledad ... Cette idée le^{l'amusait} réjouissait au point de lui faire oublier ses propres malheurs et la chute de leurs dernières espérances. Il se réjouissait de voir cet impeccable Peter^{luis} se chiffonner et se salir. Il se l'imaginait maigre et pâle, montrant les coudes par les trous de la manche. Une épave parmi les épaves.

- Pourquoi^{fais} ris-tu^{cette mine i'P'te} ? dit Peter, la lèvre dédaigneuse.

- Te voilà un gueux comme nous, ~~dit~~ pouffa Georges ^{luis} éclatant d'un gros rire.

Trois jours après, Daniel Satigny trouva Peter^{luis} Krassin à la sortie de classe, devant l'Ecole d'Architecture.

- Salut, mon vieux! lui cria-t-il, allant à sa rencontre.

- ~~Que fais-tu, dis?~~

- Je t'attendais, dit Peter^{luis}. Daniel Satigny avait été son meilleur camarade. Il ne l'avait plus revu depuis les examens de juin.

- Tu as l'air tout chose, dit Daniel, avec sollicitude.

- Il y a de quoi, grogna Krassin. Quand tu sauras mon odysée!

Il la lui raconta du commencement à la fin, évitant, comme avec sa mère de prononcer le nom de Georges.

- Mon pauvre ami, dit Satigny. C'est une très mauvaise affaire. Il faut avant tout te réconcilier avec ~~Mme Krassin~~ ta mère.

- Tu n'y songes pas, s'exclama Peter^{luis} avec violence. C'est la dernière chose que je ferai.

La chemise et la cravate de Krassin étaient sales et chiffonnées. L'ombre d'une barbe naissante noircissait son visage. Ses paupières tombaient de fatigue.

- As-tu déjeuné ? fit Daniel.

Peter^{luis} esquissa une grimace.

- A cinq heures du matin, j'ai bu mon café à Cornavin.

- Tu n'as pas dormi ?

- A peine. J'ai passé deux heures dans le lit d'une ^{lille} ~~gonzesse~~. Elle m'a permis de coucher avec elle jusqu'à l'ouverture du Buffet de la Gare.

- Pourquoi pas jusqu'à dix heures du matin ? fit Daniel, rougissant jusqu'au blanc des yeux à l'idée de cette promiscuité corporelle.
- Elle a un amant qui, paraît-il, vient à sept heures du matin avant d'entrer au bureau (Quelle idée saugrenue, n'est-ce pas, ?) - se lever au petit matin par le froid et les ténèbres pour aller faire rapidement l'amour à l'autre bout de la ville.)
Satigny, visiblement troublé par ce genre de conversation, dit:
 - Allons boire un café-crème chez Landoldt
 - Si tu veux, accepta Peter.

Satigny était chaste, abstinent, studieux et moraliste. Il appartenait au Groupe d'Oxford.

Par quelle complexité mystérieuse s'était-il pris d'amitié pour ce garnement de Krassin. Il ne pouvait pas le savoir lui-même. Les éternelles railleries de Peter sur la chasteté et l'abstinence n'empêchèrent jamais Daniel d'aimer Peter tendrement et fidèlement.

- Que puis-je faire pour toi ? dit Daniel dont les yeux myopes enlunetés contemplaient tristement la face ravagée de Krassin.
- Tu peux tout faire. C'est-à-dire que je suis dans le cas de tout accepter.
- J'ai quitté la maison en coup de foudre, poursuivit Peter, les mains dans les poches. J'avais sur moi une enveloppe avec quelques timbres assez rares, je les ai vendus pour manger... Hier soir, il ne me restait que quelques pièces de nickel. Et je ne savais pas où aller coucher, lorsque cette fille dont je te parlais tout à l'heure...
- Oui, oui, interrompit Satigny, ce n'est pas une solution
- Il n'y aurait pas parmi tes copains ~~un camarade~~ ^{quelqu'un} qui pourrait te loger provisoirement ?

Peter détestait le ton dont Daniel prononçait le mot "copains". Il y découvrait le plus grand mépris. Il passa mentalement la revue de toutes ses connaissances.

- Non vraiment, aucun n'est en mesure de le faire: Rosso me boude. Wladimir couche dans les galetas du Grand Hôtel, Georges vit en chambre chez une ancienne maîtresse. Elle ne lui permet même pas de recevoir des visites.
- Pourquoi y reste-t-il ? fit Satigny, étonné.
- Pourquoi ? Eh bien! parce qu'il ne paie ~~plus~~ ^{pas} le loyer de la chambre Comprends-tu ?
- Tu fréquentes un monde par trop indésirable, Krassin!
Peter explosa:

- Ce n'est pas des moralités, ni des conseils que je te demande, Satigny, mais de l'aide.
- Trop facile, s'écria Daniel, vraiment trop facile. On vit avec des gens à qui tout est permis, qui ont tout jeté par dessus bord: religion, morale, famille et lorsqu'on a besoin de quelqu'un, on va trouver un de ceux qui, grâce à leur concept étriqué de la morale peuvent vous être utiles.
- Satigny, dit Krassin, faisant un effort pour se contenir, ces gens dont tu parles avec tant de mépris n'ont pas toujours et nécessairement choisi leur voie. Connais-tu les circonstances qui ont présidé la dégringolade? Crois-tu que le duc Wladimir Neryschkine, par exemple, s'amuse à faire le beau chasseur au Grand Hôtel?
- Non, non protesta Daniel avec véhémence, je ne parle pas de ceux-là que j'honore et respecte.
- Wladimir Neryschkine n'est pas un homme qu'on honore et respecte, dit Krassin, avec dédain.
- C'est que je te reproche vivement, fit Daniel, c'est tes fréquentations de la Brosse.
- Ne perds pas ton temps en conseils, Satigny. Vois-tu, tu m'as payé un café au lait, je t'en suis reconnaissant, mais cela ne te donne pas le droit de m'assommer de tes moralités pendant une heure.

(Les vieilles discussions d'étudiants recommençaient *La nuit est si*
ennuyeuse et reconfortant

- Si tu continues à me sermonner, dit Peter, levant les yeux vers la pendule, tu vas être en retard pour ton dîner.
- Je m'en fiche, cria Daniel. Je me contenterai d'un sandwich et d'un café. *nous les prendrons ensemble* (Es-tu d'accord?)

Il ajouta humblement:

- C'est tout ce que je peux t'offrir.
- Ça va, rit Peter, soudain de bonne humeur. Je m'accommoderai *facilement* de ton sandwich et d'une chope de bière. Je suis un mauvais sujet, et, par conséquent, je n'ai guère droit à plus. Mais toi, mon pauvre Satigny, sage, travailleur, chaste et pur comme tu es, tu vas sacrifier pour moi un vrai repas. J'ai des remords.
- * Tes parents sont bien injustes de te serrer ainsi la ceinture, *ajouta-t-il* ~~ajouta-t-il~~ Il est vrai, continua-t-il railleur, que l'argent facilite les tentations. C'est pour le plus grand bien de leurs enfants que, dans les grandes familles genevoises, les parents tiennent si fort et si bien les cordons de la bourse.

- Je vais téléphoner à maman que je ne rentre pas pour d'après, dit Daniel, se levant. *ignorant à dessein les moqueries de Piers*

Mais au retour, il revint à la charge:

- Tu devrais cesser de fréquenter Georges Fabrier, *Piers* il a une réputation abominable.

- Tu parles comme ma mère sacrebleu! Qu'avez-vous tous à reprocher à Georges ?

- Ce que nous avons à lui reprocher ? Rien *si ce n'est* ^{que c'est un} fainéant, *Le cœur de Satigny se mit à battre à l'unisson* ^{qu'il est} noceur, ^{qu'il est un} menteur, ^{qu'il est un} morphinomane, ^{qu'il est un} escroc, de quoi faire l'ami idéal d'un jeune homme de ton âge!

- C'est tout ? ricana Peter.

- Ce n'est pas tout, s'exclama Daniel, ^{^ x x} il a plusieurs suicides sur la conscience, ou plutôt il les aurait s'il possédait des rudiments de conscience.

Le garçon apporta les sandwiches et la bière.

- Tu parles du suicide de la petite Fornallaz ? fit Peter.

- Je parle de plusieurs prétendus suicides dont Fabrier a été l'instigateur. Tu ne peux pas nier cela. Il s'en vante publiquement. Rien ne peut le réjouir autant que le malheur des autres. On peut dire qu'il s'y baigne de joie. Sinistre corbeau! Il fleure le cadavre chez les désespérés, il les encourage, il les pousse, il arrive même à leur procurer les moyens de se détruire.

- Tu exagères, dit Peter. ^{Rien en moi ne sent le cadavre} En tout cas, en ce qui me concerne, il ne fleure pas le cadavre. Tu es d'accord, hein ? Quant à la mort de cette petite Fornallaz qui se jeta par la fenêtre de la chambre de Georges, ^{entièrement} il est prouvé qu'il n'en est pas responsable. Un soir, cette fille se présenta chez lui. Son amant, un ami de Georges, l'avait plaquée pour une autre femme. Elle affirma à Georges que si l'amant ne la reprenait pas, elle se suiciderait sur le champ. Georges, honnêtement, lui enleva tout espoir, lui disant que son ami allait épouser l'autre femme.

- Alors, je vais me tuer, dit la petite Fornallaz...

- Bon, dit Georges, pour rigoler, voici la fenêtre. Il l'ouvrit toute grande et, avant qu'il eût le temps de l'empêcher, elle s'y était précipitée.

- Le salaud, s'exclama Satigny, se cachant le visage dans les mains, C'est épouvantable!

- Tu as une sensibilité de femmelette, dit Peter.

- Je ne vois pour toi d'autre modus vivendi que le retour au bercail, dit Satigny à Krassin, après examen minutieux de la question. Pour te rendre service, j'irai volontiers chez Mme Krassin, soit pour lui proposer une paix honorable, soit pour prendre toutes tes affaires. Tu ne peux pas vivre sans linge, sans souliers de rechange...

- Inutile, trancha Krassin. Je ne retournerai pas chez ma mère, je n'accepterai rien de ma mère. Je considère Mme Krassin et la maison de la rue Bellot, avec tout ce qu'elle contient, comme disparues dans un naufrage.

Satigny connaissait Peter. Inutile d'insister pour l'instant.

- Je te dirais bien de venir chez moi, soupira-t-il, mais quand mon père saurait que ...

- Voyons Daniel, protesta Peter, il n'en est pas question, cherche autre chose.

Soudain, le visage illuminé, Satigny s'écria:

- Eurêka! J'ai un ami américain, un chic type, il habite Bellevue il a un pied-à-terre à la rue du Vieux Collège. Attends un peu, je vais lui téléphoner.

VII

Edward Parker sentait ~~à plein nez la lavande~~ ^{et} Grand, mince, blond et dégingandé, il portait un complet de tweed à dessins chinés d'une coupe impeccable ~~et sentait à plein nez la lavande~~

- Je m'habille à Londres, expliqua-t-il à Satigny qui lui faisait ses compliments.

Parker avait accepté immédiatement le rendez-vous que Daniel lui proposait pour lui présenter Krassin. Ils allèrent chez Cintra. L'Américain serra chaleureusement les mains de Satigny et de Krassin. Celui-ci se mordait les lèvres nerveusement. Ses longues jambes s'agitaièrent sous la table et ses prunelles vertes jetaient des éclairs d'ennuiement.

Quelle situation pour un type comme lui!
Satigny racontait à Parker les péripéties de Krassin. L'Américain écoutait, les yeux gris clair errants de Daniel à Peter. Il ~~ne savait~~ ^{ignorait} pas ce que ces deux garçons lui voulaient, ~~ni pourquoi ce cher Satigny~~ ^{il soupçonnait} généralement si calme, si circonspect, mettait ~~tant~~ ^{bien} d'ardeur à parler.

Mais, à mesure, que Daniel s'attardait sur les détails de la mésaventure de Peter, le jeune Américain s'attendrissait. Le cas de Peter était vraiment navrant. ^{le jeune russe était} ~~le~~ jeune, si beau, si distingué! Et sans argent, sans maison, sans souliers, ni linge de rechange!

Lorsque Satigny finit par demander à Parker de ^{le} loger ~~son~~ ami pendant quelques jours, à la rue du Vieux Collège, Parker crut, non qu'on lui demandait un service, mais qu'on lui accordait une grâce. Avoir ce prince chez lui, pouvoir le voir tous les jours, se baigner dans la lumière étrange de ses yeux verts, écouter cette voix grave de Russe, dont les vibrations pénétraient jusqu'à la moëlle! Contenant ^{sa} sa joie, il dit:

- Mais naturellement. Et s'adressant à Peter, le visage illuminé de bonheur:
- Vous ~~serez comme chez vous~~. Je vous donnerai une clef, je vous prêterai des pyjamas et des chemises.

Il y avait un bon moment que Krassin ne gigotait plus sous la table. Dès qu'il se fut aperçu de l'effet qu'il faisait sur Parker, ses yeux de tigre cessèrent de jeter des éclairs, et ses lèvres se détendirent dans ~~une~~ une ironique confiance, ~~il songeait~~:

"Ce jeune Américain ^{n'était qu'un} ~~était~~, sans doute, un snob accompli et cet animal de Daniel lui en mettait plein les yeux: "Le jeune comte ~~le~~ ^{Le} jeune comte Krassin, fils d'un intime du tzar de Russie." ~~Le~~ ^{Le} descendant du grand poète provençal, Roland de Ventadour."

Pour un simple Parker, fabricant de clous à ferrer ou de boîtes de conserves à Détroit ou à Cincinnati, tout ce bataclan de noblesse ^{devant} ~~de~~ ^{son} ~~de~~ sonner comme un opéra de Wagner. L'aimable réponse de Parker ne le surprit guère. ^{Puis Krassin.}
- Vous ~~serez comme chez vous~~.
- Je vous remercie, dit-~~il~~, sans empressement.

Satigny, au contraire, se confondait en phrases de gratitude. Et tandis qu'il louait la compréhension de Parker, celui-ci, l'oreille distraite, regardait ^{involontairement} ~~et Krassin se laissait regarder.~~

Quelque chose de terriblement enivrant était en train de ^{naître en lui} ~~se produire~~. Un effluve impalpable, un rayonnement chaud, d'une douceur troublante, ^{le} ~~son~~ ^{de} ~~de~~ son adolescence d'Edward Parker fuyait, balayée par un courant irrésistible. Il se sentait renaître dans un Edward différent, un Edward lumineux, emporté, sorte d'archange Gabriel à l'épée flamboyante.

Krassin devinait ces sentiments. Une ivresse étrange montait aussi en lui, il la sentait chauffer sa poitrine, comme le vodka.

Il voyait Georges et toute sa clique: ~~Les~~ Rosso, ~~Les~~ Neryschkine, ~~Les~~ Woronesk. ~~Ils~~ se perdaient corps et biens dans la bourrasque, tandis que lui, Peter Krassin, dérivait doucement vers un havre lumineux:

"Havre Parker." Cela chantait les mers lointaines. Et tandis que ce pauvre Daniel se livrait à des élucubrations de gratitude, le refrain "Havre Parker" dansait dans la tête de Krassin, au son d'une vieille rangaine: "I have now bananas to-day...!"

- Le Porto est délicieux, dit Parker, vidant son troisième verre.

"Ce n'est pas le Porto qui est délicieux", songeait Krassin ^{amusé}, ~~vaniteux~~, ^{vous pourriez le lui offrir}, c'est moi qui suis délicieux, c'est moi qui s'enivre. Parker -

Les trois jeunes gens quittèrent enfin le café et remontèrent ensemble les Rues Basses. Au Molard, Satigny prit congé de Parker et de Krassin, leur souhaitant une bonne nuit. Quand il eut disparu, Peter pensa à le remercier. "Trop tard." C'était idiot! Il irait le retrouver demain, à la sortie de l'école pour lui dire sa gratitude. Le lendemain, il avait oublié Daniel. Ce fut quelques mois après qu'il le rencontra dans la rue. Il n'était plus question de remerciements en ce moment. Il fit semblant de ne pas le reconnaître.

Krassin ^{examinait} jeta ^{de} une ^{de} ceillade ^{de} distraite ^{de} sur ^{de} l'ensemble ^{de} ~~de~~ ^{de} meubles ^{de} de Parker: une chambre avec une salle de bain et laboratoire; quelques meubles fabriqués en série, d'une banalité effrayante, quelques gravures au sujet éternel; un chalet valaisan, un panorama de hautes montagnes, un pâturage vert tendre avec des vaches grasses. Les rideaux et le couvre-lit de crêpe de coton gris-vert juraient avec les vieux tapis de peluche grenat. ~~Peter~~ se laissa choir sur le grand divan turc:

- Je tombe de fatigue.

- ~~Pauvre, cher~~ ^{dit Parker} Je vais à l'instant faire votre lit. Il sortit d'un placard un pyjama et des linges de toilette:

- Je file ^{à la gare} pour Bellevue. Le dernier train ^{pour Bellevue} part dans une demi-heure. Bonsoir, ~~cher~~. J'espère que vous allez bien dormir.

- Je l'espère aussi, ^{dit} ~~dit~~ Peter, pensant avec rancune à cette fille, qui la nuit dernière, l'avait chassé de son lit.

- Excusez-moi, ^{Krassin} ~~Peter~~ ^{cher} ~~darling~~. J'ai préparé votre ^{petit} déjeuner. Le voulez-vous?

③ Avec sollicitude, ~~il se~~ pencha sur lui, ^{la} tête blonde de Parker.

^{Peter} Krassin s'assit d'un bond, écarta ses mèches emmêlées. Parker s'avance ^{lui présente} avec le plateau du thé, ~~le~~ le posa sur les genoux de Peter:

- ^{que} Vous êtes trop aimable, ~~dit~~ Krassin dans un ^{bailement}

Il y avait des petits pains au lait, du beurre frais, de la marmelade anglaise.

- Vous avez acheté tout ça pour moi, s'exclama ^{Peter} Peter, levant sur l'Américain son regard ^{malicieux} le plus domestiqué?

Parker versa le thé, sourit humblement:

- J'ai un tel plaisir à vous recevoir.

Les yeux clairs de l'Américain allaient du visage encore ensommeillé de ~~Peter~~ à sa poitrine visible dans l'entrebâillement du pyjama déboutonné. ~~Peter~~ beurrerait la moitié d'un petit pain.

- Vous avez ^{été à la plage} beaucoup nagé l'été dernier? ^{demande} dit Parker, votre peau est encore toute dorée!

- Tous les jours, dit ~~Peter~~ Peter. Délicieux, ces petits pains, Parker!

- Ils viennent de chez Metziger. Vous en aurez tous les jours!

Cette naïve promesse fit rougir ~~Peter~~ Peter. Il feignit de s'intéresser au plateau ~~du déjeuner~~. Un napperon le couvrait, dont le fil bleu pastel s'harmonisait avec la tasse et les assiettes de porcelaine de Chine, à petits dragons d'argent.

- Tout est exquis chez vous.

- Oh, ici, c'est horrible, expliqua Parker, ce n'est qu'une humble garçonnière que Grany ^{ma} louée pour les jours ~~que~~ je n'ai pas envie de rentrer à Bellevue.

- Cela vous arrive souvent? fit ~~Peter~~ Peter avec un sourire.

- Rarement, sauf, peut-être quand je suis soûl, ou par les nuits trop infâmes. J'aime beaucoup notre maison de Bellevue. C'est un grand chalet, style vieux suisse, très confortable. Nous avons un jardin qui déclive jusqu'au Léman, une petite grève où les cygnes viennent nous prendre le pain des mains, un canot à moteur pour nos promenades.. La vue s'étend au delà du pays, jusqu'aux Alpes de Savoie. Par les jours sereins, le panorama est absolument splendide. En automne, le lac s'endort sous le brouillard, l'eau devient luisante et unie, comme une soie. En hiver, lorsque la terre se repose sous la neige, un silence impressionnant s'introduit jusque dans les chambres. Nous allumons la cheminée du salon. J'aime l'odeur du bois qui brûle. Pas vous?

- Vous êtes poète, dit ~~Peter~~ ^{Krassin} Peter.

* Parker lança:

- Il faudra que je vous présente à ma grand'mère.

Il essayait son torse devant la glace. Il venait de prendre un bain très chaud. Dans la chambre flottait un épais nuage de vapeur. ~~Peter~~ Peter voyait dans ce brouillard la ligne parfaite de ses épaules. ~~La~~ chair

dorée sous la lumière artificielle avait des tonalités de pastel. Il peigna ses cheveux. Des gouttes froides tombaient sur son corps nu, lui procurant une sensation agréable.

Devant l'image de ^{cette} sa jeunesse triomphante que la glace lui renvoyait, il éprouvait un étrange trouble. *Un sentiment nouveau*
indéfinissable qui le flattait et le troublait à la fois. Le nouveau
Il se rasa avec la Gillette de Parker, évitant d'examiner son corps.

m. Quand il sortit de la salle de bain, l'Américain avait déjà rangé le divan.

- Parker, vous me gênez, fit Krassin, je peux très bien faire mon lit.

- Voulez-vous m'appeler Edward ? bégaya l'Américain, rougissant jusqu'aux yeux. *Péter* lui jeta un coussin à la tête.

- Mais oui, mon vieux. Je t'appelle Edward et te tutoie, ça va ?

Il crut qu'Edward allait lui sauter au cou. L'Américain se contenta de dire :

- Merci, *dear.* darling.

Et soudain :

- Il y a un service que je voulais spécialement ^{vous...} (te demander : n. *amène,* pas de femmes ici, ma grand'mère...)

- Sois tranquille, mon vieux, je déteste les femmes !

- Ecoute, dit Parker, je dois rentrer à Bellevue pour le déjeuner. Veux-tu que nous allions boire un Porto ?

me *qu'en* *quelques heures* *il aurait faim aussi*
Péter avait oublié qu'il fallait manger. Il fronça les sourcils. Il lui restait ^{une} ~~une~~ petite poignée de nickels dans la poche.

- Non ? fit Edward, se méprenant sur l'expression du visage de Péter.

- Oui, oui, ^{avec plaisir} *Krassin* allons-y, dit Peter. Cela ne te fait rien d'aller à La Brosse. J'aimerais te présenter un copain. Il se réjouissait de ^{la} tête de Georges lorsqu'il le verrait arriver avec ce nouveau et splendide mécène. ^{devant} ~~Quant à Edward, il ne doutait pas qu'il ne goûtât au cynisme éloquent de Fabrier.~~

- Je n'ai jamais entendu parler de ce café, dit Parker. *Benquois et*

- Ce n'est pas un café à glaces, ni à stalles veloutées, pour ^{vous} poules de luxe. C'est un modeste bistro de bohèmes dans la vieille ville.

Pendant qu'ils montaient la rue de la Fontaine, Krassin demanda à Parker s'il n'avait pas de parents.

- Je n'ai que ma grand'mère, répondit Parker. Nous nous adorons, tu verras. Elle est très coquette. Si tu lui fais un brin de cour, elle t'invitera

souvent. Elle aime tant les beaux garçons!

- Crois-tu vraiment que je sois un beau garçon, dit ^{Piers} le ~~tigre~~ amusé du trouble d'Edward?
- Regarde-toi dans la glace, fit Parker. Tu es l'homme le plus beau que je connaisse.
- Au diable, la beauté, grogna Peter^{ies}, que veux-tu que j'en fasse ?
- Mais, bredouilla Edward ^{amusé} ~~troubé~~ jusqu'au cœur...
- Cela ne me donnera ni des millions, ni des serfs.
- Des serfs, fit Edward étonné ?
- J'aimerais avoir des gens à qui donner des coups de botte ^{si Piers} C'est un des ~~plus~~ rares plaisirs de ce monde!

Edward considéra Peter^{ies} avec une surprise douloureuse.

Peter^{ies} éclata de rire.

Pâle et morne, Fabrier était effectivement à La Brosse, devant un verre de Pernod, les yeux enfoncés, le regard vague, la tête appuyée sur une main. Il répondit à peine au salut de Krassin.

- On te dérange ? dit Peter^{ies} piqué.
- Pas le moins du monde, dit Georges indifférent.
- Que désirez-vous boire, demanda l'Américain, s'adressant aux deux autres.
- Un Porto, fit Krassin.
- Un Pernod, dit Fabrier, vidant d'un trait le reste de son verre.

Après la première gorgée:

- Cela ne va pas ? ^{demande} dit Krassin à Fabrier.
- Je couve une post-cuite carabinée, ^{il ponctue} ça passera au troisième Pernod.

L'Américain demeurait silencieux sans comprendre pourquoi Peter^{ies} avait voulu lui faire connaître cet individu ^{clafard et} ~~paie et merese~~, si récalcitrant. Au bout de dix minutes de pénible silence, il jeta un coup d'œil à sa montre:

- Peter^{ies} darling, je dois m'en aller à l'instant. Mon train part pour Bellevue dans dix minutes.
- Vous n'avez pas d'automobile, dit Georges ~~levant~~ ^{levant} paisiblement ses paupières sur ce figolet ~~substant~~ ^{emmiellé}
- Si, dit Parker froidement, mais ma grand'mère ne veut pas que je la prenne à tout bout de champ. Et s'adressant à Krassin:

- Je te verrai ce soir, n'est-ce-pas. Nous dînerons ensemble à la Bergerie.

Georges releva un sourcil, considéra Parker avec intérêt.

- Très bien, dit ^{Peter}Peter. A quelle heure te retrouverai-je ?
- J'ai un cours de six à sept. Je viendrai te prendre chez nous vers sept heures et quart.

Georges releva l'autre sourcil.

^{Parker}Peter appela la sommelière:

- Tout ? demanda la jeune femme, montrant les trois verres.
- Tout, dit Parker.
- Deux Portos et trois Pernod. Trois francs quatre-vingts, Monsieur, s'il-vous-plaît.

Parker donna une pièce de cinq francs.

- Gardez la monnaie, dit-il à la sommelière.

Georges ouvrait les yeux tout grands.

^{Parker dit :}
- Au revoir, Monsieur! A ce soir, darling!

^{Parker}Parker disparut en coup de vent:

- La bonne poire! ricana Fabrier.

Il se mit à mimer les gestes de Parker, il imita sa voix et son accent.

- Au revoir, darling. *(Je t'attend chez-nous)*

La sommelière apporta un nouveau Pernod. Et ^{Peter}Peter étonné, ^{de s'écrier:} montrant ~~le verre au liquide opalin:~~

- Adieu, Crésus, ^{tu t'en}paies aujourd'hui! *As-tu frôlé de l'argent?*
- Grave erreur, ^{fit Georges.} Je n'ai ni argent pour payer, ni besoin de payer. ^{Ton}Américain a payé pour moi.
- Il a payé, dis-tu?
- Oui, je me suis arrangé pour qu'il paie trois Pernod: le passé, le présent et le futur.
- Salaud, fit ^{Peter}Peter. Et soudain, soucieux, il vida ses ^{verres}poches sur la table, compta minutieusement le tout. Il se mit à siffloter, tandis qu'avec les pièces de différentes grandeurs, il formait des constellations autour de son verre.
- Qu'est-ce qu'on peut acheter à manger avec ^{soixante-dix}septante centimes? demanda-t-il à Georges.
- Eh bien? Deux cervelas et un petit pain.

- Deux cervelas, ça ira, mais il me faut un grand pain.

Georges lui donna vingt centimes.

- Voilà! Il vida son verre d'un seul trait!

← Bon appétit.

Il sortit, titubant sur ses jambes.

- Il est soûl, dit la sommelière.

- Il faut bien qu'il le soit, dit Peter, ^{iers} pour m'avoir donné vingt centimes.

^{Krasin} Peter avait essayé de lire, de dormir, de regarder à travers la vitre les gens qui descendaient la rue Verdaine. Qu'allait-il faire jusqu'à sept heures et quart? S'il avait pu au moins attendre dans un cinéma ou dans un bistro. Les cervelas et le pain avaient mangé ses derniers centimes économisés.

Il se fit du thé, en but quatre ou cinq tasses, très lentement. Cela le porta à cinq heures et quart. Ne pouvant plus tenir dans la garçonnière de Parker, il se lança dans les Rues Basses. Il y salua deux ou trois connaissances, s'arrêta plusieurs fois pour regarder les vitrines, de préférence celles de comestibles. Des quantités affolantes de bouteilles pleines de nectar divin s'y étalaient, provocantes. Il faisait froid et Peter philosophait sur la puissance magique de l'alcool. Il savait exactement laquelle de ces bouteilles lui procurerait une chaleur plus douce ou plus brûlante, celle qui le plongerait peu à peu dans un sommeil sans rêves, celle qui lui infiltrerait une puissance imaginative merveilleuse, ~~merveilleuse~~. Fasciné, il regardait une de ces fiasques opalines, particulièrement tentante. S'il l'avait eue avec lui, dans la banale chambre de Parker, un miracle se serait réalisé. Il ne serait plus seul. Il croirait, il espérerait ...

Il s'arracha de la vitrine Burkard, traversa le Pont des Bergues. Une brume bleuâtre montait de l'eau grise, l'enveloppant d'humidité froide. Le jour s'en allait lentement du côté de la plaine. De pâles tons orangés ruisselaient sur l'Hôtel des Bergues, sur l'édifice lacustre des Services Industriels ^{de Genève}, sur le quartier de Saint-Jean, perché sur les falaises du Rhône. Au delà du Faubourg nord-ouest, s'élevait le Jura, blanc et morne. Des milliers de colonnettes de fumée jaune montaient des toits, doucement vers le ciel.

Pourchassé par la tristesse des bas quartiers de la rive droite,

Le souvenir de "astasja leur était également désagréable.

- La guerre d'Espagne va finir, fit Piers, les rouges détalent à toute vitesse, ils passent la frontière française par milliers en déposant les armes.

Les yeux de Soledad étaient fixes et douloureux.

- Vous n'êtes pas contente, fit Krassin étonné, Vous allez pouvoir rentrer dans votre pays.

Soledad soupira :

- Je n'en sais rien...

- Mais voyons, Soledad, vous ne pouviez pas espérer ni même désirer que se fussent les communistes et les séparatistes que...

- Je ne pensais pas à cela, interrompit l'Espagnole nerveusement, je pensais à ces ~~pauvres~~ ^{petits} enfants, à ces malheureuses femmes à ces pauvres vieillards qui meurent de froid et de faim sur les routes des Pyrénées.

- Ils l'ont mérité, fit Piers.

- Mérité ? s'écria Soledad, mérité ? Pourquoi ? Ils n'ont rien fait que subir les folies des autres.

- Quel^s autres, fit Krassin prêt à la discussion, les rouges ?

- Oh, laissons ça, voulez-vous, fit Soledad tristement, Nous ne pouvons pas nous comprendre. Et soudain avec passion bien que d'une voix basse et vibrante :

- Que cela soit les rouges ou les blancs - les appelle-t'on blancs ? Je ~~ne~~ n'en sais rien - c'est toujours les innocents qui payent. Regardez ça comme vous voudrez. Dans toutes les guerres dans toutes les révolutions il y a des fanatiques et des profitards, que ceux-là payent c'est normal les uns ~~meurent~~ sacrifient corps et biens à l'idéal, les autres risquent tout comme des beaux joueurs. Mais entre ceux-ci et ceux-là il y a des milliers de gens qui ne demandent qu'à vivre en paix. compréneez vous ajouta-t-elle s'inclinant sur la table et fixant sur Piers le regard sombre de ses yeux noisette, qu'à vivre en paix, qu'à travailler, qu'à aimer qu'à contempler la beauté du ciel et de la terre. Eh bien pour les ~~luteurs pour les brutes~~

Bis

- Ils l'ont ~~merité~~ *fit* Krassin.
- ~~merité?~~ *s'écria Soledad.* Ils n'ont rien fait que subir ~~les~~
- Mais ce sont des communistes, des rouges, vos ennemis... *folies des autres. C'est toujours l'habitude comme ça. Des quel-*
- Non Krassin, poursuivit-elle avec souffrance, ces malheureux ne sont ~~pas mes ennemis.~~ *pas des fanatiques, des profiteurs surtout parmi les gens honnêtes pendant les guerres et les révolutions. Tous leurs torts, tous leurs*
- Je ne souviens, répliqua Krassin, que vous priez tous les jours pour la ~~victoire de Franco, pour la chute définitive de la République...~~ *victoire de Franco, pour la chute définitive de la République...*
- ~~C'est vrai, dit Soledad, mais...~~ *de milliers d'innocents* comment vous expliquer? Elle esquissait un vague geste d'impuissance. ~~Je suis moi-même surprise de mon absence de joie. Elle parlait très lentement, cherchant ses~~ *rassemblant ses pensées ses mots*
- ~~parasserait ses mots:~~
- Les soldats en loques, transis de froid, courbés de fatigue, chassés de partout comme des punaises... ce... ce sont ~~pas des ennemis~~ *pas des ennemis* comme moi; ils parlent la même langue, ils aiment la terre que j'aime, ~~ils sont vaincus...~~ *ils sont vaincus...* Je ne peux plus les considérer comme des ennemis, ~~mais comme des frères, des frères malheureux.~~ *en surte sous des traits solides, mais de telle façon servis, des chemises blanches, de très petites...*
- Elle se recueillit dans un silence douloureux. Et puis, lentement, les yeux dans le vague, ~~comme si Krassin n'était plus là,~~ *était* elle commença à siroter son café ~~distrainment.~~
- Avez-vous revu Rosso, fit soudain Krassin, un peu vexé de ce silence. Savez-vous qu'il nous évite maintenant?
- Je l'ai rencontré une fois ~~par hasard,~~ *repondit Soledad d'une voix encore perméable* dans la rue, il m'a donné des nouvelles de Nastasja et de Neryschkine. *Il m'a après*
- ~~Il paraît que ce dernier a perdu sa situation au Grand Hôtel. Au nom du Ciel! qu'est-ce que ce pauvre Wladimir pouvait bien faire au Grand Hôtel?~~
- Il y était liftier, *Puis s'éclata de rire* vous l'ignoriez? Tout Genève l'appelait le beau ~~chasseur,~~ *chasseur* parce qu'il avait grand style.
- C'est navrant, dit Soledad, à son âge!
- Il se teignait les cheveux et se fardait les joues, pour paraître plus jeune, poursuivit ~~Pédro.~~ *Pédro.* Il montait et descendait des douzaines de valises par jour; il allumait des centaines de cigarettes aux clients, ~~il troussait les femmes de chambre, et pelotait les vieilles Anglaises, dans l'ascenseur. Bref, il remplissait honorablement ses fonctions de chasseur d'hôtel. Je ne comprends pas son renvoi. Sans doute, il ne parvenait plus à cacher ses soixante ans.~~
- Pauvre Wladimir, soupira l'Espagnole.

Krassin examina Soledad. Elle avait rejeté son châle sur ses épaules Ses cheveux noirs, peignés en deux bandeaux, lisses et luisants,

encadraient le visage d'une rare noblesse. Le manteau entr'ouvert laissait voir une simple blouse de laine noire d'où émergeait le cou délicat, strié de veines bleues. Le regard de Soledad se voilait de tristesse. Il enfermait quelque chose de farouche, de fier, de lointain...

Oh comme elle était facile à reconnaître, impossible de se méprendre sur son caractère. Il n'avait plus rien de la soeur, elle était tout à fait comme elle se présentait.

supprimer cette idée

- Excusez-moi, j'ai un rendez-vous.

Elle se leva aussi, indifférente et muette. Elle enveloppa de nouveau ses cheveux, monta le col de son manteau. Dehors, elle lui tendit sa main nue. Il ne l'embrassa pas, Il la saisit à peine, s'inclina et partit, sans regarder une dernière fois la silhouette qui s'éloignait..

- Un Porto, *my dear?* ~~darling?~~
- J'aimerais mieux un cocktail.
- Qu'as-tu, Peter, Tu me sembles bien mal luné ?
- Il n'en est rien. J'ai tout simplement faim, mon vieux! ~~Parker, ce soir,~~ *Parker* lui paraissait d'une vulgarité effrayante et sa sollicitude l'agaçait.
- Un cocktail aussi infernal que possible, Edward. Il comptait sur l'alcool pour noyer ses dernières ~~appréhensions.~~ *submissants d'orgueil.* L'Américain l'avait conduit à la Bergerie, pour lui offrir un vrai repas de ~~fiancailles~~ *fiancées*. Il ne voulait rien économiser. Deux cocktails, trois cocktails, ~~peu important, pourvu que Peter sourit.~~ *Et le menu était excellent et les vins parfaits.* Si ~~Peter~~ *Edward* avait été de bonne humeur, ~~il~~ *Edward* se serait ~~contenté~~ *peut-être* d'une bouteille de champagne, mais après cette première bouteille de Veuve Clicot, Peter n'avait pas déridé.

Edward commanda une seconde bouteille. Et puis de l'Armagnac. ~~Tu es fou,~~ *Peter* disait Peter, le regard brillant, les joues en feu. ~~Impuis muet.~~ *Respire* C'est un jour mémorable pour moi: Non, ~~darling,~~ *Peter* bégayait Edward, les yeux humides de tendresse. C'est la consécration de notre amitié. A ta santé, ~~Peter!~~

- A la tienne, Edward!
- A notre éternelle amitié, *my dear* ~~darling!~~
- Edward, es-tu sûr de pouvoir payer la note, demanda ~~Krassin~~ *Krassin* soudain inquiet?
- C'est Grany qui paie, *explique* dit Parker. Elle règle toujours mes notes sans les examiner en détail.
- Parfait, *s'écria* ~~Peter~~, à la santé de Madame ...?

- Parker - Melville - dicta Edward.

- Parker - Melville - répéta Krassin, vidant le verre d'un trait.

Jamais ~~Peter~~ n'avait été si beau. Edward en demeurait fasciné.
~~Grand Dieu~~ Au nom du Ciel, une perfection pareille est-elle possible ? Cela vous donne le vertige, cela vous oppresse comme un poids trop lourd.

~~Peter~~ Edward contemplait les mains de Peter, larges et belles autour de la coupe d'Armagnac qu'elles essayaient de réchauffer. Des mains de prince ! Parker cachait les siennes ~~de peur~~ ^{sous la table} que Krassin ne les trouvât grandes et vulgaires.

Enfin, Krassin ~~avait~~ ^{était} déridé. Il riait, il plaisantait. Son regard étrange jetait ~~sa~~ ^{des éclairs} lumière sur Edward. Plus ses paupières se fermaient, (par moments, on voyait à peine la pupille) plus l'iris devenait vert et luisant. Il pénétrait la poitrine de Parker comme une aiguille.

Peter voyait les dents longues et blanches de Parker dans un sourire d'esclave. Penché vers lui, comme les fleurs et les arbres vers le soleil, Edward le dévorait du regard. Peter voyait ^{aussi dans un autre flash} la fortune de Parker transparaître. D'un vol léger, ~~des~~ papillons de billets de banque ^{sur les} ~~se~~ ^{de sa conscience} frolaient, étendre ses mains et les saisir ! Des costumes neufs impeccables, des cravates et des chaussures hallucinantes et surtout de grands repas, des quantités folles de vins raffinés : bouteilles, fiasques, fioles ... rouges, vertes, opalines ...

- Tu me donnes encore un verre d'Armagnac, Parker ?

- Naturellement, mais tu seras horriblement soûl, ^{mon cher} ~~darling~~.

Parfait, étonnamment parfait. Ce Parker fonctionnait comme une machine bien réglée. ~~Il~~ ^{Peter} allait tout avoir, tout. La fière Elsa de Ventadour serait bien attrapée. ~~Il~~ ^{était} ~~certes,~~ ^{certes,} à un moment donné, ~~les rapports Parker-Krassin prendraient une tournure embêtante.~~ ^{avec} ~~Tant pis.~~ ^{Peter ne voulait y penser}

Edward était devenu très bavard. Le grelot de sa voix ^{sortait} arrivait sans interruption aux oreilles de Peter. Que diable pouvait bien dire cet idiot ?

~~Krassin songeait à~~ ^{Krassin songeait à} Soledad ~~Gosile de Sotomayor.~~ ^{Gosile de Sotomayor.} fière et muette ^{dans sa robe de deuil.} ~~muette devant~~ ^{avait} se trouver là, à la place de l'Américain !

- Pourquoi me regardes-tu si sévèrement, Peter ?

- Toi ? Non, je regarde ^{Soledad} ~~la~~ ^{Peter} comtesse d'Olivares.

- Tu es déjà soûl, ~~darling~~ ? ^{mon vin ?}

Krassin ricana :

- Soûl pour si peu, tu ~~ne~~ ^{mal} me connais ~~pas~~ !

- Tu voudrais encore boire ?
- Pour sûr que je voudrais encore boire. Je veux toujours boire !

- Si on allait se coucher, ^{Piers} darling ?
- Déjà, il est à peine dix heures!
- Veux-tu aller au dancing ou dans une boîte de nuit ?
- Je n'y tiens pas spécialement ...

Sans rien décider, ils sortirent de La Bergerie.

~~Piers~~ et Edward bras dessus, bras dessous, descendaient la rue du Mont-Blanc. Le trottoir cédait doucement sous leurs pieds et les reverbères se dandinaient comiquement.

- Ce soir, je ne pourrais pas rentrer à Bellevue, ^{observe} dit Parker.

Quai des Bergues, la chaussée apparaissait déserte. A peine si une ou deux automobiles s'y glissaient rapidement. Les deux jeunes gens la considérèrent longtemps avant de se décider à ^{traverser} ~~passer~~. Elle ~~leur~~ semblait très dangereuse.

Le Pont du Mont Blanc, ^{En revanche,} par contre, s'offrait comme un long refuge avec son solide parapet et son large Rhône dessous. (C'est commode ^{Même dans les moments les plus vachants de la vie il faut penser en cas de besoin!} Mais, plus loin que cet aimable pont-refuge, un monde ^{obscur et périlleux} s'étendait à l'infini, des immenses espaces désertiques!

La Place du Port, Longemalle, la rue de la Fontaine où de folles voitures et des cyclistes fous descendent en ~~démors~~ ^{en versant}. Grâce à Dieu, après cela, on allait atteindre l'Hôtel Atlantic : Havre Parker.

Dans la garçonnière d'Edward, ^{Par chance ni l'un ni l'autre n'avait sommeil} ~~Krauss~~ se jeta sur l'ottomane. Il avait

- une folle envie de dormir. ^{Piers avait main tenante} ~~Dormir, vite la seule chose qu'il~~
- Veux-tu du café, Peter? ^{désirait, mais}
- On ne se soûle pas au champagne, pour se désolter au café,

Edward se coucha à côté de ~~Edward~~ lui, lui ^{tenait} prit une main:

- O darling! Peter, darling!

VII

Le chapitre sur Martigny aller avant celui-ci

Georges venait de parcourir tous les bric-à-bracs de Saint-Gervais, de la rue du Cendrier, de la rue Rousseau et ceux du Marché aux Puces, à la recherche d'un cadre d'occasion. Un copain lui avait confié un faux Liottard avec l'espoir d'en tirer quelque argent. C'est avec le même espoir que Fabrier accepta la commission. Il venait de faire tous les brocanteurs de la ville, sans trouver ce qu'il lui fallait.

La croûte enveloppée de papier de journal sous le bras, Fabrier longeait le Quai des Bergues. Il marchait très lentement, le regard fixé sur le Rhône. Le fleuve lui paraissait plus vivant que n'importe quelle créature humaine. Il traversait la ville parmi les hommes affairés, plus vite qu'eux, plus grognon qu'eux, poussé par la même force impérative et mystérieuse.

~~L~~ ^{le fleuve} lutteur sauvage, ~~il~~ usait en vain son énergie contre la ruse et la persévérance de la société organisée, maîtresse des hommes et des choses.

① Ce Rhône urbain, ~~sauvage~~ ^{quel} et bruyant contrastait avec le Rhône faubourien, silencieux et paisible, qui faisait son bonhomme de chemin sous les hautes falaises de Saint-Jean et avec le Rhône forestier de Cartigny, large et lumineux, jalonné de philosophiques pêcheurs à la ligne.

② L'imagination de ~~Georges~~ ^{Fabrier} se plaisait maintenant à remonter le cours du fleuve. Il le voyait au delà du Léman; ~~il~~ ^{dominant} coulait dans une verte et riante vallée.

Il se souvint qu'~~à~~ ^{Georges} Martigny, lorsqu'~~il~~ ^{un} était encore enfant, sa tante Monique lui ~~avait~~ ^{avait} dit un jour, montrant le fleuve:

^{Regarde.}
- Vois, Georges. C'est le Rhône!

~~Un on avait eu une grande déception.~~

- Ça le Rhône ?

Il ~~se~~ ^{n'avait pas le} voulait reconnaître, ^{Pour lui il n'y avait} que ~~le~~ ^{le Rhône} Rhône genevois, l'urbain, celui qui s'agite et bruit contre le pont des Bergues et la Coulouvrenière

Penché sur l'eau, Georges songeait maintenant à l'auguste naissance du Rhône, ses premiers pas en aval des monts, sa jeunesse tourmentée

L'eau fascinait positivement Georges, il ne pouvait pas en détacher les yeux. Quelque chose, cependant, le força soudain à lever son regard sur le pont. Il vit Soledad. Appuyée au parapet comme à la lisse d'un navire, elle aussi paraissait fascinée par le mouvement et le bruit de l'eau: des tonnes et des tonnes se changeaient en collines d'écume, se chevauchant, se confondant, se divisant en vallées tortueuses, ~~se~~ s'unissant à nouveau ^{plus loin,} en une seule et puissante masse. Vers l'île et autour de l'île s'était encore une fois le fleuve ou plutôt les deux fleuves car en cet endroit le Rhône se divise en deux bras: l'un ~~XXXXXXXXXX~~ forme un remous et demeure indecis comme séduit par la ville, décidé à s'y attarder, l'autre affairé, impatient au contraire de s'en éloigner aussitôt que possible, heureux de se débarrasser de tous ces pièges urbains, de s'en aller au loin vers son destin...

Pour Georges le charme du fleuve était rompu, ^{il} cédait à l'attraction de la femme, de l'être humain dont la parole et le sourire illuminaient ^{vaient} la ~~maigre~~ solitude ténébreuse de ce matin d'hiver. Il avait un désir immense d'entendre de nouveau sa voix grave et étrangère., de serrer sa main honnête, de voir ses yeux profonds au regard ^{grave} et pénétrant.

Georges fit un mouvement en avant au moment ^{même} au Soledad qui ne l'avait point aperçu, s'inclinait sur l'eau: tout son buste, de la tête à la ceinture se trouvait comme suspendu et oscillant sur les collines tourbillonnantes d'écume. Le cœur de Georges ne fut qu'un bond. ^{l'homme} Mais ~~il ne~~ fut pas un seul mouvement en avant pour y courir, ^{s'il fallait pour} ~~XXXXX~~ l'enlacer et la maintenir de force sur le sol. Au contraire le cœur de Georges battait maintenant dans l'attente délicieuse d'une catastrophe. Comme un fleche une phrase de l'Espagnole lui revint: ^{était} "le meilleur endroit pour un suicide" Un suicide! rien au monde n'aurait pu intéresser Georges comme cet ^{te vue} ~~XXXXXX~~. ^{Oh, oui encore une fois:} Y assister, savourer la morbide volupté de ce spectacle! mais déjà et tandis que ces pensées comme des fleches venimeuses, traversaient sa chair s'y entre-choquaient ~~XXXX~~ turbulantes Fabrier avait compris son erreur. Soledad ne songeait ^{nullement} ~~XXXXXXXXXXXX~~ à ce ~~guididey~~. Elle avait contemplé le beau spectacle de ces vannes, écouté leur

Fin de la page

leur barbare musique et maintenant, ayant épuisé en un profond regard, en un élan avide de folles resonances et rythmes fous le charme de l'eau, elle repartait tranquillement du côté opposé à Georges vers les ~~Hues~~-basses

Trop tard pour la relancer! Le regard de Georges ~~sa~~ suivait la silhouette mince ~~et~~ aux mouvements vifs de ~~l'~~l'Espagnole comme on regarde le train qui devant nous emmener vers les ~~endroits charmants~~ ^{endroits charmants} d'un séjour agréable et que nous venons de manquer.

Georges ^{se} commença à marcher le long du fleuve. Comme un chien errant, triste, miserable, il allait traîner à travers la ville ~~xxxxxxxxxxxx~~ sans but et sans espoir désirant ~~xxxxxxxx~~ une croûte ou une caresse et doutant fort de ^{les} la trouver.

Il n'avait plus d'amis. Comme une perle unique dans un écran capitonné, Piers se prélassait maintenant chez Parker alternant ses séjours entre le chalet de Bellevue et le pied-à-terre de la rue du Vieux-College. ~~xxxxxxxx~~ avait définitivement deserté La Brosse et ~~xxxxxxxx~~ ^{café du} Le consulat, il ne fréquentait que La Bergerie, Le Plat-d'Argent endroits de choix élégants et cossus.

chez Cintra, au Plat d'Argent, bref dans des endroits de choix, élégants et cossus. Tous ces lieux étaient tabous pour Georges Fabrier, des Fabrier de la rue Beauregard. Il ne pouvait y mettre le nez sans se faire regarder de travers par les garçons et les sommeliers. ~~Ge n'était pas que rester se fût mis à l'éviter. Mais il était collé à ce figolet de Parker et Parker et Fabrier se détestaient cordialement.~~

Quant à Rosso ^{Georges} ~~il~~ ^{il} préférait ne pas y penser. A peine s'il lui rendait son salut dans la rue. On le disait agent secret du Service ~~du~~ ^{du} centre-espionnage fasciste. Georges l'avait un jour aperçu à la porte du Consulat allemand avec des airs de conspirateur héroïque.

Par raison d'économies, ~~et~~ ^{et} peut-être un peu à cause aussi de la déception ^{de Peter, Nastasja ne chauffait plus la grande pièce de la rue Etienne Dumont où ils se réunissaient habituellement. Elle vivait dans sa cuisine avec le pauvre Wladimir, marmiton et commissionnaire à la place de Soledad.}

Georges s'aperçut tout à coup qu'il était dans la rue du Cendrier. Il en demeura extrêmement troublé. Le nom d'une fille ~~de plaisir~~ qu'il connaissait lui vint comme un éclair à la pensée: Emilienne!

Les doigts ~~engourdis de froid~~, les yeux et le nez criblés de vifs picotements, il songea au plaisir ~~à une chaleur physique~~, d'une chambre accueillante, d'un lit et d'un corps chauds.

Il était maintenant dans un long corridor humide et sombre, en face d'une rangée de boîtes aux lettres à peine éclairées par une vague et grise lueur qui descendait du haut du sixième étage; La maison de cette fille!

~~Les mouvements de son cœur se précipitaient. Aussitôt, ses nerfs se mirent en branle.~~ Il tremblait de tout son corps. Si Emilienne voulait, ~~rien qu'avec sa chaleur physique~~, elle parviendrait à calmer cet état de dépression insurmontable.

Il hésitait encore au milieu de la cour. L'odeur de pain frais de la boulangère qui était dans la maison se mêlait désagréablement à une insupportable puanteur d'urine humaine.

Georges se mit à monter l'escalier. ~~Il était presque sûr que cette fille lui refuserait ses caresses.~~ ^{Il n'avait pas d'argent à donner à Emilienne, comment allait-elle lui recevoir?} Lorsqu'il avait de la galette, elle se prêtait volontiers à ses ~~sejts~~ ^{sejts}, mais ~~avec~~ ^{avec} un regard fuyant et parfois haineux. Pourtant, il la préférait aux autres ~~filles~~ ^{filles} du quartier. Au cinquième étage, Georges se sentait le cœur dans la bouche ^{elle était moins... animale, plus sérieuse que ses collègues, elle et ayant quelque chose comme une lueur d'intelligence le temps en temps}. Il hésitait devant la porte sombre, où il n'y avait même pas

de sonnette. Au bout du corridor étroit, était un balcon circulaire. Dans une humidité tenace, sous un petit carré de ciel gris, des nippes misérables étaient en train de ~~se sécher~~ sécher.

Une odeur infecte d'excréments de chat sautait maintenant à la gorge de Georges.

Le rythme de son coeur s'était encore accéléré. Il en éprouvait du malaise.

D'une main molle, il tapa à la porte d'Emilienne, ~~avec un sentiment~~ *légère, partiale, et la crainte de sa haine masculine.*
bête d'espoir qu'elle ne répondrait pas. Pendant deux bonnes minutes, il attendit anxieusement. Et rien ne remuait à l'intérieur. ~~Seul~~ *un* robinet mal fermé dégoulinait dans la cour, tristement. Emilienne n'était pas là. Quel ennui ou quel soulagement, ~~il ne savait~~. Mais la porte s'ouvrit soudain et une silhouette sombre apparut avec la seule tache claire du visage.

- Bonjour, ~~dit~~ Georges

- Qu'est-ce qu'il te prend de venir à ces heures ?

Il entra, referma la porte. Elle se mit à marcher vers la pièce du fond, vaguement éclairée. Les cheveux de la femme, coupés à la *garçonne*, s'emmêlaient sur une nuque d'une blancheur malade. Emilienne portait une robe de chambre de flanelle à dessins énormes et des pantoufles feutrées qu'elle ~~tr~~ *traînait* par terre.

Georges la suivait à pas de loup.

- Tu es malade ?

- Non... je dormais.

- Il est midi passé, dit Georges, imprudemment.

- Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse, midi ou quatre heures !
J'ai sommeil, je dors. C'est mon droit.

Emilienne s'était arrêtée. Georges en profita pour la saisir.

- Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle.

- Te voir, dit-il d'une voix rauque.

Et Emilienne, ironique, se dégageant :

- Visite de politesse ?

- J'ai besoin de toi, bégaya Georges.

- Tu tombes mal.

Alors il sut qu'il ne l'aurait pas. Il se laissa choir sur une chaise :

- Emilienne, j'ai de la galette ...

Il mentait, poussé par son désir, ^{le} que le ^{militaire} ~~trou~~ combat avait ^{revillé} ~~revillé~~.
- Je m'en fous! dit-elle offensée.

Georges se leva lentement; ^{se} chercha la porte à tâtons. ~~et~~ sortit sans que la femme ait esquissé le moindre geste pour le retenir. Il avait un noeud à la gorge. ~~Il voulait pleurer. Dans un moment~~ ~~il retenait ses larmes.~~

Le froid du dehors le calma. Il prit rue Winkelried, traversa le pont des Bergues. La clameur du Rhône arriva jusqu'à lui ^{elle lui rappelait} ~~et lui souvenait de~~ Soledad ^{Perez} Gorrío. S'il allait la trouver! Mais il continua de marcher sans but. Finalement, il échoua à la Brosse.

- C'est un jour à suicide, dit-il à la sommelière!
- ~~Tous les jours sont à suicide, répondit la jeune femme.~~

Ne trouverait-il pas quelque part un peu de sympathie, un petit souffle de chaleur ^{amicale} ?

- Sa vie est dégoûtante, ^{scripsis} poursuivit Georges.
- ^{bon} D'accord, dit la sommelière, ^{avec} un long bâillement.

Il jeta une ocellade à la pendule: une heure et ^{quart} ~~quatre~~. Dans un moment il pourrait téléphoner à sa mère. Depuis quelque temps, il lançait de fréquents "S.O.S." à Mme Fabrier. Il attendait pour cela que son père ~~fait~~ parti pour le bureau. Jamais, il n'oserait se mettre en face de ~~son~~ ^{il serait capable} ~~son~~ ^{de lui faire dégringoler les escaliers,} ~~son~~ ^{car il aurait été capable de} ~~son~~ ^{la tête la première.} ~~son~~ ^{la tête la première.}

Mme Fabrier, ~~par coïncidence~~ ^{par coïncidence}, ne lui refusait jamais la nourriture. Elle n'aurait pu ni manger, ni dormir, sachant que ce malheureux fils, vagabond et loqueteux mourait de faim dans la même ville. ^{Pauvre maman!}

Georges quitta La Brosse qui n'avait pas de téléphone, pour aller téléphoner au bureau de tabac. Au grand étonnement de la tenancière, il prit une voix ^{précieuse} ~~étrange~~ de femme pour demander si ~~Mme~~ Fabrier était à la maison.

- Monsieur Fabrier vient de sortir, répondit la domestique.
- Pourrais-je parler à Madame, continua Georges avec la même voix de tête. C'est de la part de la secrétaire de l'Association Chrétienne de Jeunes Filles.

Et soudain, ^{de son} ~~le~~ ton bourru et familier:

- C'est moi, Georges. Puis-je venir ^{déjeuner} ~~déjeuner~~ ~~avec~~ ~~vous~~, maman ?
- Lorsqu'il déposa vingt centimes sur le comptoir:
- Avez-vous déjà fait du théâtre, demanda la tenancière?
- C'est mon violon d'Ingres, dit Fabrier en sortant.

Cinq minutes après, il était rue Beauregard. Madame Fabrier en

personne ^{avait} lui ouvrit la porte:

- Je t'ai préparé quelque chose à la cuisine, dit-elle, d'une voix brisée.

- A la cuisine ? dit-il, vexé de cette réception.

- La domestique a congé cet après-midi, expliqua sa mère, ^{cela ne} dérange moins. ^{Elle hésite, songea Georges, qu'elle a oublié le mot, qu'elle} ^{très bien, veux me cacher aux gens qui pourraient venir. Papa m'a dit} ^{- arrête-là le} Pour quoi, diable, prenait-elle toujours cette voix martyre ?

C'était pour lui rappeler qu'elle s'était ruinée pour lui, qu'elle avait payé toutes ses dettes, afin de lui épargner la prison ? Mais, il ne l'oubliait pas ! Il n'oubliait pas non plus certaines femmes qui, l'ayant fortement aidé à dépenser cet argent, ne lui le disaient plus bonjour. *regardaient plus dans la rue*

Il mangeait ~~avec un~~ ^{avait} un appétit féroce. Mi attendrie, mi songeuse, Mme Fabrier le regardait dévorer. ^{Elle aurait voulu parler avec lui, mais ne savait comment dire son sentiment. Elle ne parlait} ^{rien ne leur était plus commun.. Depuis plus de dix ans déjà, ils} ^{ignoraient tout l'un de l'autre, sauf que, souvent, il avait faim et qu'elle lui passait des restes.} ^{parler des choses qui simplifiaient sa vie de famille, celle de que lui Georges avait dépensé pour toujours.}

- Tu n'aurais pas un peu de vin ? demanda soudain Georges Fabrier.

- Du vin ? Ton père et moi, nous buvons de l'eau.

Elle ajouta:

- Je te ferai une bonne tasse de café.

Georges navré, considérait sa mère:

- Ma pauvre maman, quel plaisir avez-vous à vivre ?

- Du plaisir, fit-elle surprise, aucun, remplir notre devoir peut-être.

Il s'essuya la bouche avec un vieux mouchoir assez sale.

- Sais-tu au juste ce que c'est que le devoir ? Il amplifiait la voix pour dire "devoir" enflant le mot de larges vibrations emphatiques.

- Je crois le savoir, dit-elle ^{lentement} ^{avec simplicité et modestie} et essaie de le remplir ^{de} mon mieux

- J'ai encore faim, dit Georges, d'une voix beaucoup plus ^{naturelle} humaine.

- Veux-tu ^{deux} ^{sur le} une couple ^{de} d'oeufs au plat ?

Cette offre l'emplissait de plaisir

- S'il te plaît, maman.

Il venait de dire ^{ces simples mots} cela de la même manière que lorsqu'il était encore gamin. Mme Fabrier ^{le regarde un instant sans mots, avec des yeux qui brûlaient un} en demeura tout attendrie. Rien d'aussi émouvant que ces gestes ou ces intonations d'enfance chez un ^{les larmes. Que ce pauvre cœur était pâle, malgré sa jeunesse...} jeune homme las, déjà ^{En le regardant. Et combien solitaire, affamé d'affection malgré} ^{voulait le cacher par son cynisme et ses craneries.}

(sur son visage)
- lol -
mais à elle il ne pouvait pas la tromper elle savait c'est
toute la gachure de son vie toute l'amertume de c'échec
mûr et désabusé, découvrant inconsciemment sa solitude. Pour cacher ^{ces} une
larme, ~~de~~ ^{sa} belle, qui s'échappait de ses yeux, Mme Fabrier se pencha sur
son plat. ~~ses casseroles, figurant de les rangers. le fourneau.~~

- A quoi sert-il, continua Georges, poursuivant son idée, à quoi sert-il d'avoir de l'argent si l'on ne prend aucun plaisir ?

Elle s'approcha dans un halo de vapeur beurrée.

- Pour qui parles-tu Georges ?

- Pour vous, bien sûr, pour toi, pour papa!

- Mais nous n'avons plus d'argent, Georges!

- Ta, ta, ta, ~~rit-il~~, ^{il} se jetant sur les oeufs. ~~(Vous n'avez plus d'argent?)~~
Je voudrais être à votre place.

- Etre à ma place ? dit-elle ^{avec} tristement.

- Je conviens que, même millionnaire, Monsieur ~~Rene~~ ^{Paul} Fabrier est loin d'être le compagnon idéal, dit Georges, la bouche pleine.

- Ne parle pas comme ça de ton père! ... supplia Mme Fabrier.

Pour ne pas lui faire de la peine après le régal de ces si bons oeufs, Georges ne lui dit pas le mépris qu'il éprouvait pour cet absurde Paul Fabrier, fondé de pouvoir à "La Lyonnaise", ~~apaisé moraliste~~
~~moraliste~~, ^{moral}iste de l'espèce la plus redoutable.

Pendant qu'il buvait cet exquis café chaud, préparé par Mme Fabrier, il se sentit légèrement réconcilié avec le monde. Aussitôt la dernière gorgée bue, il comprit qu'il fallait partir. Mme Fabrier donnait des signes visibles d'impatience. Elle craignait toujours un retour imprévu de ^{son} père Fabrier. Et puis, elle ne se sentait pas tout à fait à l'aise avec ce fils révolté, vagabond, débauché, ~~et~~ sceptique.

- Allons, merci, maman.

Dans l'escalier, de nouveau avec ce maudit faux Liotfard sous le bras, il songea qu'il aurait dû embrasser sa mère. En y pensant, une onde de tendresse, vite étouffée, lui monta au coeur. Non, un type comme lui ~~ne~~ ^{n'} était pas ^{même} capable d'embrasser cette honnête femme!

Brusquement, il s'était décidé à aller trouver Rosso. Il voulait lui demander des explications sur sa désertion. Rosso et lui avaient été les meilleurs camarades. Pendant plusieurs années, ils brocantèrent, trafiquèrent et ~~combinèrent~~ ensemble toute sorte d'affaires. Ils partageaient en amis l'argent du gain, ou plutôt ils le dépensaient de concert.

Ah! les royales foires qu'ils ~~menaient~~ ^{avaient} dans les bistros de la rue des Etuves et du Cendrier; ~~avec des filles gais~~ ^{avec des filles gais enjoués}

Et ces soirées théâtrales, lyriques et sentimentales chez la ^{jeune} Woronesk, rue Etienne Dumont! Tout ce glorieux passé à peine vieux de quelques mois, Rosso ne pouvait tout de même pas l'avoir oublié.

Georges regrettait tout cela. Une ^{onde d'inquiétude} angoisse mortelle ^{montait} en lui. ~~Il lui sembla que rien de ce passé bohème et fou ne reviendrait.~~ ^{comme il chemina seul dans l'indifférence de monde} Il se sentait vieux et las! ^{abandonnant, renouant à dire à l'instar avec de} et se laisser aller à terre. Ces vieilles pierres de la Cité seraient plus clémentes que les ^{hommes}. Et puis ... qui sait ? Quelqu'un viendrait peut-être le relever, ^{quelqu'un!} ~~qu'on attend tout le long des années de l'attente~~ ^{l'être anonyme, sans âge ni sexe}

Il arriva à la rue de la Fontaine où Rosso demeurait.

~~Rosso ne pouvait tout de même pas l'avoir abandonné~~ ^{Il} Il avait encore confiance en Rosso. Si Rosso, avec sa chaleur ^{meridionale} méridionale et sa canaillerie spirituelle lui revenait, il cesserait d'être maudit, il chasserait cette abominable âme de chien errant qui par périodes de plus en plus fréquentes, venait s'installer dans son corps.

~~Il éprouva une joie presque délirante, lorsque~~ ^{Avant de tirer la} sonnette de la porte d'Ottavio, ^{Georges} il crut entendre une rumeur de voix à l'intérieur. ^{se l'imagine} L'illusion d'une petite réunion autour d'un poêle allumé et de quelques verres de vin, ^{son cœur sauta d'une douce espérance} lui communiquait une chaleur agréable. ^{à l'intérieur} Il ~~écouta~~ ^{le} coup de sonnette retentir ~~et l'écho se perdit tristement~~ le long du couloir. Quelques secondes s'écoulèrent. ~~Tout bruit domestique~~ ^{avait cessé. On n'entendait plus aucune rumeur de voix.}

~~Tantôt espérant, tantôt défaillant, Georges~~ ^{éprouvait maintenant} ~~le~~ ^{battement précipité de son propre cœur. Le silence se prolongeait,} ~~au delà de toute mesure. Georges réfléchit qu'il était temps de ressonner~~ ^{Il le fit.} Une angoisse ~~presque physique~~ ^{montait} en lui, envahissait sa poitrine, serrait sa gorge, troublait son regard. Rien, toujours rien... Dans l'appartement, le silence continuait. ~~Georges ne croyait pas à~~ ^{l'absence de Rosso.} ~~Il devait recevoir une personne intéressante. Il~~ ^{n'ouvrait pas.}

Georges descendit l'escalier, traînant les pieds sur chaque marche. Lorsqu'il fut de nouveau dans la rue, ~~il vit que la nuit commençait~~ ^à s'installer. La clarté triste des reverbères rivalisait avec les dernières lueurs du crépuscule hivernal.

Il faisait de plus en plus froid. Georges songea à aller chez ^{Peter.} Peter ne lui ^{fermerait} pas ^{sa porte.} l'entrée de sa demeure. Il était possible qu'il lui dise:

- dirait :
- Mon vieux, tu tombes mal, Parker va venir. ^{(C'est in-soutenable qu'il} ~~avait eu tout le temps de se moquer de lui, mais il était si bête, a~~

garçon, si stupéfié par ses richesses !)

Alors, il faudrait repartir. Mais si Parker était loin pour quelques heures

A la rue du Vieux-Collège, devant l'Hôtel Atlantic, Georges s'arrêta indécis. Les fenêtres de Parker apparaissaient brillamment éclairées comme pour une réception. Rien d'aussi lamentable qu'une réception chez un ami qui a négligé de vous inviter. Oserait-il monter et s'exposer à être flanqué à la porte par ce maudit Parker ?

Soudain, il se trouva planté en face d'une devanture de magasin. Un corset de soie moirée s'étalait à côté d'un soutien-gorge de dentelles. Les deux pièces formaient un ensemble assez agréable. Si on parvenait à arrêter le regard exactement sur les limites des deux objets, on pouvait presque croire à une vraie femme: c'est-à-dire à la partie de la femme à laquelle Georges semblait principalement s'intéresser. Mais les yeux de Georges glissaient involontairement vers l'absence des cuisses. Cela gâtait tout le plaisir. Pourtant, les seins gorgés d'air rose étaient bien agréables à contempler!

Entre hommes bien sûr! Mais il y avait le champagne et de l'alcool en abondance!

Et décida d'aller vers Soledad. Sans s'arrêter plus longtemps devant le meuble où son ami s'occupait si bien de sa toilette. Enfin, quelqu'un était à la maison, quelqu'un allait le recevoir.

Le long du corridor sombre, une vieille dame le précédait. Elle tournait en passant les commutateurs et la lumière se faisait à mesure qu'ils approchaient de la chambre de l'Espagnole.

- Madame Coëlio, une visite! hurla la vieille dame, devant la porte.
- Entrez, répondit de l'intérieur, la voix que Georges connaissait, et bien.

Un long fantôme de clarté entra par la fenêtre du fond. Il se tenait au centre de la pièce, seule chose vivante dans la chambre sombre.

- C'est vous, Georges ?

La voix paraissait surprise, mais amicale.

- Je ne vous distingue pas, fit Fabrier.

Une silhouette de femme passa dans la clarté fuyante.

L'électricité s'alluma

- Vous ne m'attendiez pas ? dit Fabrier.

Elle clignait des yeux, meurtrie par les rayons électriques.

- Certes pas, Soyez le bienvenu.

Elle lui montra un vieux fauteuil de reps grenat, placé à côté du

poêle.

- C'est votre place, dit-il.
- Et celle de mes rares visites, le seul siège confortable de la chambre.

Elle se baissa pour ramasser quelque chose, chercha un instant *sur le tapis* ~~sur le tapis~~ *trouver. chée sur le tapis*

- Qu'avez-vous perdu ?

Il s'inclina à son tour. Il vit ~~sur le tapis~~, presque sous le fauteuil un petit objet frêle et luisant. Il le ramassa. Surpris, il gardait entre ses doigts ~~esgourds~~ un chapelet encore tiède de la main pieuse de Soledad. Il le lui rendit.:

~~Wassermann?~~

Soledad s'était assise sur une chaise basse, près du poêle.

- Asseyez-vous donc, Georges.
- Puis-je éteindre la lampe, Soledad? C'est plus agréable avec le seul éclairage du dehors.
- Si vous voulez ...

Georges alla tourner le bouton électrique. Il revint s'asseoir près d'elle. En quelques minutes, la nuit avait pris possession de la chambre. La fantomatique clarté de la fenêtre n'était plus. Seul le carré de mica du poêle répandait une chaleur assoupissante, envoyant son reflet pâle sur le plancher.

Georges jeta un regard circulaire à travers la pièce. ~~Il vit~~ Le rectangle vaguement lumineux d'une glace et la forme incertaine de la cuvette et du broc. *apparaissaient dans un coin* A la place de Soledad, ~~on~~ distingua, seulement la tache claire de ses mains et de son visage.

Georges Il aurait voulu dire quelque chose, mais les idées lui manquaient. Pour la première fois, depuis très longtemps, il se sentait pénétré de paix. Tout désir trouble avait disparu. Cette chambre que l'invisible présence d'une femme emplissait, devenait pour lui un aimable refuge, perdu *dans* ~~en~~ *pleine* ville. *hostile*

Comme il se sentait loin du monde! *et desirait même de changer de n'être plus ce long Fabien qu'il était mais un autre.*

un être simple et sain, aimant sans foi en Dieu mais béneux avec les supérieurs.
Une pendulette invisible rythmait le temps. Amortie par la profondeur de la chambre intérieure, la trépidation d'un tramway arrivait jusque là. Elle faisait vibrer doucement les vitres de la fenêtre. *Amorçait*

La clochette du wattman laissait entendre son lointain tintement

cotoneux. Quelque part, une radio fredonnait un chant monotone. Le chapelet de Soledad cliquetait ...

Il était mis le nouveau cliquetait,

Fabrier soupira:

- Cela ne vous ennue pas que je me taise ? Je suis si bien ... Il me semble que je ^{me} prélassse au Paradis.

Il entendit le rire un peu nerveux de Soledad:

- Quel paradis!

Cela le rappela à la vie réelle: la maladie, les misères, la mort...

- La guerre d'Espagne est enfin terminée.

Soledad ne répondit rien. *El ajouta*

- Je pense que vous allez rentrer dans votre beau pays.

- Mon ~~mon~~ pays est couvert de ruines, dit la voix invisible et douloureuse.

- Mais votre ancienne maison de Toledo ...

- Des ruines aussi ...

- Et votre hacienda d'Estella ?

- Je viens d'apprendre que la Phalange l'a réquisitionnée.

Alors elle était de fin l'ivement pauvre, aussi pauvre

Georges riait secrètement de la ruine de Soledad. Elle avait tant désiré la victoire de Franco! Voici ce que Franco lui apportait!

- Pour qui priez-vous, Soledad ?

- Je prie pour les morts, ^{pour} les malheureux...

- Alors, vous priez aussi pour moi ?

- Pour vous ? Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. *n'êtes pas à moi et l'autre*

- Si vous saviez, gémit-il.

- Vous êtes jeune, vous êtes sain.

- Sain, siffla-t-il, moi sain ?

Moquez-vous des victimes de la guerre et de celles des catastrophes- Qu'est-ce que c'est qu'une fortune perdue, qu'un membre amputé comparé à ce profond et inguérissable mal qui m'afflige? —

— Vous pouvez échapper à un naufrage, à un tremblement de terre, à une épidémie, vous n'échappez pas à une tare comme la mienne. Je porte la catastrophe dans ma chair. Je suis la catastrophe!

Soledad écoutait dans un mélange de pitié et de dégoût, ^{de} cette voix creuse ^{de bronze} qui déchirait comme un couteau! Soledad n'ignorait au

un plaisir à c'avoir pu d'elle. Quelques mois auparavant *Et c'était une créature que ce Georges Fabrier. Sa compagnie ne vous donnait pas l'impression d'être avec quelqu'un, mais avec une force malfaisante vague, trouble et redoutable. Dans cet espace de ténèbres qui s'étendait autour d'elle, Soledad pressentait un danger. C'était comme dans la forêt l'ent fait grand plaisir. Plus maintenant avec la sauve*

énergie du désespoir elle les avait chassés ^{lors} douloureusement de sa
 ni. Maintenant la présence de cet homme dans sa chambre
 lui faisait l'impression d'une force malfaisante, vague, trouble, et
 redoutable. Dans cet espace de ^{quelques pas} s'étendaient autour d'elle, Soledad
 vierge, une sorte de ^{sûreté} ~~distance~~ entre vous et le feu de bivouac et une
 menace cachée derrière votre dos. Un fauve se glissait sans bruit
 dans le noir. Il s'appêtait à lui sauter dessus.

- Si on allumait l'électricité, dit-elle.

- Je vous en supplie, gémit Georges, restons ainsi. Il y avait si long-
 temps que j'attendais cette paix. Laissez-moi... en bénéficier encore.

*me remuant le
 dans
 comme
 la bouche*

Mais rien que d'avoir parlé, l'enchantement était rompu. Affamé de
 sympathie humaine, il avait, tout le long de cette journée d'hiver,
 cherché quelqu'un à qui s'accrocher. Enfin, un être bon et charitable
 l'avait accueilli. Il était là, dans la douceur du silence, dans la
 bonne chaleur du poêle. ^{écouant} Seuls le tic-tac monotone de la pendulette
 et de temps à autre le cliquetis du chapelet de Soledad.

Mais déjà, son bien-être fondait. Ces ombres de crypte l'oppressaient
 Des fantômes d'outre-tombe ^{vienent} venaient flotter autour de lui, spectres
 d'un passé trouble et terrifiant.

Seule, la chaleur d'un corps humain ^{le calmerait} l'aurait calmé. Ses mains
 tremblaient légèrement sur ses genoux. Sa chair paraissait se décomposer.
 Saisir quelqu'un, l'embrasser fort, serrer frénétiquement contre soi
 un torse ou une taille de femme !

Un instant, un très bref instant, il songea à se jeter ^{aux pieds de} sur Soledad.
 Il ne ~~paraissait pas~~ Mais Soledad était intangible, tabou, presque une ~~saïnte~~
 créature surhumaine. ^{ses bras me caressaient} ~~la~~ la savait déconcertante, ^{en tout cas} en tout cas.

- Soledad (exactement la voix d'un naufragé)

Elle tressaillit, immobilisa son chapelet entre l'index et le
 pouce:

- Alors ...

- Que faut-il faire quand les morts nous poursuivent ? ^{Pour vos paroles} ^{il avait, il me} ^{de savoir possible} ^{me}

Soledad ^{dit} ~~voit~~ ^{Mme Bayard} le comte d'Olivarès, grand et pâle, dix mortelles
 blessures dans le corps: ^{Petit contait il se}

- On les accepte, dit-elle, on les écoute.

Et après un bref silence:

- Ils ont parfois de très belles choses à nous dire.

- Pas à moi! s'exclama Georges, un drôle de sifflement dans la voix.
 Tenez, en ce moment, je vois mon ami Massot, un de vos compatriotes...
 Je vous assure qu'il ne me dit rien d'intéressant. ^{Il parlait comme}

^{un autre} Fabrier s'arrêta indécis. Et, dans sa pause, il entendit la
 respiration accélérée de Soledad. Il comprit qu'elle attendait la suite.

fini non

- Ce doux et cher Massot se suicida sous mes propres yeux. Vous croirez peut-être que j'essayai de l'en dissuader. Hélas, non, au contraire, je l'y pressai.

Il s'arrêta un moment de parler. Aucun son ne lui parvenait de Soledad, même pas le cliquetis de son chapelet. Georges poursuivit:

- Le droit de suicide est contestable, n'est-ce pas ? Comment supporterions nous cette charogne de vie si nous ne savions pas que, le moment venu, nous allons pouvoir la détruire ?

- Mais Dieu ...

- Balivernes, interrompit Georges. S'il existe, il se fiche par trop de nos difficultés, de nos souffrances. Il faut se débrouiller soi-même.

Et après un moment de silence:

- Vous êtes *ennemie* du suicide, Soledad ?

- Quelle question! Naturellement que je suis ~~curieuse~~ ^{le} ~~curieuse~~ ^{ennemie} ~~par~~ ^{par} ~~du~~ ^{du} ~~suicide~~ ^{suicide}.

- On voit bien que vous n'êtes jamais arrivée au désespoir.

- La religion m'en a empêchée, dit-elle.

Fabrier se leva, alla allumer l'électricité. *Il fallait, coûte que*

coûte qu'il remette cette horrible histoire.

- ~~Quand je connus~~ ² Massot ~~à Paris~~, il avait déjà sa fameuse barbe de guerrier assyrien ¹ C'était en 1924, pendant la dictature de Primo de Rivera. ³ Il venait de quitter ~~l'Espagne~~ ^{l'Espagne}, poursuivi et menacé par un gouverneur dangereusement expéditif qui l'aurait fait passer sans procédure. A ce moment, il vivait misérablement à Paris, faisant toute sorte de métiers, maudissant la police espagnole et pestant contre les dictatures. Pour comble de malheur, il apprit soudainement que sa femme et sa fillette venaient de mourir mystérieusement à Barcelone. Le désespoir s'empara de lui. Il ne parlait que de suicide. ~~Fabrier~~ ^{Fabrier} ~~me~~ ^{avait} imprudemment ^{dit} *qu'il* voulais aussi se suicider. Je n'avais pas les mêmes motifs que lui, mais je venais de me brouiller avec mes parents, j'étais sans le sou. Je détestais l'humanité. Je ne pouvais plus supporter que ceux qui, comme moi, la détestaient. Cela me lia à Massot.

Il faut que je vous dise que nous menions une vie exaltée, nocturne, morbide ... Nous étions toute une bande à nous exhaler en malédictions contre la société. Nous lisions Marx, Kropotkine, Ruskin, Edgar Poe et Baudelaire, une belle salade, quoi! Nous n'aimions que les atmosphères macabres et tourmentées. Nous assistions à des scènes spirites où Massot conversait avec l'esprit de sa femme. Nous croyions à la métamorphose et à la métempsychose. Affaiblis par le jeûne, exaltés par les lectures

pythagoriciennes et *flammarioniennes*, nous parlions d'astres, de

trépas et de l'au-delà, comme nous parlions d'aller chez le dentiste ou de prendre le métro pour Biotre. *le porte mortel*.

Nos soirées d'hypnotisme et de magnétisme étaient devenues célèbres dans tout le quartier. Bref, nous étions mûrs pour n'importe quelle folie.

Le désespoir de Massot, plus authentique que le mien, qui était plutôt littéraire, le poussait rapidement à la réalisation de nos plans. Nous étudions et discutions la manière plus agréable de nous détruire, lorsque je fis la connaissance d'un étudiant chinois. Un peu pour l'épater, je lui expliquai notre projet de suicide. A mon grand étonnement, il le trouva tout naturel et s'offrit gentiment à me procurer une drogue qui nous ferait, affirma-t-il, mourir dans les délices. Il parlait avec la même assurance que s'il se fût suicidé régulièrement une ou deux fois par semaine. Le diable l'emporte! Il me donna une envi folle d'essayer.

- Pas sur vous, toutefois, commenta l'Espagnole.

- Si, d'abord, j'y songeais sérieusement. A la dernière minute, le courage me manqua.

Nous finîmes par nous mettre d'accord sur le jour du double suicide. Massot me pria de lui accorder toute une semaine pour mettre ses affaires en ordre; écrire quelques lettres d'adieux. Il y avait plus: Cet animal voulait, avant de mourir, assister à l'exhibition d'un film allemand: "Die Nibelungen" dont les affiches proclamaient la beauté incomparable.

* Je prenais toutes ces exigences pour de la poltronnerie. Je l'accusais d'avoir peur. Il riait.

Le jour arriva. Massot avait déchiré, *reécrit et* écrit, distribué entre ses amis, un tas de paperasses. Selon ses désirs, il avait aussi assisté à la première de "Die Nibelungen". Avec ses derniers sous, il acheta une bouteille de Mistelle et deux paquets de Muratti. Nous bûmes et fûmâmes jusqu'à une heure du matin. Massot se montrait, ce soir-là, particulièrement loquace. Il racontait des histoires gaillardes avec une grâce impayable. La proximité de la mort lui prêtait un renouveau de jeunesse étonnant. Son front n'avait plus ~~un~~ pli de haine, ni les yeux l'expression de douleur, ni la bouche, ce rictus sinistre des derniers temps, qu'il était séduisant! Rien qu'à le voir ainsi transformé, j'aurais dû croire à sa résolution inébranlable de mourir. Mais jugeant pour moi, je pensais qu'à la dernière minute, il manquerait de courage. Jamais, je vous l'assure, je n'avais entièrement cru à ce suicide.

Georges continua:

Soudain, Massot dit:

"Tu n'as pas oublié la boisson?"

"Non, dis-je avec un tressaillement."

J'avais remarqué que, ces derniers jours, il évitait de prononcer les mots: "poison", "suicide", "fin", "au-delà"... paroles ^{étaient courantes} qui venaient souvent dans nos conversations quotidiennes. Chaque fois qu'il allait les articuler, il s'arrêtait et en mettait une autre à la place. J'avais naturellement pris ça pour une sensation d'angoisse à l'idée de la mort.

Je lui demandai:

"Es-tu toujours décidé?"

"Pour qui me prends-tu?" fit-il ~~crânement~~.

Et il avait l'air si sincère que je compris que son scrupule à prononcer certains mots relatifs au suicide venait non de sa poltronnerie, mais de sa pudeur.

Soledad entr'ouvrit les lèvres comme si elle allait dire quelque chose, mais elle ne parla pas. Ses yeux, ^{bragués} instant, ~~sur~~ sur Georges, s'éteignirent sous l'ombre des cils.

Fabrier continua:

Je me mis à préparer le toxique. Massot fumait, ~~les yeux luisants de fièvre~~. D'un œil narquois, il suivait tous mes mouvements. Il avait assurément découvert déjà que je ne préparais que sa drogue. J'étais très gêné.

Lorsque, d'une main tremblante, je lui présentai le verre, plein du liquide mortel, il le prit sans sourciller. Croyant qu'il allait le boire tout de suite, je me laissai choir, à moitié évanoui, sur un fauteuil. Mais il posa le verre tranquillement à côté de lui, en disant:

"Je vais finir ma cigarette."

Il ne me regardait déjà plus, absorbé par la pensée de ce qui allait venir. J'aurais voulu pourtant qu'il me parlât, qu'il me regardât. Je vivais complètement seul mon drame de remords anticipés, vexé du peu de cas qu'il faisait de moi en ce moment suprême.

"Où est ton verre," dit Massot tout à coup.

Je me taisais.

"J'ai toujours su que tu étais un lâche," dit-il, méprisant. Mes yeux regardaient avec terreur le verre plein de liquide blanchâtre. Impossible d'en écarter le regard. "Il ne le boira pas, me disais-je" Il est impossible qu'il ~~le fasse à la fois~~ ^{le lâche} sachant ce qui va suivre. Mon cœur battait si fort que la poitrine me faisait mal.

Si Massot ne se décidait pas à boire tout de suite, je ne pourrais plus supporter cette situation. J'allais hurler d'épouvante: "Bois, bois" lui criai-je dans mon silence et soudain: "Ne bois pas". "Vis, tout s'arrange, mais vis".

~~Il écrasa le bout de sa cigarette. Il~~
Massot prit le verre ^{et} ~~et~~ sans dire un seul mot, ni me regarder, le vida jusqu'à la dernière goutte. Je voulais le lui arracher des mains. Dans l'espace d'une demi-seconde, j'étais sûr que je voulais le faire. Trop tard!

Pendant les minutes qui suivirent, celle où, une grimace de dégoût à la bouche, il dit d'une voix forte et tranquille: "Voilà qui est fait", je crus devenir fou. Cet homme jeune, calme et souriant, que je voyais en face de moi était déjà mort, irrémédiablement mort. Il allait, sous mes yeux pleins d'épouvante, se décomposer, se désagréger, s'effondrer. J'allais assister ^{aisé} à ce moment terrible où la vie se retire d'un corps humain, glisse mystérieusement vers on ne sait où, laissant la matière froide et inerte, aveugle et insensible.

Je regardais Massot. Rien en lui ~~ne pressentait~~ ^{n'accusait} la mort. Ses joues apparaissaient colorées, ses yeux luisants d'intelligence. Il se leva posément et alla se coucher sur son lit. Dans son mépris suprême pour moi, il ne daigna ni me parler, ni me regarder. Il examinait passionnément tous les objets qui étaient dans la chambre, comme s'il eût voulu les emporter dans l'autre monde. Et ce regard apparaissait si limpide, si lumineux, si présent, que je commençais à douter de l'authenticité du toxique. Ce Sainte-Nitouche de Chinois s'était ^{sans doute} payé ma tête. Il avait joui d'avance de notre suicide frustré. La canaille! J'allais lui passer un de ces savons!

J'avais oublié Massot!

Mon regard se retourna soudain vers lui. La mort était déjà sur son visage. Un voile couvrait ses yeux ternes, fixes, aveugles. Ses joues avaient une pâleur d'ivoire, ses lèvres étaient mauves et ses mains ...

Oh ses mains, je ne les oublierai jamais; des mains de cire, ~~se~~ ^{se} raidissaient sur la couverture du lit à laquelle l'une d'elles était agrippée.

"Mourir dans les délices", disait le Chinois. Je me levai et m'approchant de mon ami, je lui demandai:

"Souffres-tu?"

Il fit "Non" de la tête.

Dès ce moment, toutes les trois minutes, je lui posai la même question. Cela dura trois heures et toujours, il faisait "Non", "Non"

La vie se retirait doucement de lui, sans secousse, ni coups de griffe. Enfin, il ne répondit plus.)

Une heure s'écoula dans un silence si ample, si profond, si tendu, si ~~énervant~~ que je dus me boucher les oreilles pour ne pas hurler de détresse.)

Fou d'appréhension, je n'osais pas le toucher. Ses yeux demeuraient ouverts et un rictus de mépris retroussait ses lèvres, laissant ses dents à découvert.)

Quand j'allai enfin lui fermer les yeux et la bouche, il était déjà froid. Mais alors qu'ayant mis la lettre qu'il adressait au juge, à l'endroit le plus visible de la table de nuit, je quittai la chambre mortuaire et, me retournant vers mon ami pour lui dire ^{un} adieu, plein de remords, je vis avec horreur qu'il recommençait à rire. Ses dents terriblement blanches brillaient dans sa barbe de guerrier assyrien.

Georges sortit un mouchoir de sa poche, s'essuya le front et les joues :

- C'est comme cela que je le ~~revois~~ ~~souvent~~. encore.

Il regarda Soledad. Elle ~~avait~~ ~~quitté~~ les yeux baissés, les mains croisées sur la jupe noire, le chapelet immobile entre ses doigts.

La pendulette ~~continuait~~ ^{continuait} à rythmer le temps. ^{Pour Georges} C'était un vrai soulagement de se souvenir que Massot ~~avait~~ ^{avait} ~~été~~ ^{il} enterré au cimetière du Père La Chaise un matin de novembre pâle et serein et que, maintenant, il n'était qu'un amas d'os proprement nettoyés par les vers. ^{Georges} se leva brusquement :

- Je pense qu'il est déjà tard.

- Il m'a semblé ^{avoir} entendre sonner huit heures, dit l'Espagnole, d'une voix lointaine.

Elle évitait de regarder Georges. Il s'en aperçut. C'~~était~~ ^{est} clair qu'il ~~venait~~ ^{viendrait} de gâcher par sa propre bêtise, la dernière chance d'amitié désintéressée et propre ~~de sa vie~~.

- Je ne sais pas, dit-il, pourquoi je vous ai raconté cette histoire!

Traînant les pieds, il se dirigea vers la porte. Soledad se leva et le suivit à distance. Au milieu du corridor, il s'arrêta brusquement.

- J'oubliais ma peinture.

La croûte de nouveau sous le bras, le col du manteau relevé pour se préserver du froid, il toucha de sa main moite, la main brûlante de l'Espagnole :

- Allons, bonsoir, Soledad.

Il entendit encore le ^{chapelet} cliquetis ^{encore} du chapelet derrière la porte fermée

Les premiers indices du printemps arrivèrent enfin un jour à la chambre de Soledad. L'humble carré de ciel de la cour devenait lumineux et prometteur. Des nuages brillants s'y glissaient joyeusement, disparaissaient en un clin d'oeil pour revenir aussitôt transformés.

Sans se soucier de la moisissure et de la puanteur de la vieille cour, les oiseaux s'étaient mis à fôlatrer et à piailler.

Bien qu'il fût encore froid, Soledad oubliait de fermer la fenêtre. Des cris enjoués d'enfants et des glapissements de jeune chien apportaient l'écho vivifiant du dehors.

Les vulgaires objets de la chambre se transformaient eux aussi. Ils prenaient soudain un air guilleret, ils se degourdisaient, ils avaient chacun ~~son~~ ^{leur} mot à dire.

Soledad assistait presque tous les jours à une des messes basses à Saint Joseph. L'heure matinale, de neigeuse et glacée, s'était métamorphosée en fraîche et claire. Les pluies folles arrosaient la chaussée et, sur les charés des maraîchers, à côté des légumes, quelques timides gerbes de fleurs apparaissaient déjà.

Depuis quelque temps, lorsque Soledad allait ou revenait de ses leçons d'espagnol, son pas menu et nerveux de méridionale ralentissait à la moindre occasion et ses yeux s'éclairaient à la vue des premiers bourgeons encore timides et des gouttes tremblantes de pluie où les nuages clairs se reflétaient.

Soledad songeait de nouveau à l'Espagne, mais son rêve s'était modifié également. L'Armée et l'Eglise triomphantes ne s'épanouissaient plus en manifestations publiques. Elles se confondaient maintenant avec le sol vénéré du pays. Soledad se voyait sobrement habillée de noir, assistant à une messe basse dans une petite église perdue parmi les dunes arides du haut plateau castillan. L'air bleu, limpide et étincelant portait le son de la petite cloche à des distances ivraissemblables.

Les Rues Basses encombrées de cyclistes et de badeaux trainards dissipaient ces rêves. Soudain, au Carrefour de Rive ou au milieu du Boulevard Helvétique, préservée de la houle humaine, Soledad voyait de nouveau, dans un éclair éblouissant, un détail du noble paysage de son enfance: Un océan de collines lumineuses, s'étendait ^{au loin} jusqu'à la chaîne ~~montagne~~ et bleue du Guadarrame. Des petits clochers émergeaient ça et là comme des périscopes ~~sub~~terrains, Un troupeau ~~de moutons~~ paissait ~~et~~ doucement. ~~Leurs~~ silhouettes brunes ^{des moutons} se détachaient sur l'horizon rougeâtre du soir. La chanson grave et mélancolique du berger vibrait sur l'idyllique paysage.

Un jour, après un de ces irrésistibles appels du pays, Soledad s'en alla rendre visite au consul honoraire d'Espagne. Elle exposa sa situation et sut réveiller la sympathie ~~dans le cœur~~ du fonctionnaire

Il comptait ~~se faire~~, d'un jour à l'autre se faire nommer consul officiel et en remplissait ^{déjà} ~~pour l'instant~~ les fonctions. Il repatriait les exilés de la révolution surtout les monarchistes, car il croyait encore au retour d'Alphonse XIII.

A la mi-mai, Soledad eut son visa.

A côté du bon de repatriement, soigneusement plié dans son sac, était un billet de cent francs, offert avec une ^{chapelet} ~~kyriele~~ d'excuses par l'aimable consul honoraire. Il avait à peine osé lui mettre en main cette misère. Mais cela, dit-il, l'aiderait sans doute à résoudre un ou deux petits problèmes d'ordre vestimentaire, surtout à la veille d'un départ.

Et Soledad cheminait maintenant à travers Genève avec ses papiers serrés contre son sein. Ils crissaient triomphalement; ils lui disaient qu'elle allait rentrer en Espagne. Demain soir, elle ne serait plus là, elle aurait abandonné pour toujours cette ville d'exil où elle avait vivoté misérablement pendant quatre ans. Dans deux jours - ~~seule-~~ment dans deux jours, comme son cœur allait vite, ~~l'~~elle serait à Madrid. Et elle reverrait sa Tolède aimée, avec ses douces collines et le Tage! ~~Mais~~ un nuage passa soudain, sur son bonheur: ^{elle ne possédait} ~~tous ses amis étaient~~

plus rien, et elle était seule.

elle ne serait plus à Genève. Quelle importance pouvait avoir tout cela? Dans quelques heures, ~~vous~~ ces gens auraient été balevés de sa vie. Elle dit:

- Vous savez Wladimir, je quitte la Suisse. Et son coeur se mit à battre plus fort.

- Vous partez pour l'Espagne?

- Demain.

Il avait de regret plein les yeux.

- Déjà, dit-il ~~il n'en a pas~~.

Elle eut pitié de lui. Son costume râpé, sa cravate sale, ses joues mal rasées lui apparurent plus ~~deprimées~~ ^{mal rasées} qu'auparavant. Les poils blancs de sa barbe dominaient les blonds de filasse. Et ses yeux per-
vanche, bons et noyés la regardaient avec sympathie.

- Rosso et Krassin son ils revenus?

- Krassin n'est jamais revenu, Rosso revient de temps à autre. Georges aussi. Il y a de nouvelles recrues.

A la pensée de ces nouvelles recrues, Soledad tressaillit. Des malheureux encore, des malheureux comme Wladimir, comme Georges... Elle s'apitoyait sur ces hommes, sur elle même.

- Me permettez-vous d'aller vous saluer à la gare, Soledad?

- Sérieusement, vous voulez venir?

Elle lui dit l'heure de son train et lui tendit la main. Nervysch-
kine baisa les doigts de Soledad.

Elle s'éloigna rapidement. Elle semblait craindre que quelcun de
cette bande ne vint ^{encore} s'acrocher à elle comme un naufragé à une épave, ~~et~~
~~sûre que chacun d'eux avait essayé à son tour.~~

Elle pressa le pas.

Dans les Rues Basses, les devantures des magasins de nouveautés
resplendissaient de charmantes futilités et babioles: Sur un chapeau
de paille d'Italie fleurissaient des violettes de Parme dans un nuage
de tul bleu.

Une ~~paire~~ ^{paire} de souliers de daim blanc, fins comme des voiliers de

sissant; que partout la terre se réveillait.

Soledad s'attarda à la Place du Molard. Elle contemplait les fleurs avec tendresse. De ses doigts minces, elle caressait les pétales des roses premières et le muguet silvestre dont l'odeur enivrait. Elle acheta un bouquet de violettes. En marchant, elle le tenait contre ses lèvres, contre son nez. Le délectable parfum de ces fleurs la ramena à une adolescence de rêve, où l'espoir infini de l'amour s'épanouissait dans les longs couloirs d'un couvent. Elle demeurait en extase devant une adorable peinture de Murillo représentant "La Divine Assomption". Les flammes des cierges mettaient des lueurs tremblantes sur le visage de la Vierge Marie. Les jonquilles et les violettes, les roses et le seringa mêlaient leurs parfums enivrants à l'odeur de la vire. L'atmosphère était lourde. D'une voix grêle, les pensionnaires menées par une religieuse, chantaient à genoux le moi de mai, récitaient des litanies d'adoration: "Mère très pure, priez pour nous, Vierge très prudente, Vierge vénérable, Trône de Justice, Vase spirituel, Rose mystique..."

Des larmes de piété se mêlaient souvent aux Pater-Nosters. La Vierge de Murillo se mettait alors à vivre. Elle regardait les pensionnaires, elle leur souriait doucement. Elle provoquait des passions folles. Les écolières voulaient se consacrer entièrement à elle, n'aimer qu'elle et mourir pour elle.

Soledad aimait en la peinture de Murillo l'image d'un jeune cadet Toledain. Dans ses prières passionnées, elle le confondait avec la Vierge: " Porte du Ciel, Etoile du matin;". A travers ses pleurs d'amour elle voyait les yeux et le sourire du jeune homme.

Soledad épingla le bouquet de violettes à son corsage.

L'amour qu'elle attendait à quinze ans n'était jamais venu. Elle dépassait la quarantaine maintenant et ne possédait plus rien.

Seule! Elle était seule sur cette terre.

Quel était ce fol espoir qui l'empêchait d'entrer définitivement dans un couvent? Qu'attendait-elle de ce monde?

Les soies claires de Joseph ~~lui~~ souriaient. Soledad se mit à aimer les rouges, les bleux et les verts. Le ciel radieux criait l'espérance et l'exquise odeur des violettes disait que la vie est aimable et les hommes attendrissants.

De nouveau Soledad écoutait le crissement du billet de cent francs, présent du Consul. Elle entra chez Joseph.

- Je voudrait quelque mince et légère étoffe de soie...

La vendeuse revint avec les bras pleins de soies noires. Soledad n'avait par parlé de deuil. Elle avait, au contraire, songé à le liquider. Cette sombre montagne formée par plusieurs pièces de tissu noir, lui apparaissait maintenant comme un commendement suprême. Le corps d'Alvaro de Sotomayor n'était pas encore enseveli chrétiennement. Et le printemps criait au dehors et des violettes odorantes montait une invite d'espoir !

Soledad plongea ses doigts distraits dans les tissus sombres. Ils s'arrêtèrent dans un voile aussi doux qu'une trainée de brouillard vespéral. Elle y vit transparaître la main que Rosso avait chantée ^{avec} ~~par~~ les paroles de Leopardi. Elle leva sur la vendeuse un regard hésitant et triste.

- Dix francs le mètre, dit la jeune femme, d'un ton professionnel. Le regard devint désespéré.

La vendeuse un peu enervée repata :

- Dix francs le mètre, Madame.

- Donnez-m'en trois... quatre mètres.

Cela ferait un large et souple voile de deuil comme ceux dont les veuves espagnoles croient devoir se couvrir. Elle pourrait s'y envelopper entièrement. Elle .

Soledad se rappela un tableau représentant Jeanne la Folle (qui était l'auteur de cette étonnante peinture ?) Sous les longues crêpes de deuil, la fille des rois catholiques trainait le cadavre de Philippe le Beau, son époux adoré, à travers l'Espagne médiévale.

C'est sous ces larges crêpes de deuil que le lendemain matin, Soledad s'en ~~alla~~ à la gare. Elle choisit son compartiment et une place près de la fenêtre. Elle s'y installa.

Peu à peu d'autres voyageurs arrivent : Des dames avec des dardons à chapeaux, des petits chiens de luxe, des roses odorantes. Elles montent dans les wagons de première ou de seconde classe, suivies généralement d'un monsieur élégant, presque toujours d'âge mur, et d'un ou de deux porteurs. Elles rient, elles minaudent l'air triomphal et satisfait. Elles échangeaient des regards inquisiteurs pour savoir laquelle d'entre elles ~~était~~ la mieux habillée. Soledad remarque que celles qui montent dans les classes ^{de luxe} n'ont pas le moindre regard pour celles qui montent dans les classes inférieures. Celles-ci, au contraire, jettent sur les premières des ocellades d'envie. De son wagon de troisième classe, Soledad sourit tristement dans ses voiles noirs. Ces femmes lui rappelaient sa vie passée. Elle avait aussi ^{elle a} été vaniteuse, mais aujourd'hui elle n'éprouvait ^{pas} le moindre amertume en face de cette prospérité et de ce luxe.

Des amis, des connaissances arrivent pour saluer ce monde élégant. Des groupes se forment devant les portières et des promesses de retour des gages d'amitié s'échangeaient entre ceux qui partent et ceux qui restent.

Soledad ~~était~~ ^{est} seule dans un nimbe de silence. Des larmes ^{sont} allaient peut-être couler de ses yeux quand une nouvelle vague de chaleur inonda sa poitrine. Elle songea aux épreuves de ces dernières années et cela sans le moindre regret, il lui semblait que loin de l'avoir dépouillée de tout, Dieu l'avait enrichie. Les batailles quotidiennes ~~et~~ contre son propre orgueil, contre sa propre faiblesse et les quelques victoires remportées, voilà le vrai, l'unique capital. Chaque jour qu'elle avait réussi à passer sans aller mendier un secours matériel ou une parole amicale représentait un apport à ce capital. Elle se sentait riche de ses renoncements, riche des forces acquises dans la souffrance.

Elle allait maintenant pouvoir affronter avec plus de courage la misère et la solitude qui l'attendaient dans son pays. Et la conviction que le luxe et les relations mondaines avaient cessé d'avoir de la valeur pour elle, était aussi une richesse acquise.

Ces pensées lui procuraient un grand apaisement. Son visage se détendit s'élargissant de sérénité; ses mains se croisèrent béatement sur son giron comme des ~~mains~~ ^{mains} de religieuses.

C'est ainsi que Wladimir la trouva. En vain du quai, il lui avait adressé de grands gestes. Il s'était décidé à monter. Et maintenant, il se tenait en face d'elle, raide, le chapeau sous le bras, un bouquet de muguet à la main.

Elle lui sourit, étonnée et reconnaissante:

- Wladimir, que c'est gentil!

Il respirait fort, comme s'il venait de courir:

- Je vous apporte les salutations des ~~amis~~ ^{amis}. Ils étaient ~~avec~~ tous chez Nastasja hier soir.

Soledad regardait au dehors obstinément.

- Vous attendez quelqu'un ? fit Wladimir.

Non, elle n'attendait personne, mais à la vue de Neryschkine ^{elle} ~~il~~ ~~lui~~ ~~venaient~~ ~~à~~ ~~la~~ ~~memoire~~ les étranges heures vécues dans le pigeonier de Nastasja rue Etienne Dumont. Et cela troublait la paix de son départ.

- Ottavio était aussi chez la princesse?

- Oui, et aussi Georges.

Elle regardait de nouveau le quai. Tout ce monde qui se grouillait n'était qu'un vide, qu'une absence.

- Asseyez-vous, Wladimir.

Il consulta l'horloge de la gare.

- J'ai juste dix minutes.

Il s'assit.

Soledad aperçut les fleurs que Neryschkine gardait dans sa main. Il les avait achetées pour elle, sans doute.

- Vous êtes le meilleur de la bande, Wladimir.

- Non, dit le Russe, je suis simplement le plus vieux.

Jamais dix minutes ne leur avaient semblé ~~plus~~ ^{aussi} longues. Ils ne trouvaient absolument rien à se dire et souhaitaient vivement que le train partît.

Wladimir aida un voyageur à placer deux lourdes valises.

Soledad demanda sans malice si Mme. Forest était toujours l'amie préférée de Nastasja.

- Je ne la vois que de tard en tard, répondit Neryschkine rougissant.

Enfin l'employé cria le départ pour la France. Neryschkine se leva, prit la petite main de la comtesse, la baisa longuement. D'un geste gauche, il lui tendit les muguets.

- Adieu, dit-elle, la voix légèrement frémissante. Elle porta le bouquet à son nez, le ~~sentit~~ ^{sentit} longuement. Ils me tiendront compagnie tout le long du voyage.

Il descendit de la voiture et alla se planter sur le quai, son visage fané, levé ~~vers~~ ^{vers} l'Espagnole.

Les crêpes noires de Soledad débordaient par la fenêtre autour de ses joues pâles.

Les secondes qui suivirent, leur semblèrent également éternelles. Ils s'adressaient de petits sourires navrants.

Quand le train s'ébranla, Neryschkine se précipita, saisit la main que Soledad lui tendait:

- Bon voyage, Soledad!

- Adieu, Wladimir Neryschkine, adieu!

Mais elle pensait à Ottavio. Elle l'avait peut-être entendu jusqu'à la dernière minute. Elle ne le verrait plus jamais, plus jamais.

Wladimir agitait son chapeau. Soledad faisait voler son mouchoir. Elle regardait la grande silhouette masculine qui s'éloignait, dernier survivant d'une époque révolue.

La forme de Wladimir diminuait rapidement. Elle se confondait

déjà avec un groupe humain demeuré sur le quai.

Wladimir n'avait pas bougé. Soledad n'avait pas bougé. Une puissance mécanique absolument étrangère à leurs désirs ^{les séparait} l'emportait au ~~loin.~~

Bientôt, le groupe même des personnes disparut. ~~Plus rien maintenant, plus rien.~~

~~des maisons febles descendaient vers la ville, courant le long de la voie ferrée.~~

~~Le ruban vibratile du talus passait vertigineusement devant sa fenêtre.~~

~~Le train roulait à toute allure avec un bruit assourdissant.~~

~~Marionette triste, le voyageur, en face de Soledad sautillait sur son siège. Le nez montait vers les yeux, les yeux descendaient vers la bouche, le tout se confondait en une masse tremblante où un seul œil allongé et stupide se fixait sur l'Espagne.~~

~~Des terrains vagues, des maisonnettes vermeilles, pivotaient, carrées le feu que, autour d'une antenne gigantesque de T.S.F.~~

Le train roulait maintenant à travers un paysage calme et noble. Une ^{grande} ~~seraine~~ paix se dégagait de ces tendres gazons brillants et frais de ces fruitiers en fleurs; de ces vieilles fermes solidement assises sur le sol; de ces peupliers statiques dans l'air limpide du matin.

La terre ~~se~~ s'ondulait au loin, couverte de petites forêts. La chaîne du Jura s'élevait au fond, bleue, irréelle, ^{magique} ~~fantastique~~, tel un mirage de fuyantes douceurs. Des cavalcades folles de nuages étincelants, naviguaient vers le sud. On voyait le ciel d'un bleu intense apparaître par intervalles.

Le train se mit à galoper avec des sifflements aigus. Ce petit jou-jou mécanique ~~allait~~ d'une course vertigineuse s'écraser contre les montagnes qui encerclaient entièrement la contrée. Absurde! Il ~~va~~ ^{va} allait au contraire les percer comme une vrille, poursuivre sa folle galopade toujours plus loin, à travers de nouveaux paysages, jusqu'à la chaîne des Pyrénées, et encore plus loin.

Le monde ~~était~~ trop grand pour une femme seule!

Les mains croisées à la hauteur de la ceinture, Soledad sentait battre son coeur. ~~Sans~~

Sans aucune raison apparente, ce coeur se mit à battre plus fort. Et la joie vint de nouveau s'installer en lui. Et chaque fois que cette joie rev~~enait~~^{le} elle ~~pénétrait~~ plus profondément et plus longuement.

Soledad interroge~~ait~~ avidement le paysage qui tourn~~ait~~ autour ~~d'elle. Pourquoi, pourquoi au milieu de sa ruine et de sa solitude un~~ ~~seul espoir en l'avenir?~~ Elle vit la tache verdoyante des champs la silhouette plus sombre des arbres, la haute parois des monts bleux et le ciel qui chantait derrière les ~~neiges~~^{et} fous; Elle entendit l'appel de la terre à la fois simple et pénétrant.

Comment av~~ait~~^t elle pu songer un instant qu'elle était seule dans ce monde? Elle ~~était~~^{est} avec les champs fécondés, avec les fruitiers fleuris avec les chaînes de montagnes dont les vallées creusent les chemins ~~en~~^{de l'} au-delà.

Par la fenêtre ouverte entr~~ait~~ l'halaine du printemps.

Elle n'av~~ait~~ qu'à se confier aveuglement à cette terre sage et fidèle jusqu'au jour...

Le train s'arreta à Bellegarde.

F i n